





ŒUVRES
DE MONSIEUR
HOUDAR DE LA MOTTE,
TOME HUITIÉME.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
HOUDAR DE LA MOTTE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME HUITIÉME.

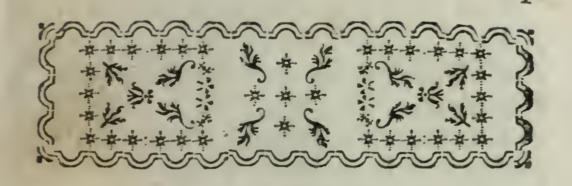


A PARIS;

Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PLAN DE PREUVES DE LA RELIGION.

JE trouve du plaiſir & de la douleur dans le monde. Chacun en eſt la preuve à ſoi-même.

J'y trouve auſſi l'idée du Juſte & de l'Injuſte. Toutes les ſociétés roulent ſur cette Idée. Par tout & en toute Langue on dit : vous avez bien fait ; vous avez mal fait : c'eſt agir en honnête homme ; c'eſt agir en fripon.

Nous ne nous donnons point le plaiſir ni la douleur : nous ne nous ſommes point donné non plus l'idée du Juſte & de l'Injuſte.

Or l'idée du Juſte & de l'Injuſte ſupoſe néceſſairement une loi, & en même tems une liberté.

Une loi ; parce qu'il ne ſauroit y avoir de juſtice ou d'injuſtice qu'autant que l'on ſuit, ou que l'on viole quelque régle.

Une liberté ; parceque ce qui eſt néceſſaire eſt ſans choix, & que le Juſte & l'Injuſte ſuppoſent un choix à faire.

On ne ſauroit loüer ni blâmer la pierre de tomber, ni la flamme de s'élever.

Une loi ſuppoſe néceſſairement un Légiſlateur, & la liberté entraîne néceſſairement le mérite & le démérite.

Le mérite & le démérite ont une liaiſon naturelle avec la douleur & le plaiſir.

Selon ces Idées. Je demande à tout homme, en ſuppoſant qu'il eût à diſtribuer le plaiſir & la douleur, s'il n'apliqueroit pas le plaiſir aux Juſtes & la douleur aux Injuſtes ; & toûjours à proportion les plus grands plaiſirs aux plus Juſtes, & les plus grandes douleurs aux plus Injuſtes.

Telle eſt ſans contredit l'idée de la Juſtice diſtributive, imprimée dans tous les eſprits.

Il faut donc conclure que c'eſt-là la conduite du Légiſlateur, autrement nous ne le regarderions que comme un Tiran inſenſé qui puniroit ceux qui lui

obéissent pour ne récompenser que les rebelles.

L'intérêt & la raison obligent donc l'homme à bien étudier la Loi qui lui est imposée, & à s'y conformer, dans l'espérance du bonheur, comme il doit éviter de l'enfraindre dans la crainte du malheur.

Avant toute Loi écrite, l'homme devoit être fidéle à certains principes qu'il trouvoit dans son cœur, & qu'il n'y avoit pas mis. C'étoit sa lumiere & sa Loi. Voilà l'Etat de la Loi naturelle.

Nouvel état. Dieu veut se manifester d'avantage à l'homme, & lui *donner une Loi écrite* comme le déployement & la perfection des premieres. Que devoit faire l'homme ? S'assurer que c'étoit Dieu qui parloit, pour se soumettre à ses ordres.

Je me suppose témoin des merveilles que Dieu fit, en nous révélant ses volontés. Il change à son gré les Loix de la nature, pour me prouver qu'il en est le maître. Je fais ce raisonnement. Ou c'est Dieu qui parle, & je dois lui obéir ; ou c'est Dieu qui prête toute sa puissance au mensonge ; & en ce cas ce seroit lui qui seroit le coupable. Ce qui renverse absolument l'idée que j'en ai,

& qu'il m'a donnée lui-même.

Mais je n'ai pas été témoin des miracles & de la révélation. J'entends dire ſeulement qu'il en a fait : mon intérêt & ma raiſon m'obligent alors de m'en éclaircir, s'il y en a quelques moyens, & il y en a.

Les faits ſe prouvent de deux maniéres ; où en frappant les ſens de ceux qui en ſont témoins, où par la force des témoignages qui les atteſtent.

Cette force des témoignages peut être telle qu'elle tient lieu des ſens mêmes.

Mais, dit-on, ces faits ſont ſurnaturels, & par-là moins croyables. Ils ſont éloignés pour nous ; & par-là encore moins croyables.

Il n'en eſt pas ainſi. Les faits ſurnaturels n'ont pour Juges que les ſens auſſi bien que les faits naturels ; & les ſens ſont auſſi sûrs pour les uns que pour les autres. Un peuple qui a paſſé la Mer à travers ſes flots diviſés, eſt auſſi sûr de cette merveille que de l'état ordinaire des Mers.

Les faits éloignés naturels ou ſurnaturels ſe prouvent également par la force des témoignages. Il faut raiſonner là-deſſus de la diſtance des tems comme de celle des lieux.

On vient d'élire un Pape à Rome.

Les Habitans de Rome en sont assurés par leurs sens. Ils l'ont entendu proclamer ; ils l'ont adoré. La nouvelle s'en répand uniformément dans toute l'Europe. Nulle contradiction. Tous les témoignages s'accordent. J'en suis aussi persuadé que si je l'avois vû.

Il en est de même de la distance des tems. César est assassiné à Rome en plein Senat ; les Romains l'ont vû : mais toute l'Histoire dépose de cet événement sans aucune contradiction. Le fait est arrivé jusquà nous d'Histoires en Histoires. Nulle raison d'en recuser aucune. Je suis encore convaincu du fait comme si je l'avois vû.

Voilà l'état de la Religion. Elle est arrivée à nous par les témoignages. Il s'agit d'en examiner la force.

Premier examen. L'Ancien Testament qui prépare l'Evangile. Il s'agit de voir si depuis Moyse les faits & les témoignages peuvent avoir été altérés.

Second examen. Jesus-Christ vient établir la Loi de grace. Il prouve sa doctrine par ses miracles ; il les consomme par sa Résurrection ; la Résurrection est prouvée par le témoignage de ses Apôtres, qui l'ont vû, qui ont conversé avec lui, & en présence de qui il est monté au Ciel. Ils ont tous

versé leur ſang pour ſoutenir, non une ſpéculation où l'eſprit eſt ſujet à s'égarer; mais un fait ſur lequel leurs ſens n'ont pû ſe tromper. Ils prouvent leur propre témoignage par des miracles; & même ils en communiquent le don aux autres. Nul intervalle de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt au premier établiſſement de l'Egliſe. St Paul écrit des Lettres à pluſieurs Aſſemblées de Fidéles déja fondées. La datte de ſes Epitres eſt inconteſtable. Rien ne ſe dément. Les miracles ſe perpétuent, la converſion même des peuples en devient un nouveau témoignage. Enfin ſans intermiſſion, ſans interruption la lumiere arrive juſqu'à nous.

Quel embarras, reſte-t'il encore? Pluſieurs ſectes ſe partagent ſur la doctrine, & crient toutes, *Je ſuis l'Egliſe*: Mais peut-on s'y méprendre? Jeſus-Chriſt a dit aux Apôtres; allez, prêchez, qui vous écoute, m'écoute. Je ſuis avec vous juſqu'à la conſommation des ſiécles. Chercherions-nous cette autorité divine dans des Sectes qui ſe ſont ſéparées du tronc; ou dans la ſucceſſion immédiate du miniſtere Apoſtolique?

Pourroit-on balancer? Si je cherche cette autorité parmi les Sectes qui avouent leur ſéparation, je n'ai plus de

régle. Mon dicernement particulier va décider de ma doctrine. Autant de têtes, autant de Dogmes : mais en m'en tenant à ce corps visible de Pasteurs, successeurs des Apôtres, je n'ai besoin que d'une humble docilité pour les en croire.

Il faut donc croire & pratiquer ce que cette Eglise visible enseigne. Il faut opérer son salut dans le tremblement & dans l'espérance.

Dans le tremblemenr, puisque celui qui me donne ici des douleurs passageres pour m'éprouver, peut me fixer dans un état malheureux, si je viole ses Loix.

Dans l'espérance, puisque celui qui me donne des plaisirs passagers pour me soutenir dans la vie présente, peut me fixer dans un état heureux, si je suis fidéle à sa grace.

Je suis parti de principes certains ; & toutes ces conséquences ont la même certitude, si elles en sont bien tirées ; mais il suffiroit que de toutes les Religions qui sont répandues dans le monde, la Religion Chrétienne fût seulement le mieux prouvée, pour obliger l'homme en conscience à la suivre, parce qu'il y a un mépris évident de la vérité, à ne point préférer ce qui en a

le caractere à ce qui ne l'a pas?

En un mot, c'eſt une diſcuſſion hiſtorique que l'Etude de la Religion ; & ſi les témoignages qui la prouvent ont toutes les conditions néceſſaires pour certifier un fait, on n'eſt plus reçû à la combattre par des objections philoſophiques ; on n'auroit pas oppoſé ces objections aux miracles, ſi on en avoit été témoin ; il ne faut pas non plus les oppoſer aux témoignages des miracles, s'ils ſont inconteſtables.





CANTATES
TIRÉES DE
L'ECRITURE SAINTE.

ADAM.

LE monde étoit ſorti de l'éternelle main.
L'Homme en fut le dernier ouvrage,
Qui de ſon Dieu portant l'Image,
De l'Univers naiſſant ſe vit le Souverain.

Dans un lieu formé pour lui plaire
Tout fut ſoumis à ſes déſirs,
Et ſans autre tribut qu'un amour volontaire
Le Ciel avoit pour lui raſſemblé les plaiſirs.

Regne ; mais de ta liberté
Ne fais point d'uſage infidéle ;
C'eſt peu de ta félicité,
Si tu ne la rends éternelle.

Sur toy le travail, la douleur,
La mort, n'ont point reçû d'empire;
Tu n'as encore d'autre malheur
Que la puiſſance de te nuire.

Pour prix de tant de biens Dieu n'éxige de toy
Qu'une obéiſſance facile,
Sa juſtice le force à t'en faire une loy.
Si tu la romps, ingrat, n'eſpére point d'azile.

Mais l'eſprit ſéducteur va t'ouvrir le cerceüil.
Lui qui déja du Ciel a mérité la haîne,
T'empoiſonne de ſon orgüeil,
Pour t'aſſocier à ſa peine.

C'en eſt fait; ta révolte a fait changer ton ſort.
En touchant à l'arbre funeſte,
Tu croyois égaler la puiſſance céleſte;
Te voila devenu l'eſclave de la mort.

Cache toi, malheureux rebelle;
Mais, ou porteras-tu tes pas?
Aux yeux de ton Dieu qui t'appelle,
L'ombre ne te cachera pas.
Envain du couroux qui l'enflâme
Tu crois éviter les tranſports;
Déja dans le fonds de ton ame,
Il s'eſt vangé par tes remords.

Fui; ſors de ces lieux où la terre
Te prodiguoit tous ſes bienfaits.

La douleur, le travail te déclare la guerre.
Il n'eſt plus pour ton cœur de plaiſirs, ni de paix.

Armé d'un glaive ardent, cet Ange plus fidelle
Dans ces lieux fortunés te défend le retour.
Tu n'auras plus, homme rebelle,
Que des champs ingrats pour ſéjour.

Du Ciel la colere fatale
Lance les plus terribles traits.
Sur nous, d'une main libérale
Il aime à verſer ſes bienfaits;
Mais quand on l'irrite, il égale
Les maux aux biens qu'il nous a faits.

LE DÉLUGE.

DIeu puiſſant, dont le ſouffle anima les mortels,
Qui voulois de leurs cœurs te faire des autels;
Déja toute la race humaine
Par le crime a ſouillé l'ouvrage de tes mains;
Tu t'en repens en Dieu, ſans douleur & ſans haîne;
Et ce repentir même entra dans tes deſſeins.

Aux mortels déclare la guerre;
Que ta Juſtice arme ton bras.

Léve-toi ; que de ces ingrats
Ta vengeance purge la terre ,
Ils n'écoutent que leurs déſirs ;
Ta voix ne ſe fait plus entendre ;
Frape ; il eſt temps de les ſurprendre
Dans l'yvreſſe de leurs plaiſirs.

Quel prodige ! Les Mers franchiſſent leurs rivages ,
Les Fleuves ſe joignent aux Mers ;
De toutes parts les humides nuages
Raſſemblez par les vents ont obſcurci les airs.

Une nouvelle Mer dans les Cieux ſuſpenduë
Mêle encor ſes torrents à la fureur des flots.
Toute la nature éperduë
N'eſt plus que cris , qu'horreur , que plainte & que ſanglots.
Ciel ! Eſt-ce en vain que l'on t'implore ?
Es-tu ſourd aux cris des humains !
Tirés du néant par tes mains
Vont-ils y retomber encore ?
Ne reſte-t'il aucun eſpoir !
Détruiras-tu tout ton ouvrage !
Ton bras pour vanger ton outrage
Epuiſera-t'il ſon pouvoir ?
Non , ce vaſte vaiſſeau reſpecté par les ondes ,
A ſauvé l'innocent , reſte du genre humain.
Les flots vont retourner dans leurs grotes profondes ;
La terre ſe découvre , & l'air devient ſerain.

Sur les mortels qui doivent naître
Un ſemblable courroux ne doit plus éclater ;
Mais, ils en deviendront, peut-être,
Plus hardis à le mériter.

Gage de Paix, nüe éclatante,
Etonnez & charmez les yeux.
Hâtez-vous d'embellir les Cieux ;
Raſſurez la terre tremblante.
D'un bras ſi prompt à nous punir
Sauvez déſormais la nature ;
Et de la paix qu'un Dieu nous jure
Eterniſez le ſouvenir.

LA TOUR DE BABEL.

Quels ſont ces feux ardens où la brique s'allume ?
Quelle foule ! Quels mouvemens !
On prépare à grand bruit la pierre & le bitume;
On a déja jetté de vaſtes fondemens.

Une ſuperbe Tour à chaque inſtant s'avance ;
Je vois à l'élever tout un peuple empreſſé.
Et je l'entends dans ſon impatience
S'animer par ces mots à l'ouvrage avancé.

Eterniſſons notre mémoire
Par un monument éternel.

Qu'il s'éléve pour notre gloire ;
Qu'il nous ſauve d'un Dieu cruel.
Nous ne craindrons plus ſa vengeance
Qui ſubmergea tous nos ayeux ;
Et déſormais notre puiſſance
Le fera trembler dans les Cieux.
Eterniſons, &c.

Deſcends, Dieu Souverain ; vois l'orgüeil téméraire
De ce peuple ingrat & ſans foi ;
La promeſſe de paix que tu fis à leur pere
Ne les a pas encor raſſurez contre toi.

Tu les vois obſtinés à la folle entrepriſe
Qu'ils oppoſent a ton pouvoir.
Déja leur orgüeil te mépriſe,
Et tu n'as pas encor confondu leur eſpoir.

Frape ; ton courroux eſt trop lent.
Qu'avec eux leurs projets périſſent.
Que de l'édifice inſolent
Les débris les enſeveliſſent.

Mais ton bras eſt las de punir.
Tu ris de leurs projets, content de les confondre.
Leur langage par toi vient de ſe déſunir.
Ce peuple ne peut plus s'entendre & ſe répondre :
L'ouvrage inſenſé va finir.

Peuples, ſéparez-vous ; laiſſez votre entre-
prife.
De freres, vous voila devenus étrangers :
Mais du crime qui vous diviſe
N'oubliez jamais les dangers.

Que le cœur du ſuperbe tremble ;
Qu'il redoute un funeſte écüeil.
Quel prodige de voir enſemble
Tant d'impuiſſance & tant d'orgüeil.

Bientôt la ſuprême ſageſſe
Détruit un téméraire eſpoir
Le Ciel inſulte à la foibleſſe
De qui croit braver ſon pouvoir.

ABRAHAM.

SUr ce Mont ſi fameux par le ſaint édifice
Que Salomon doit y faire élever,
Le fidéle Abraham que Dieu veut éprouver,
Eſt prêt d'offrir au Ciel un ſanglant ſacrifice.

Son fils eſt chargé du bucher,
Où la plus chere main doit bientôt l'attacher.
Le pere qu'un ſaint zéle anime,
Porte, hélas ! ſans en murmurer,
Avec le fer qui doit égorger la victime
Le feu qui doit la dévorer.

Dieu de paix qui pour l'homicide
As marqué tant d'horreur,
Aujourd'hui l'affreux parricide
Plaît-il à ta fureur ?
L'amour du pere eſt ton ouvrage ;
Voudrois-tu l'effacer ?
N'eſt-il point pour te rendre hommage
D'autre ſang à verſer.

Ces regrets que je forme à ce triſte ſpectacle
N'entrent point dans le cœur du pere obéiſſant :
Il doit voir de ſon fils un grand peuple naiſſant ;
Mais envain ſon trépas y paroît un obſtacle,
Il croit le Ciel aſſez puiſſant
Pour accomplir encor ſon infaillible oracle.

Il obéit ; je vois l'autel dreſſé.
Iſaac qui longtems a cherché la victime,
Apprend ſans demander ſon crime
Que c'eſt ſon ſang qui doit être verſé.

Ah ! ſuſpends un moment tes armes :
Attends, pere éperdu ;
Le murmure t'eſt défendu ;
Répands au moins des larmes.

Tes entrailles plaintives
Malgré toi, viennent t'émouvoir.
Soupire & laiſſe voir
Quel eſt le bien dont tu te prives.
Ah ! ſuſpends, &c.

Que vois-je ! O Ciel ! L'innocent va périr.
Le fer eſt levé ſur ſa tête ;
Il va tomber. Non Abraham arrête ;
C'eſt l'Ange du Seigneur qui vient le ſecourir.

Arrête, dit-il, fais lui grace,
Ne pouſſe pas plus loin cet hommage éclatant.
Qu'il vive, & que le Saint naiſſe un jour de ſa race.
Tu crains Dieu ; le Ciel eſt content.

Quel bonheur de dépendre
Du Dieu qui nous a faits !
Nous ne pouvons lui rendre
Que ſes propres bienfaits.
Jaloux de ſa puiſſance
Il nous éprouve tous ;
Mais il ne veut de nous
Que notre obéiſſance.

JOB.

Job jouiſſoit en paix d'une abondance heureuſe ;
Ses troupeaux lui formoient un immenſe tréſor ;
Et pour comble de biens ſa famille nombreuſe
Partageant ſon bonheur le redoubloit encor.

Parmi d'innocentes délices
Ses fils avec leurs fœurs voyoient couler leurs jours.
Mais les plaifirs de Job étoient les facrifices
Qu'il adreffoit au Ciel pour prix de fon fecours.

Si des plaifirs la folle yvreffe
T'efface un moment de leur cœur,
Ciel, que l'encens que je t'adreffe
Loin d'eux détourne ta fureur.
Helas! des traits de ta colere
Par mes vœux feuls je les défends;
Qu'à tes yeux l'hommage du pere
Répare l'oubli des enfans.

De fa félicité Job faifoit cet ufage,
Quand par l'Ange jaloux, Dieu voulut l'éprouver.
Bientôt de l'ennemi fes biens font le partage;
Ses brebis, fes chameaux, que l'on vient d'enlever
Ont déferté fon héritage.
Mais c'eft peu d'un malheur fi facile à braver.

L'Ange qui te pourfuit vient d'épuifer fa rage,
Pleure, malheureux pere; il t'enléve tes fils;
Et fous un même toit renverfé par l'orage
Ils viennent d'être enfevelis.

Ne souffre pas qu'un cri m'échappe
Contre ton ordre souverain ;
Ciel, que ta main caresse ou frappe,
Je respecte toûjours ta main.
Mon bonheur étoit ton ouvrage
Dans mon néant tu m'as remis.
Laisse moi du moins l'avantage
De t'être encor aussi soumis.

Grand Dieu, faut-il encor exercer sa constance ?
Privé de biens, d'enfans, a-t'il trop peu souffert?
Tu fais contre lui-même éclater ta puissance ;
D'une playe odieuse il est déjà couvert.
Une épouse l'outrage, un faux ami l'accable ;
L'un rit de sa vertu ; l'autre le croit coupable.
Mais que sert d'assembler la douleur, le mepris
Pour forcer au murmure une ame si fidelle ?
Rien ne peut l'ébranler. Je voi l'Ange rébelle
Honteux de l'avoir entrepris.

C'en est assez Seigneur, & ta Justice éclate ;
Tu rappelles les jours de sa felicité.
Mais où fut-il jamais une ame moins ingratte ?
Et quel plus grand bonbeur fut si bien mérité ?

Quand la volonté souveraine
Ne borne pas tous nos désirs,
L'oubli du Ciel suit les plaisirs
Et le murmure suit la peine.
Mais tous les destins sont égaux
Pour les cœurs qu'enflâme un vrai zéle ;

Heureux, qui peut toujours fidelle
N'abuſer des biens ni des maux.

JACOB.

POur la jeune Rachel Jacob brûlant d'amour
Attendoit la fin de ſa peine.
Ce jour les a liez d'une éternelle chaîne ;
Et la nuit attenduë éteint déja le jour.

De ſept ans de travaux elle eſt la récompenſe.
Mais à peine croit-il mériter ſon bonheur.
Et de ces mots, ſa chaſte ardeur
Amuſoit ſon impatience.

Vien, cher objet de mes déſirs,
Vien partager mes tendres chaînes,
Ton amour va payer des peines
Qui faiſoient mes plus doux plaiſirs.
Des Etés j'ai bravé la flamme
Et le froid mortel des Hivers.
Par l'eſpoir qui flattoit mon ame
Tous mes maux me devenoient chers.

Mais que ſert pour Rachel le feu qui le dévore !
Au lieu d'Elle ſa ſœur trompe un eſpoir ſi doux.
Jacob va ſe trouver au retour de l'Aurore.
Triſte Amant, & plus triſte Epoux.

Qu'il ſent vivement cet outrage !
Au perfide Laban il accourt éperdu.
Et privé du ſeul bien qu'il avoit prétendu.
Par ce reproche il ſe ſoulage.

Cruel, quelle injuſtice extrême !
Pour le prix de mes ſoins, helas !
Falloit-il m'ôter ce que j'aime ?
Falloit-il me donner ce que je n'aimois pas !
Vous joüiſſez d'une abondance
Que vous devez à mes travaux.
Falloit-il donc pour récompenſe
Loin de me ſoulager, inſulter à mes maux.

Laban s'excuſe encor ſur l'amitié d'un pere,
Il n'a pas dû priver ſa fille de ſes droits.
La coûtume vouloit que Lia la premiere
Du doux Himen ſubît les loix.

Que l'eſpoir rentre dans votre ame :
Fidelle amant, conſolez-vous
Par les mêmes travaux qui vous furent ſi doux,
Vous obtiendrez l'objet de votre flâme.

Quand ſur une douce eſpérance
Mille ſoins nous ont agité,
A peine on obtient l'apparence
Du bien dont on s'étoit flatté.
Malgré ces ſuccès infidelles,
On reprend le même deſſein.

Heureux ! ſi des peines nouvelles
Le ſuccès étoit plus certain.

JACOB ET ESAU.

JAcob après de longs travaux
Revoit avec tranſport les lieux de ſa naiſſance;
Mais, il lui faut encor détourner d'autres maux,
Et d'un frere irrité calmer la violence.

Déja ſon ennemi dès le ſein maternel,
Ce frere contre lui s'avance à main armée.
En ces mots, ſon ame allarmée
Appelle à ſon ſecours le bras de l'Eternel.

Dieu puiſſant, ô Dieu de mes peres,
J'éprouvai toûjours votre appuy.
Riche, je repaſſe aujourd'hui
Ce Fleuve qui vit mes miſeres.
Sauve-moi d'un frere jaloux.
A mes yeux déja le fer brille !
Du moins ſauves-en ma famille,
Et livre-moi ſeul à ſes coups.

Vous craignez envain ſon courroux,
Jacob, pour vous ce jour eſt un jour de victoire;
L'Ange qui lutta contre vous
Vous en a préſagé la gloire.

Courez à votre frere ; il a beau s'irriter,
Prosterné devant lui vous allez le dompter,
Vos soupirs, vos respects seront les seules armes
Qui vont vous soumettre son cœur ;
Et déja vous tirez des larmes
De ces yeux menaçans où régnoit la fureur.

Qu'avec moi mon frere partage
Ces biens que pour lui j'ai gardez.
Que mes dons reçûs soient le gage
De ce cœur que vous me rendez.
A peine je m'en flatte encore ;
Un bonheur si grand m'est suspect ;
Devant vous, saisi de respect,
J'ai crû voir le Dieu que j'adore.

A ces mots de Jacob Esaü s'attendrit ;
Sur ses neveux soumis il porte un œil de Pere ;
Désormais dans son cœur le courroux qui périt
Laisse naître à sa place une amitié sincere.

Qui sçait s'armer de douceur
Triomphe du plus sauvage ;
Il calme bientôt un cœur
Qu'avoit soulevé la rage.
Pour rompre un barbare effort
C'est la plus sure défense.
De l'orgüeil, l'orgüeil s'offence ;
Qui lui céde est le plus fort.

JOSEPH.

PAr des freres jaloux, ſous les fers abbattu,
L'infortuné Joſeph ſoupire,
Mais il ſoumet bientôt ſon maître à ſa vertu,
Et de ſon eſclavage il ſe fait un empire.

Par tous les dons de la nature
Il charme, il regne ſur les cœurs.
Heureux! s'il n'allumoit d'ardeurs
Que celles d'une flâme pure.
Son teint brilloit comme une fleur
Qu'un beau jour vient de faire éclore;
Et ſa beauté par ſa pudeur
Devenoit plus touchante encore.

Maîtreſſe de Joſeph, craignez d'être infidelle,
Détournez vos regards; déja votre raiſon
Auprès de lui s'affoiblit & chancelle.
Craignez ſes yeux; pour vous la vûe en eſt mortelle;
Vous buvez à longs traits un dangereux poiſon.

Dans ſon cœur s'allume
Un amour fatal;

Mais

Mais s'il la consume
Elle aime son mal.
Il devient le maître,
Et le doux plaisir
A déja fait naître
L'injuste désir.

C'en est fait. Le devoir ne peut rien sur son
ame.
Livrée à l'ardeur qui l'enflâme,
Elle s'offre elle-même & ne se connoît plus.
En vain il résiste, elle presse;
Il refuse, il fuit & lui laisse
Dequoi se venger du refus.

Quand le danger est agréable
On l'évite mal aisément,
Et l'on devient bientôt coupable
D'un crime qui paroît charmant;
Mais que peut-il sur un cœur sage!
Il en sort toûjours triomphant,
Et la vertu le dédommage
Des plaisirs qu'elle lui défend.



LA NAISSANCE DE MOYSE.

CEt enfant que le Nil voit flotter sur son onde
Par une mere en pleurs y vient d'être remis.
Déja dans sa douleur profonde
Elle souffre la mort qu'elle craint pour son fils.

Trois mois de ses Tirans éludant la menace,
Elle l'a caché dans son sein ;
Mais, d'un amour hardi la crainte a pris la place ;
Elle évite à ce prix un trépas inhumain.

Pour se priver de ce qu'il aime
Qu'un cœur souffre un tourment fatal !
Helas ! A peine la mort même
Lui paroît-elle un si grand mal.
La crainte qui nous y réduit
D'un prompt trépas seroit suivie ;
Si l'espérance qui la suit
N'attachoit encore à la vie.

La fille du Tiran paroît sur ce rivage ;
Elle apperçoit l'enfant aux flots abandonné ;

A lui ſauver le jour la tendreſſe l'engage,
Et déja ſous ſes yeux je le vois amené.
D'un regard attentif elle le conſidere ;
Bientôt à la pitié ſuccéde un tendre amour ;
Elle ſe ſent un cœur de mere
Pour cet enfant qui lui devra le jour.

Du haut des Cieux tu le regardes,
Dieu puiſſant, tu lui tends la main,
Rien ne nuit à ceux que tu gardes,
Et tout conſpire à ton deſſein.
Cet enfant doit de l'eſclavage
Sauver ſes freres expirans.
Tu fais ſervir à cet ouvrage
La main même de leurs Tirans.

Du haut, &c.

Mais quel ſoin choiſit-on pour conſerver ſa vie ?
Dans quelles mains va-t'il être livré ?
Sans le ſçavoir, on le confie
A la mere qui l'a pleuré.

Mere heureuſe, ton ſort paſſe ton eſpérance ;
C'eſt pour ton propre fils qu'on cherche ton ſecours ;
Et déſormais on recompenſe
Un ſoin que tu craignois de payer de tes jours.

Iſraël, ta gloire eſt prochaine ;
Pour toi ſe léve un jour ſerain.
Un fier Tiran t'opprime en vain ;
Cet Enfant doit briſer ta chaîne ;
Et la puiſſance ſouveraine
Va ſe ſignaler par ſa main.

LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

LEs Hebreux dont le Ciel vouloit briſer les fers,
Fuyoient loin du Tiran la triſte ſervitude.
Ils ſentent à l'aſpect des Mers
Renaître leur incertitude.

Moyſe entend déja ces murmures nouveaux :
Devois-tu nous conduire à ces affreux abîmes,
Et l'Egipte pour tes victimes
Eut-elle manqué de tombeaux ?

Ingrats que vos plaintes finiſſent ;
Reprenez un plus doux eſpoir.
Il eſt un ſouverain pouvoir
A qui les ondes obéiſſent.

Il s'arme pour votre ſecours.
Les flots ouverts vont vous apprendre
Que la main qui régla leur cours
A le pouvoir de les ſuſpendre.

Moyſe donne l'ordre à ces flots en courroux
Ils ſe calment, ils ſe ſéparent.
Pour Iſraël ſurpris ils s'ouvrent & préparent
Un immenſe cercuëil à ſes Tirans jaloux.

Ciel ! Quel prodige ! Quel ſpectacle !
On voit au ſein des Mers flotter ſes étendars ;
L'onde qu'il croyoit un obſtacle
Se partage, s'éléve, & lui ſert de remparts.
Que fera le Tiran témoin de ce miracle ?

Le trouble & l'horreur
Régnent dans ſon ame ;
L'aveugle fureur
L'irrite & l'enflâme.
Il oſe tenter
Le même paſſage ;
Mais envain ſa rage
Cherche à ſe flatter ?
Peut-il éviter
Le cruel naufrage
Qui va l'arrêter ?

La Mer pour engloutir ſon armée inſenſée
A réuni ſes flots vengeurs,

Et la montrant au loin flottante, difperfée
Du débris des vaincus affouvit les vainqueurs.

Peuples, chantez la main puiffante
Qui pour vous enchaîne les Mers.
Que de la trompette éclatante
Le bruit fe mêle à vos concerts;
Et faites retentir les airs
De votre flutte triomphante.

LE VEAU D'OR.

Sur le Mont Sinaï l'Auteur de la Nature
Gravoit fes faintes loix de fon doigt fouverain;
Dans le temps qu'Ifraël incrédule & parjure,
Adoroit à fa honte un Dieu fait de fa main.

Par tout le feu facré s'allume,
Les chants réfonnent, l'encens fume;
Par tout aux victimes, aux vœux
Se joignent les ris & les jeux.
Mais devant le Dieu qu'ils encenfent
Tous leurs hommages font perdus;
Et leurs vœux ne font entendus
Que du Dieu jaloux qu'ils offenfent.

Ah! Moyfe, calmez le celefte couroux.
Pour réparer l'erreur, redoublez votre zèle;

Lui ſeul peut arrêter les coups
D'un bras déja levé ſur un peuple infidelle.

Je le voi qui deſcend du redoutable Mont.
Tremblez, ingrats, tremblez du zèle qui l'anime;
Et voyez déja ſur ſon front
Le châtiment de votre crime.

Que ceux qui ſont pour le Seigneur
Dit-il, à ma voix obéiſſent,
S'ils n'ont point eu de part à l'idolâtre erreur
Qu'ils s'arment & qu'ils la puniſſent.
Les enfans de Lévi courent à cette voix.
Ces miniſtres du Ciel enflâmés, intrépides,
Par d'héroïques parricides
Vont mériter d'auguſtes droits.

Ciel! Quel carnage épouvantable!
La terreur vôle devant eux:
Quelles plaintes! Quels cris affreux!
Par tout coule le ſang coupable.
Allez immoler des ingrats;
C'eſt l'Eternel qui le commande
Frapez, frapez, ne craignez pas
Que leur Idole les défende.

C'en eſt aſſez, ô Ciel! Leur ſang vient de laver
L'injure que t'a fait leur ſacrilége audace.

Tu te laiſſes fléchir, il eſt temps de ſauver
Les reſtes d'Iſraël qui te demandent grace;
Pourras-tu détruire une race
Qu'un ſerment éternel t'oblige à conſerver.

Mortels, briſez des Dieux frivoles
Encor plus impuiſſans que vous.
Que ſous mille bras vos Idoles
Tombent aux pieds du Dieu jaloux;
C'eſt trop irriter ſa puiſſance,
Attirez ſur vous ſes bienfaits;
Aimez en lui le Dieu de paix
Et craignez le Dieu de vengeance.

CORÉ, DATHAN, ET ABIRON.

LE ſuperbe Coré ſecondé des rebelles
Au Prêtre du Seigneur diſputoit l'encenſoir.
Plein de ſes projets infidelles,
Moyſe proſterné n'avoit pû l'émouvoir.

C'eſt peu pour lui qu'avec ſes freres,
Du miniſtere ſaint le Ciel l'ait honoré;
Il veut voir de plus près les terribles miſteres
Et monter au premier dégré!

Ciel! Dans quels piéges nous entraîne
La folle ardeur de commander?

A ta puiſſance ſouveraine
L'orguëil refuſe de céder.
Malgré ta menace il aſpire
A t'offrir l'encens des mortels,
Et pour exercer ſon empire
Aſſiége juſqu'à tes Autels.

Venez, venez audacieux;
Vous recevrez le prix d'un encens téméraire!
La gloire du Seigneur déja brille à vos yeux;
Elle obſcurcit l'éclat du jour qui vous éclaire.

A l'aſpect de ſa majeſté
Voyez fuir loin de vous tout un peuple timide;
Votre orguëil, lui ſeul intrépide,
Brave encor le Ciel irrité!

De profonds abîmes s'entrouvrent;
Il n'eſt plus d'azile pour vous;
Et les enfers qui ſe découvrent
Vivants, vous engloutiſſent tous.
Un feu vengeur ſort de la terre;
Vos défenſeurs qu'il vient punir,
Frapez de ce nouveau tonnerre
Avec vous vont ſe réunir.

Iſraël, après ce ſpectacle,
Du chef qui te conduit ſoupçonnes-tu la loi?
Doutes-tu que du Ciel qu'il conſulte pour toi
Il ne ſoit l'infaillible oracle?

Tremble; ſi ton audace oſe encor publier
Qu'il abuſe de ſa puiſſance,

Par une nouvelle vengeance
Tu vas forçer le Ciel à le juſtifier.

Dans ſon ambitieuſe audace
L'orguëilleux veut tout uſurper ;
Bientôt il dédaigne la place
Que ſon cœur brûloit d'occuper.

Après un deſſein achevé,
Un nouvel orguëil le dévore.
Sur le trône eſt-il élevé ?
Les Autels lui manquent encore.

LE SERPENT D'AIRAIN.

ISraël pour plus d'un murmure
Du céleſte couroux avoit ſenti les traits.
Il oſe encor à Dieu faire la même injure.
Avez-vous oublié race ingratte & parjure
Ses vengeances & ſes bienfaits ?

L'onde obéiſſante
Qui s'ouvrit pour vous,
Confondit l'attente
Du Tiran jaloux.

Vous eûtes pour guide
Un divin flambeau

Et la roche aride
Vous donna de l'eau.

Une manne pure
Remplit le Désert ;
Sans votre murmure
Qu'auriez-vous souffert ?
Mais, ingrats, d'un Dieu tutelaire
Souvent vous avez fait un juge furieux.
Souvenez-vous de sa colere
Lorsque vous voulutes des Dieux
Qui marchant devant vous brillassent à vos yeux.

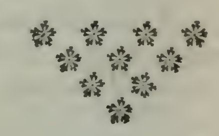
Le Ciel pour votre perte
Arme mille Heros ;
Le sang coule à grands flots
La terre en est couverte.
Dans la nuit du tombeau
Vous tombiez sans défence ;
Cette prompte vengeance,
De votre Dieu nouveau
Vous prouva l'impuissance.

Insensez, vos malheurs ne vous corrigent pas,
Vous irritez encor la céleste colere.
Pour vous la manne est trop légere ;
Vous croyez toucher au trépas ;
L'héritage promis ne peut même vous plaire
Et les fers de l'Egypte ont pour vous plus d'appas.

Peuple ingrat, contre ton caprice
Je vois les élémens armés ;
Des ſerpens enflammés
Naiſſent pour ton ſupplice.
Où fuiras-tu ton triſte ſort !
Par tout leur langue étincelante
D'une atteinte brûlante
Porte une double mort.

Tout va périr. Moyſe arrête ce ravage ;
Qu'à ſauver Iſraël ſon repentir t'engage ;
En s'avoüant coupable il devient innocent.
Fléchi le Ciel, la pitié t'y convie ;
Eléve ce Serpent dont l'aſpect tout puiſſant
Dans les cœurs abbattus va rappeller la vie.

Par un repentir ſecret
Le plus grand crime s'efface ;
Le Ciel aime à faire grace,
Il ne punit qu'à regret.
Pour déſarmer ſa juſtice
Lui-même aide nos efforts ;
Il donne juſqu'aux remords
Dont il veut qu'on le fléchiſſe.



LA MORT DE MOYSE.

CE Chef qui réunit la douceur & le zèle
Touche après un long régne à la fin de ses jours ;
Il rassemble son peuple, & pour grace nouvelle
De ses derniers conseils lui prête le secours.

Ce peuple est inquiet, incrédule & volage
Cent prodiges divers n'ont pû fixer son cœur ;
En ces mots Moyse l'engage
A garder le serment qu'il a fait au Seigneur.

Peuples, la suprême puissance
Par tout va combattre pour vous ;
Armés de votre obéissance
Tout va succomber sous vos coups.
Vos campagnes seront fertiles ;
Votre nom sera redouté ;
Vous verrez régner dans vos Villes
La gloire & la félicité.

Mais, si jamais du Dieu qu'ont adoré vos Peres
Vous transportez le culte aux profanes autels,
Chez les Nations étrangeres
Vous serez dispersés, vil rebut des mortels.

Heureux ! Si près de vous le remords le rappelle !
Sa clémence facile exaucera vos cris ;

Retirez du ſein du mépris,
Vous brillerez encor d'une gloire nouvelle.

Conſervez toûjours la mémoire
De vos maux & de votre gloire ;
N'oubliez, n'oubliez jamais
Ses vengeances ni ſes bienfaits.
Il couronne un peuple fidelle ;
Il renverſe un peuple rebelle ;
Il donne la vie & la mort ;
Vous pouvez choiſir votre ſort.

Mais c'eſt encor trop peu d'inſtruire
Un peuple a qui le Ciel eſt prêt de l'enlever ;
Il charge Joſüé du ſoin de le conduire ;
Moyſe a commencé ; c'eſt à lui d'achever.

La Nature encore ſoumiſe
Doit du nouveau Prophête exécuter les loix.
Bientôt devant ſes pas le Jourdain ſe diviſe
Et le Soleil entend ſa voix.

Mais déja de ſes jours Moyſe a vû le terme ;
Loin des regards mortels ſon ſort s'eſt accompli ;
Et par Dieu même enſeveli,
Iſraël cherche envain le tombeau qui l'enferme.

Que dans ces jours d'allarmes
Eclattent vos regrets
Iſraël, payez de vos larmes
Les biens qu'il vous a faits.

Réparez les injures
Que lui firent vos cœurs ;
Du moins par vos tendres douleurs
Expiez vos murmures.

JERICHO.

PEuples de Jéricho, vos remparts redoutables
Semblent défier Iſraël.
Mais pour le bras de l'éternel
Les croyez-vous inébranlables !

Ignorez-vous encor que les eaux du Jourdain
Ont à ſa voix remonté vers leur ſource ?
Bientôt ſon ordre ſouverain
Va du flambeau des Cieux interrompre la courſe.

Faites vous conter
Ses nombreux miracles ;
Les plus grands obſtacles
N'ont pû réſiſter.
Toute la nature
Répond à ſa voix
L'homme ſeul murmure
Et brave ſes loix.

Iſraël eſt devant vos portes
Peuple infidelle, il eſt temps de trembler;
Déja ces murailles ſi fortes
A ſon aſpect paroiſſent s'ébranler.

Ce n'eſt point l'effort de ſes armes
Qui va vous livrer en ſes mains;
Vous pourriez être ſans allarmes
S'il n'avoit contre vous que des efforts humains.

La trompette qui ſonne
Attaque vos remparts,
Et leur débris étonne
Vos timides regards,
Tout eſt réduit en poudre;
Tout s'écroule, tout fond;
Et l'effet de la foudre
N'eût pas été ſi prompt.

Fuyez, dérobez-vous à l'horrible carnage,
Joſué vous a tous proſcrits;
Il ne veut épargner ni le ſexe ni l'âge,
De votre fol orguëil la mort ſera le prix.

Que le Ciel calme vos allarmes
Combattons ſous ſes étendarts;
Qu'il ſoit la force de nos armes
Qu'il ſoit l'appui de nos remparts.

Quelles défences aſſez fortes
Peuvent réſiſter à ſes coups
C'eſt envain qu'on veille à nos portes
Si le Ciel n'y veille pour nous.

DEBORA.

Debora, des Hebreux le bonheur & la gloire
Va par d'héroïques exploits
Joindre à l'autorité qu'elle acquit par ſes l
L'éclat que donne la victoire.
De l'Idolâtre envain les champs ſont inondés;
Envain contre Iſraël un camp nombreux s'avance :
La forte Debora par ſa ſeule préſence
Soutient les cœurs intimidés.

Le Ciel l'éclaire & lui révele
L'inſtant du triomphe prochain.
Dieu qui tient le ſort dans ſa main
Lui garde une gloire nouvelle ;
Et pour tous les yeux incertain
L'avenir eſt certain pour elle.

Approchez, approchez ſuperbe Siſora,
Vous vous êtes promis qu'à l'aſpect de vos armes

Tout le camp d'Iſraël va ſe remplir d'al-
larmes
Venez, vous connoîtrés le Dieu de Debora.

C'en eſt fait, le ſignal ſe donne,
Je vois armés de faulx, voler les chars affreux.
L'air brille de leur fer, & de leurs cris réſonne,
Mais tous ces vains apprêts vont retomber ſur
eux.

Un inviſible bras
Les frappe, les renverſe,
La terreur les diſperſe
Et la mort ſuit leurs pas.
Quel horrible ravage !
Que de morts, de mourans !
Le ſang & le carnage
A groſſi les torrents.

Toi, Siſara, toi-même abandonne ton char ;
Va d'un pied fugitif chercher un prompt azile,
Crains d'avoir attendu trop tard.
Mais un Dieu te pourſuit ; ta fuite eſt inutile.

Tu vas dans les bras de Jahel
T'offrir au fer qui t'épouvante.
Le ſommeil & la mort t'attendent dans ſa tente;
Deux femmes aujourd'hui ſont le ſort d'Iſraël.

Le Ciel les anima de ces divines flâmes
Qui ſçavent du ſuperbe arrêter les complots.

Quand il plaît au Seigneur, les Heros ſont des femmes,
Et les femmes ſont des Heros.

Venez ſur le champ de victoire
Célébrez le Dieu des combats ;
Heroïnes, chantez la gloire
Du Dieu qui ſoutient votre bras.
Il peut d'un courage intrépide
Animer les plus foibles cœurs ;
A ſon gré, le ſexe timide
Triomphe des plus fiers vainqueurs.

GEDEON.

OU cours-tu Gedeon ? Quelle audace t'enyvre ?
Et quel ſuccès t'es-tu promis ?
Trois cens Hebreux oſent te ſuivre ;
Crois-tu vaincre avec eux un monde d'ennemis ?
Quel nouveau zèle les anime ?
Et comment ſur tes pas ont-ils oſé marcher ?
La terre juſqu'ici n'avoit point eu d'abîme
Aſſez profond pour les cacher.

Notre ennemi ſur ſa puiſſance
Fonde ſon eſpoir criminel ;

Mais le nom du Dieu d'Iſraël
Eſt notre éternelle défenſe
Aſſuré du ſecours des cieux,
Mon ame n'eſt plus allarmée;
A peine toute cette armée
Paroît un ſeul homme à mes yeux.

Je t'entends. Oui, du Ciel le ſecours t'eſt promis
Et ton doute ſeroit un crime.
La flamme du rocher, dévorant ta victime,
Deux fois à tes déſirs les élemens ſoumis,
Les ſonges de tes ennemis,
Tout a juſtifié l'audace qui t'anime.

Marche, cours achever un artifice heureux
Que de l'épaiſſe nuit les ombres favoriſent.
Aux clairons menaçans mêle les cris affreux;
Et que tous tes ſoldats de leurs vâſes qu'ils briſent
Aux yeux de l'ennemi faſſent ſortir les feux.

A ce bruit, l'idolâtre tremble;
Le feu vengeur brille à ſes yeux;
Déja je les vois tout enſemble
Et timides & furieux.
En fuyant, l'aveugle terreur
Contr'eux-mêmes tourne leur rage;
Ils paroiſſent dans leur fureur
Deux camps animés au carnage.
Peuples, le Heros qui vous dompte
Eſt ce même Heros qui renverſa vos Dieux;

Mais insensez, apprenez à leur honte
Que ce dernier triomphe est le plus glorieux.

Il craignoit votre résistance,
Mais d'un métal fragile il n'a rien redouté.
Par le choix de vos Dieux vous avez mérité
De partager leur impuissance.

Israël, après tes allarmes
Goute la victoire & la paix.
Les trompettes furent tes armes;
Qu'elles célébrent leur succès.
Fais tout retentir de ta gloire;
Ton ennemi fuit devant toi;
Que tes cris, tes chants de victoire
Prolongent encor son effroy.

JEPHTÉ.

Jephté revient, comblé de gloire
Jour mémorable! Jour heureux!
Les peuples chantent sa victoire;
L'écho même chante avec eux:
Jephté revient comblé de gloire.
Jour mémorable! Jour heureux.

Helas! Que n'a-t'il pû sans un vœu téméraire
Attendre la faveur des cieux;
Mais l'indiscret serment qu'il s'est hâté de faire

Va ravir à ce trifte pere
Ce qu'il a de plus précieux.

En goûtant un ſort plein de charmes
Défions nous de ſes attraits,
Nos plaiſirs toûjours imparfaits
Sont la ſource de mille allarmes.
Craignons que le trouble & les larmes
Ne ſuivent les ris de trop près,
En goûtant un ſort plein de charmes,
Défions nous de ſes attraits.

La fille de Jephté ſuit l'ardeur qui l'anime,
Sort du Palais & s'offre au-devant de ſes pas.
Tu l'apperçois trop-tôt, malheureux pere, helas !
Son amour te la livre ! ô Ciel ! quelle victime
Quoi ! Ma fille, dit-il, j'ai juré ton trépas.

Juſte Ciel, pardonne à la rage
Qui s'empare de mes eſprits
Le plus grand triomphe à ce prix
Eſt plus cruel que l'eſclavage.

Malgré le trouble affreux dont je ſuis déchiré,
Mon bras achevera ce que tu me commandes.
Mais le ſang que tu m'as livré
Vaut-il celui que tu demandes.

Quand Jephté murmure & frémit
Sa fille plus tranquille en s'offrant le console ;
Héroïque victime, elle même affermit
Le bras timide qui l'immole.

Pere barbare arrête, & suspends un moment
La fureur qui t'anime.
C'est un crime pour toi que l'indiscret serment
Qui t'a fait au Seigneur promettre la victime.
Peut-être en l'immolant tu fais un nouveau crime.

Obéissons toûjours
A la loi souveraine ;
Si le ciel veut nos jours
Consacrons les sans peine.
L'insensé lui promet
Plus qu'il ne lui demande ;
Le sage se soumet
A ce qu'il lui commande.

SAMSON.

Samson qui fut longtems l'éffroi des Philistins
En étoit devenu la fable,
Et l'amour enchaînant ce Héros redoutable
Avoit interrompu ses glorieux destins.]

Que l'on eſt foible quand on aime;
Qu'on eſt aiſément déſarmé !
Un Héros ſe trahit lui-même
Pour deux beaux yeux qui l'ont charmé !
Epris d'une honteuſe chaîne,
La vertu n'eſt plus ſon appui ;
Et dans ſon cœur l'amour amene
Mille foibleſſes avec lui.

Le Philiſtin ſuperbe inſulte à l'eſclavage
Où l'amour a réduit Samſon :
Ils veulent dans les jeux préſentés à Dagon
Qu'il ſoit témoin de leur hommage.

Vous l'avez livré dans nos mains,
Dieu puiſſant, diſent-ils, joüiſſez de ſa peine ;
Il ne voit plus le jour, ſes pas ſont incertains ;
C'eſt le joüet de notre haîne.

Tremblez, fiers tirans, tremblez ;
Que vos vains outrages ceſſent ;
Vous allez être accablés
Sous ſes forces qui renaiſſent.
A faire un dernier effort
Son courage le convie,
Si vous avez craint ſa vie,
Craignez encor plus ſa mort.

Deux

Deux colonnes portoient l'Edifice éclattant
Où ſe paſſoit la ſacrilége fête.
Samſon s'y fait conduire, un moment il s'arrête,
Redemande ſa force à ſon Dieu qui l'entend.

Ne ſouffre pas que ce peuple joüiſſe
Du triomphe qu'il s'eſt promis.
J'ai mérité la mort, & tu m'y vois ſoumis,
Trop heureux qu'avec moi l'Idolâtre périſſe.

A ces mots, il rompt tout, & déja l'Edifice
Vient de l'enſevelir avec ſes ennemis.

Iſraël, chantez la victoire
Du Héros qui périt pour vous.
Son trépas qui vous ſauve tous,
Eſt votre triomphe & ſa gloire.
Il efface dans ce grand jour
La honte de ſon eſclavage,
Et répare par ſon courage
Les foibleſſes de ſon amour.

L'ARCHE CAPTIVE.

La gloire d'Iſraël, l'Arche de l'alliance
Dans les cœurs abbatus avoit remis l'eſpoir.
Leurs ennemis tremblants craignoient qu'à ſa préſence
De l'Eternel contr'eux n'éclatât le pouvoir.

Vaine terreur, vaine eſpérance,
Iſraël eſt défait, l'Idolâtre eſt vainqueur.
O Ciel que devient ta puiſſance,
Les mortels aujourd'hui triomphent du Seigneur.

Ils tiennent ton Arche captive,
Ils ſont au comble de leurs vœux;
Et dans tes mains la foudre oiſive
N'a pas encor tombé ſur eux?
Ah! punis-les de leur victoire;
De ton peuple ſois le ſoutien;
Souffriras-tu donc que ta gloire
Paſſe à des Dieux qui ne ſont rien.

Cette Loi donnée à la terre
Dans la nuë enflâmée, au milieu du tonnerre,
Sera donc le butin de tes fiers ennemis.
Mais non, déja contr'eux s'arme ta main céleſte;
Ils vont gémir du triomphe funeſte
Que pour punir les Juifs ta colere a permis.
Terrible eſſai de ta vengeance,
De l'impuiſſant Dagon, l'Idole criminel
Tombe, ſe briſe à ta préſence
Et t'abandonne ſon autel.

Tremblez, peuples tremblez;
Le Ciel va venger ſon outrage,
Et vos Dieux mutilés
En ſont l'infaillible préſage.
De honteuſes douleurs

Vont ſuccéder à votre gloire ;
Pour pleurer vos malheurs,
Suſpendez vos chants de victoire.
Tremblez, &c.

La main de Dieu vous frape ; arrêtez-en les coups.
Renvoyez aux Hébreux ſon Arche redoutable ;
Il va ſur eux comme ſur vous
Se venger d'un regard coupable.
Leur trop ſuperbe joye offenſe l'Eternel ;
Et par l'Arrêt qui les condamne,
Ils apprendront que du peuple prophane,
C'eſt la ſeule vertu qui ſépare Iſraël.

Que le Ciel ſoit notre eſpérance ;
Contre l'injuſte violence
De l'innocent il eſt l'appui.
Mais un cœur qui ſans innocence
Oſe encor eſpérer en lui,
Lui fait une nouvelle offence.

LES PHILISTINS DÉFAITS.

AU pied du redoutable Autel,
Où les feux dévorants conſumoient la victime,
Entouré des Hébreux reconnoiſſant leur crime,
C'eſt ainſi qu'à ſon Dieu s'adreſſoit Samuel.

Que devant toi, Seigneur, ton peuple trouve
grace ;
Fais après ton courroux éclater ta bonté.
Si leurs crimes t'ont irrité,
Que leur repentir les efface.
Leur ſacrilége encens au mépris de ta Loi
A fumé pour des Dieux frivoles ;
Mais, tu viens de les voir renverſer leurs Idoles,
Ils n'ont plus d'autre Dieu que toi.
Que devant toi, &c.

Pour ſaiſir ce moment qui flatte ſon courroux,
Le Philiſtin s'arme, s'aſſemble ;
Ravi de les trouver enſemble,
Il penſe que le fer va les moiſſonner tous.

Vous vous trompez cruels ; quel tems oſez-vous
prendre,
De vos fers ils vont s'affranchir ;
Vous vous êtes livrez en croyant les ſurprendre.
Le Dieu qu'ils viennent de fléchir
Les écoute & va les défendre.

Voyez les airs étincelans ;
Entendez gronder le tonnerre ;
Sentez ſous vos pieds chancelans
S'entrouvrir & trembler la terre.
Non, à la céleſte fureur
Ne croyez pas que rien échape ;
Vous voulez fuir, & la terreur
Vous préſente au bras qui vous frappe.

Iſraël pourſuivez vos tirans diſperſés,
Le Ciel vous livre la victoire;
Les pleurs que vous avez verſés,
Sont les garants de votre gloire.

Qu'à ſon tour l'Idolâtre expire ſous vos coups.
Vengez votre eſclavage;
Le zèle dans vos cœurs rappelle le courage,
Votre ſort eſt changé; Dieu s'eſt armé pour vous.

Par nos vœux, par nos larmes,
Que le Ciel ſoit calmé;
Et n'ayons plus d'allarmes
Dès qu'il eſt déſarmé;
Il briſe notre chaîne,
Et paſſe notre eſpoir.
Ne craignons que ſa haîne,
Le reſte eſt ſans pouvoir.

RUTH.

LA triſte Noëmi retournoit en Judée;
Les Veuves de ſes fils accompagnoient ſes pas;
Mais pour elles intimidée,
A leur fidelle amour le ſien ne conſent pas.

Ne quittez point le pays de vos Peres,
Dit-elle, vous devez y chercher votre appui;

Pourquoi parmi nous étrangeres
Voulez-vous plus longtemps partager mon ennui ?

Mes filles, pour vous je m'immole ;
Cherchez le prix de vos vertus ;
Qu'un heureux Himen vous console
Des Epoux que vous n'avez plus.
Au nom de mes tendres allarmes,
Allez, il faut m'abandonner ;
Que n'ai-je pour tarir vos larmes
Deux fils encor à vous donner.

Orpha cédant à cette instance,
Quitte sa belle mere en la baignant de pleurs ;
Mais Ruth avec plus de constance
Ne connoît point d'autres malheurs
Que ceux qui suivroient cette absence.

Tous les autres périls ne l'épouvantent pas.
Elle tâche à fléchir sa mere qu'elle embrasse,
Et la pressant entre ses bras,
Lui demande pour toute grace
D'être soufferte sur ses pas.

Laissez-moi suivre ce que j'aime ;
Près de vous tout me sera doux.
Hélas ! Je sens que la mort même
Ne peut me séparer de vous.
Pour vous seule j'aime la vie,
Je ne connois plus d'autre bien ;

Votre pays eſt ma patrie
Et votre Dieu ſera le mien.

Jouïſſez, Noëmi, d'une amitié ſi tendre ;
A vous ſéparer d'elle, il ne faut plus penſer ;
Le Ciel vous force de vous rendre,
Et s'apprête lui-même à la récompenſer.
Bientôt devant Boos elle va trouver grace ;
Déſormais à ſon ſort un ſaint nœud l'aſſervit ;
Et c'eſt peu qu'elle ſoit l'ayeule de David,
Le ſouverain des Rois doit ſortir de ſa race.

L'amitié, quand elle eſt extrême,
Ne ſçait point céder au danger.
C'eſt un plaiſir de partager
Les maux même de ce qu'on aime.
Mais ces héroïques ardeurs
N'enflâment point un cœur vulgaire ;
La vertu ſeule a droit de faire
Le fidelle lien des cœurs.



DAVID APPAISE LES FUREURS DE SAUL.

LE ſuperbe Saül par le Dieu qu'il offence,
A l'eſprit de trouble livré
D'un tranſport furieux ſentoit la violence,
Juſte prix de l'orgueil dont il fut enyvré.
Déja de ſa raiſon il a perdu l'uſage,
Mais pour ce Prince infortuné
Ces maux ne ſont que le préſage
De maux encor plus grands où Dieu l'a condamné.

Une douleur cruelle
S'empare de ſes ſens ;
Dans ſes yeux menaçans,
La colere étincelle,
Le trouble & la fureur
A l'envi dans ſon cœur
Exercent leur empire.
Dans ſes maux pleins d'horreur
La pitié qu'il inſpire
Eſt jointe à la terreur.

Il n'eſt qu'un reméde à ſa peine ;
La Harpe de David ſeule peut la calmer ;
Par les accords qu'il ſçait former,

Il a déja banni cette rage inhumaine,
C'eſt lui qui s'approche ; écoutons.
Un prodige nouveau va ſignaler ſes ſons.

Du bruit le plus tendre
Il remplit les airs.
Il pourroit ſuſpendre
Le courroux des mers.
Qu'il charme, qu'il touche !
Tout en eſt flatté.
Et quel cœur farouche
N'en feroit dompté.

Fuyez, fureur cruelle :
O Paix ! ô douce Paix ! répandez vos faveurs ;
Ce concert vous appelle ;
Venez calmer les ſens, venez calmer les cœurs,
Le trouble fuit & céde à ces accords puiſſans.
Vain ſecours pour Saül ! une autre ardeur l'enflâme,
Et tranquille au-dehors il retient dans ſon ame
La fureur qui quitte ſes ſens.
Toi, dont l'art l'a calmé, c'eſt toi qui le tourmentes,
Il ne ſçauroit ſouffrir ces vertus éclattantes
Qui te font régner ſur les cœurs,
Le perfide en ton ſein cherche à plonger ſa lance.
Fuis, épargne lui ta préſence ;
Fuis, ce ne feront pas ſes dernieres fureurs.

O Divine harmonie, aimable ſouveraine !
Tu peux tout ſur les ſens ;
Tu ſçais des Lions rugiſſans
Suſpendre la rage inhumaine :
Pourquoi contre le crime & l'implacable haîne
Tes charmes ſont-ils impuiſſans ?

Dans un cœur coupable, le vice
Porte ſon ſupplice avec lui.
Mais la vertu d'autrui
Fait ſont plus grand ſupplice.
Celui qui n'eſt plus innocent
Ne voit qu'en frémiſſant
Celui qui l'eſt encore.
Et le trouble qui le dévore
En devient plus puiſſant.
Dans un cœur, &c.

PRIERRE DE DAVID POUR APPAISER LA FUREUR DE SAUL.

DIeu de Sion, entends les vœux que je te fais,
Laiſſe-toi fléchir par nos larmes,
Dans le cœur de Saül fais deſcendre la paix,
Calme ſon trouble & nos allarmes.

Dieu puissant, ne rends point mon espérance
vaine,
Fais naître sous ma main les sons les plus touchans;
Sans toi mes inutiles chants
Se perdroient dans les airs sans soulager sa
peine.
Dieu de Sion, entends, &c.

GOLIAT.

LE Camp des Philistins & celui d'Israël
Attendoient le moment cruel
D'un Combat qui devoit régler leur destinée,
Un superbe Géant enflâmé de fureur
Et qui croit à ses pas la Victoire enchaînée,
Vient au Camp d'Israël répandre la terreur.

Que d'entre vous, dit-il, le plus vaillant s'avance;
Qu'il ose s'armer contre moi,
Si je péris, nous suivrons votre loi;
Mais s'il meurt, qu'Israël soit sous notre puissance.

Quel est le trouble où je vous vois?
Ma seule présence vous dompte.
Vous rougissez de honte
Et pâlissez d'effroi.

Rien ne résiste à mon audace ;
Les plus fermes sont abbattus,
Par ma seule ménace
Je vous ai tous vaincus.

Non, ne crois pas encor ta gloire confirmée,
Le Ciel te prépare un cercüeil.
Superbe, au défaut d'une armée
Il suffit d'un Enfant pour punir ton orgüeil.
Le jeune David se présente
Il a déja des jours défendu ses troupeaux.
Désormais sa main triomphante
Va déffendre Israël par des exploits plus beaux.

Volez, jeune Héros, volez ;
Courez, courez à la Victoire.
Les Lions, les Ours immolez
Etoient l'éssai de votre gloire.
Attaquez le Géant, bravez
Le vain appareil de ses armes.
D'Israël calmez les allarmes,
C'est pour vous que vous le sauvez.

Insensé Goliath, envain tu le dédaignes ;
Tu crois déja le voir des Vautours dévoré,
Mais tremble, il est temps que tu craignes
Le sort où tu l'aurois livré.

Déja le front brisé de la pierre qu'il lance
Tu tombes sur la terre expirant & glacé ;
Et le Philistin sans déffence
Par sa propre terreur est déja dispersé.

Vain orgüeil, frivole menace,
Vous êtes un foible ſecours ;
Que ſervent la force & l'audace
Si le Ciel ne déffend nos jours.
C'eſt ſa volonté ſouveraine
Qui fait le deſtin des combats.
Notre Victoire n'eſt certaine
Que quand il arme notre bras.

On peut tout quand il nous anime
Et nous ne pouvons rien ſans lui.
Le fort eſt toûjours la victime
Du foible dont il eſt l'appui.

LA PITHONISSE.

SAül troublé d'une infidelle crainte
A l'approche des Philiſtins,
Trouvoit le Ciel ſourd à ſa plainte,
Et l'Oracle de Dieu müet ſur ſes deſtins.
Il cherche un ſecours ſacrilége
Que lui-même il avoit banni de ſes Etats ;
Son trouble lui tendit ce piége,
Et ſon remords trop lent ne l'en défendit pas.

Arrête, Roi parjure, arrête,
Qu'eſperes-tu du ſecours de l'enfer ?
Tu vas précipiter le fer
Déja ſuſpendu ſur ta tête.

La Pithoniſſe approche ; elle craint le courroux
De celui même qui l'implore.
Vous ſçavez les tourmens qu'a préparez pour nous
Le Roi que la Judée adore ;
Ah ! dit-elle, pourquoi m'expoſer à ſes coups ?

Saül inconnu la raſſure,
Par le Dieu vivant il lui jure
Que ſes jours ſont en ſureté.
Ses charmes à l'inſtant font trembler la nature ;
La terre s'en émeut, l'air en eſt infecté !

Eſprits du ténébreux empire
Dont j'ai toûjours ſuivi les loix,
Vous, pour qui je reſpire,
Répondez à ma voix.

Mon bras vous a cent fois immolé des victimes ;
A mes vœux, Dieux ingrats, pourriez-vous être ſourds !
Oubliez-vous donc par quels crimes
J'ai mérité votre ſecours.

Ciel ! Que vois-je, quel Dieu de la terre s'éléve ?
Où ſuis-je.... Ah ! Vous êtes mon Roi !
Ne crains rien, dit Saül, achéve ;
Je ſens que la terreur n'eſt ici que pour moi.

Un vieillard vénérable
Vient de frapper mes yeux,
Sous un ornement reſpectable
Il a la majeſté des Dieux.

Ah ! dit Saül, c'eſt le Prophéte.
Du ſein de ſon tombeau vous l'avez arraché.
Qu'il parle ; interrogeons ce fidelle Interpréte
Sur ce que ſon Dieu m'a caché.

Alors d'un ton terrible & ſombre,
Saül entend ces mots de la bouche de l'ombre.

D'où vient que des lieux ſouterrains
Ta voix importune m'appelle ?
Ton Sceptre va paſſer de ta main infidelle
En de plus dignes mains.
Rien ne peut déſarmer la céleſte colere,
L'Eternel va venger le mépris de ſa Loi.
Tremble ingrat, le jour qui t'éclaire
Eſt le dernier pour tes fils & pour toy.

Que cette victime
Cauſe un juſte effroi.
Il n'eſt point de crime
Léger pour un Roi.
Craignez la Couronne
Princes ſans vertus ;
Le Dieu qui la donne
En venge l'abus.

SALOMON.

Quels ſont ces Idoles, ces Temples
Où fume un ſacrilége encens,
Et quel Prince inſenſé par d'odieux exemples
Fonde-t'il tant d'honneurs à ces Dieux impuiſſants.

C'eſt un Roi dont le monde admira la prudence,
Qui fit voler par tout la gloire de ſon nom:
Les Reines du Midi chercherent ſa préſence.
C'eſt le Fils de David; c'eſt l'heureux Salomon.

Quel changement! Quelle foibleſſe!
On ne reconnoît plus ſon cœur;
Il étonna par ſa ſageſſe,
Il étonne par ſon erreur.
Du Dieu qui daigna le conduire
Il ceſſe d'écouter la voix.
Ciel! Quel prodige a pû ſéduire
Un Roi, le modelle des Rois?

Je vois la ſource de ſon crime
Dans ce nombreux amas d'Idolâtres beautés.
L'amour qui pour elles l'anime
Fait évanouir les céleſtes clartés.

Ces beautés ſous le nom de Reines
Partagent ſon cœur inſenſé.

Devant ces Filles ſouveraines
Le nom de Dieu s'eſt effacé.

Princeſſe de Saba, votre ame fut charmée
D'une ſageſſe qu'il n'a plus ;
Vous accuſiez la Renommée
D'avoir affoibli ſes vertus.

Trop heureux, diſiez-vous, ceux qu'un ſort favorable
Fait vivre & mourir ſous ſa loi !
Mais dans l'état où je le voi
Qu'il vous paroîtroit mépriſable.

C'eſt l'écueil des vertus
Qu'une tendreſſe extrême ;
Un cœur n'a bientôt plus
De Dieu que ce qu'il aime.

Craignons les tendres feux,
Trop heureux qui les brave.
Un Monarque amoureux
N'eſt bientôt qu'un eſclave.

Prince connois enfin quels feux t'ont embraſé.
Entends l'Arrêt que le Ciel te déclare.
Je vois ton ſceptre diviſé ;
Déſormais de ta race Iſraël ſe ſépare.
Briſe du moins les fers où tu t'étois livré,
Retourne à la lumiére, écarte les ténébres ;
Aux yeux de l'avenir ton crime eſt aſſuré ;
Tes pleurs & tes regrets ſeront-ils moins célébres ?

Quand un tendre amour nous enchaîne ;
C'eſt l'ouvrage d'un moment.
Le plaiſir triomphe aiſément
On le ſurmonte avec peine.
Souvent du devoir mépriſé
Le reproche eſt inutile.
L'égarement eſt plus aiſé
Que le retour n'eſt facile.

JEROBOAM.

JEroboam éléve un idolâtre Autel
Qu'il croit l'appui de ſa Couronne ;
Il veut éteindre en Iſraël
L'importun ſouvenir du Dieu qu'il abandonne.

Pour l'Idole du Nil renaiſſent ces honneurs
Qu'autrefois tant d'Hébreux payerent de leur vie ;
Et par ces mots le Prince impie
De ſes nouveaux ſujets empoiſonne les cœurs.

C'eſt ici la Divinité
Qui nous tira de l'eſclavage ;
Pour prix de votre liberté
Venez lui rendre votre hommage.
Oubliez le Dieu de Juda,
Sans regret déſertés ſon Temple ;
Du Roi même qui le fonda,

Le repentir eſt votre exemple.

Sur le coupable Autel les ſacriléges Prêtres
Déja faiſoient fumer l'encens ;
Et des bienfaits du Dieu de ſes ancêtres
Iſraël rendoit grace à des Dieux impuiſſans,
Un Prophéte zèlé fend la foule crédule,
Et Miniſtre de l'Eternel,
A l'aſpect du Dieu ridicule
Par ces mots foudroyans il maudit ſon Autel.

Autel, qu'aujourd'hui l'on encence,
Dieu t'a vû d'un œil de fureur ;
Il me dévoile la vengeance
Dont il doit expier l'erreur.
Bientôt les flâmes te dévorent ;
Ton Dieu ne peut t'en arracher ;
Je te vois ſervir de bucher
Aux Prêtres mêmes qui l'honorent.

De l'Oracle divin qui vient de vous frapper,
Peuples demandez-vous un ſigne ?
Voyez l'Autel ſe fendre & laiſſer échapper
Un encens dont il n'eſt pas digne.
Et toi dont le Prophéte allume le courroux,
Tu vas ſentir ſécher ta main qui le menace ;
Superbe, tombe à ſes genoux ;
C'eſt à toi de demander grace.

Dieu menace ; loin de nous plaindre
Prevenons-en les prompts effets ;

Pour les cœurs qui ſçavent le craindre
Ses menaces ſont des bienfaits.
Mais tandis que les cœurs fidelles
S'en ſervent à parer ſes coups,
Elles ſont un piége aux rebelles
Pour mieux mériter ſon courroux.

ZAMBRI.

Ela régnoit ſur Iſraël ;
Il hérita du Trône & des crimes d'un Pere ;
Et par la mort d'un Prophéte ſincere
Il avoit commencé ſon régne criminel.

Ce Prophéte à ſon pere annonça les diſgraces
Dont le Seigneur lui révéloit le cours ;
Et le fils en tranchant ſes jours
Crut annéantir ſes menaces.

Inſenſé, que ſert ta fureur
Contre ces préſages ſiniſtres ?
Quoi ! La colere du Seigneur
Manquera-t'elle de Miniſtres ?
Le ſang que tu viens de verſer
L'enflâme encor loin de l'éteindre ;
Et le remords doit t'annoncer
Plus de maux qu'on ne t'en fit craindre.

Cependant au milieu des plaiſirs & des ris

Il joüit d'un calme perfide,
Et c'eſt dans un feſtin que je le vois ſurpris
Tomber ſous le couteau d'un ſujet parricide.

Tout couvert de leur ſang, au trône de ſes
Rois,
Ce perfide ſujet s'éléve!
Ce qu'à prédit Jehu s'achéve;
Zambri le juſtifie & le venge à la fois.

Les liens ſont prêts, le fer brille,
Par tout je vois le ſang couler;
Au Prince qu'on vient d'immoler
On unit ſa triſte famille.
Le bras armé contre leurs jours
Ne connoît le ſexe ni l'âge;
Ces reſtes ſanglans du carnage
Sont abandonnés aux Vautours.

Oui, perfide, tu viens de punir un impie;
Mais qui te punira de tes propres forfaits?
Il faut que ta mort les expie,
Exemple redoutable aux rebelles ſujets.

Encor ſept jours; & ton empire ceſſe,
De l'affreux déſeſpoir, tu vas être frappé;
Toi même allumeras la flâme vangereſſe
Qui va te conſumer ſur un Trône uſurpé.

Tremblez, coupables, tremblez tous;
Bientôt du céleſte courroux
Vous allez être les victimes;

Par des coupables comme vous
Il ſe vangera de vos crimes.
Pour punir les cruels tirans,
Il ſe ſert des ſujets rebelles,
Qu'on verra bientôt expirans
Sous des mains auſſi criminelles.

JONAS.

Le timide Jonas fuyoit loin de Ninive
Où l'appelloit un ordre ſouverain.
Malgré ſa crainte fugitive
Dieu ſçaura bien lui faire accomplir ſon deſſein.

Son vaiſſeau paroiſſoit défier la tempête.
Il croit fuir le Seigneur quand il change de lieu;
Vaine & coupable erreur! l'orage qui l'arrête
Lui dit qu'il eſt encor au pouvoir de ſon Dieu.

L'air s'allume, la foudre gronde,
Les vents luttent contre les flots;
Quel trouble! Il ſemble que le monde
Rentre dans ſon premier cahos.
Juſques dans le vaiſſeau s'étendent
Les flots par les vents irrités,
Déja les cœurs épouvantés
Souffrent le trépas qu'ils attendent.

Juste Ciel, disent-ils, appaisez vos fureurs ;
Apprenez-nous pour quels coupables
Vous ouvrez à nos yeux ces gouffres effroyables !
Qui voulez-vous frapper de vos foudres vengeurs ?

Vous portez, dit Jonas, la peine de mon crime,
Que je périsse seul pour le commun repos.
Dans ces gouffres ouverts plongés votre victime ;
Mon trépas va calmer les flots.

On le plaint ; mais en vain ; les cruels Matelots
L'ont déja plongé dans l'abîme.

Revenez regner sur les ondes
Zéphirs qu'il avoit écartés ;
Rentrez dans vos grottes profondes
Vents contre lui seul irrités.
Foudres, éclairs, éteignez-vous ;
Taisez-vous, criante tempête ;
Le coupable meurt & sa tête
Suffit au céleste courroux.

Non, il ne périt point ; la divine puissance
Fait pour sauver Jonas un prodige nouveau,
Un monstre de la Mer à son secours s'avance ;
Et lui fait de son sein immense
Un azile au lieu d'un Tombeau.

Bientôt remis ſur le rivage
Il ſuivra l'entrepriſe où le Seigneur l'engage.

Où fuir le courroux
Du Dieu du Tonnerre,
Et dans quelle terre
Brave-t'on ſes coups?
Tout nous abandonne
Quand il nous pourſuit;
Et rien ne nous nuit
Quand il nous pardonne.

OZIAS.

Ozias fut longtemps la gloire de Juda;
Son nom juſques au Nil allarmoit l'Idolâtre;
Et les champs ennemis où le Ciel le guida
A ſes nombreux exploits ſervirent de theâtre.

Mais fier enfin de ſon pouvoir,
Sa propre gloire l'empoiſonne,
Et non content de la Couronne
veut encor au Temple uſurper l'encenſoir.

Ciel! refuſeras-tu l'hommage
Du premier d'entre les mortels?
Un Heros qui fut ton ouvrage
Déshonore-t'il tes Autels.
Tu m'as orné du Diadême,

De

De mes jours tu fis le bonheur ;
Mais il me manque encor l'honneur
De t'offrir mon encens moi-même.

Déja dans l'orgüeil qui l'anime,
Le téméraire eſt prêt d'achever ſon deſſein,
Quand le Prêtre étonné lui retenant la main,
Oſe en ces mots lui reprocher ſon crime.

Craignez que le Ciel irrité
Ne ſe venge de votre hommage.
Cet honneur inſolent l'outrage,
Et votre encens eſt rejetté.
Voyez à ce prophane exemple
Quel effroi pour vous m'a ſaiſi.
Le Prêtre que Dieu s'eſt choiſi
Eſt le ſeul digne de ſon Temple.

Craignez que, &c.

A ces menaces tu t'irrites ?
Trop ſuperbe Ozias, rien ne peut te fléchir ;
Et déja par la mort du Prêtre & des Lévites
Tu jures de t'en affranchir ;
Mais crains pour toi les maux que contr'eux tu médites.

A d'infâmes douleurs le Ciel va te livrer ;
Opprobre de ton peuple, il va t'en ſéparer,
C'en eſt fait, malheureux ; tes honteuſes miſeres

Ont même à tes regards interdit les misteres
Que tu prétendois célébrer.

Orguëilleuse victoire,
Que ton éclat est dangereux.
Qu'un Souverain comblé de gloire
A de peine à borner ses voeux !

Rois vous avez un Maître ;
Qu'il préside à tous vos projets ;
Les Rois les plus dignes de l'être
Sont ses plus fidelles sujets.

TOBIE.

APrès une absence cruelle
Tobie à sa Famille est à la fin rendu ;
Déja, depuis longtemps ce cher fils attendu
Touche à la maison paternelle.

A ses yeux venez vous offrir ;
Accourez Mere impatiente,
Baignez de pleurs ce fils qui vous fit tant souffrir.
Tous les jours, sur les Monts on vous voyoit errante
Dans l'espoir de le découvrir.

Qu'on languit loin de ce qu'on aime !
Sans cesse on soupire, on se plaint ;
Toûjours séparé de soi-même,

On ſouffre tous les maux qu'on craint.
L'inquiétude & l'eſpérance
Agitent le cœur tour à tour ;
On mourroit des maux de l'abſence
Sans le doux eſpoir du retour.
Qu'on languit, &c.

De la mere à la fois tous les ſens ſont ravis ;
Mais ſur les yeux du pere un ombre répandue
Ne lui permet que d'embraſſer ſon fils,
Et lui défend encor ſa vûe.

Hâtez-vous de combler ſes plaiſirs imparfaits,
Tobie, entre vos mains vous avez le reméde ;
Et par vous ſes yeux ſatisfaits
Vont jouïr du bien qu'il poſſéde.

Quel bonheur ſuccéde à ta peine !
Pere heureux, tu vois à la fois
Un fils que l'amour te ramene,
Et le Ciel à qui tu le dois.
Bénis ſa bonté qui répare
L'ennui d'un long éloignement ;
Jamais une vertu plus rare
Ne reçût un prix plus charmant.

Mais, connois de ton fils quel fut l'auguſte guide.
C'eſt un des ſaints eſprits aſſidus devant Dieu.
Il diſparoît, & vous laiſſe en ce lieu

Pénétrés d'un respect timide.
Chantez, chantez votre bonheur
Et le Ciel dont il est l'ouvrage
Devant le Trône du Seigneur
L'Ange qui disparoît va porter votre hommage.

Pour moi la nuit la plus obscure
A presque éteint l'astre des Cieux.
Ciel ! des beautés de la nature,
Il t'a plû de priver mes yeux.
Répare par ta sainte flâme
Le malheur où tu m'as réduit.
Sur mes yeux redouble la nuit,
Mais viens la chasser de mon ame.

JUDITH.

Holopherne a fait préparer
Un superbe festin où Judith doit le suivre,
Sans elle il ne sçauroit plus vivre,
Et sa flâme en ces mots ose se déclarer.

Je vois en vous ma Souveraine,
Mais je fais gloire de mes fers;
Tout l'Empire de l'Univers
Vaut moins qu'une si belle chaîne.

Heureux de suivre votre loi,
Je chéris l'ardeur qui m'enflâme;
Triomphez, regnez, sur mon ame,
Vos désirs sont des loix pour moi.

Enfoncés le trait qui le blesse,
Judith, jettez sur lui les regards les plus doux;
Hâtez, hâtez l'yvresse
Qui doit le livrer à vos coups.

Ne le voyez-vous pas charmé de sa conquête
Qui boit l'amour & le vin à longs traits?
Mais c'est en vain qu'au triomphe il s'apprête;
Déja de ses pavôts épais
Le sommeil a couvert sa tête.

C'en est fait. Le repos, le silence, la nuit,
Vous livrent à l'envi cette grande victime.
Armez-vous, armez-vous, & d'un bras magnanime,
Eteignez dans son sang l'amour qui la séduit.

Judith implore encor la céleste puissance.
Son bras prêt à frapper demeure suspendu.
Elle frémit de la vengeance.
Soutenez son cœur éperdu,
O Ciel, qui l'inspirez, soyez son assurance.

Elle frappe & sa main
Affranchit sa Patrie.
Le Tiran inhumain
Vient de perdre la vie.

Le coup est achevé.
Quelle gloire éclatante!
Judith est triomphante,
Israël est sauvé.

Pour ce guerrier trop tendre
Il n'eſt plus de réveil,
La mort vient de le prendre
Dans les bras du ſommeil.

Courez, courez Judith, que rien ne vous arrête,
Un peuple allarmé vous attend.
Allez ſur vos remparts arborer cette tête,
Le préſage aſſuré d'un triomphe plus grand.

Chantons, chantons la gloire
Du ſeul maître des Rois.
N'on, ce n'eſt qu'à ſes loix
Qu'obéit la victoire.
Son pouvoir ſouverain
Triomphe des obſtacles,
Et la plus foible main
Suffit pour ſes miracles.

SEDECIAS.

SEdécias renverſé de ſon Trône,
Et digne des malheurs où le Ciel l'a réduit,
Pendant les horreurs de la nuit
Fuyoit avec ſes Fils les fers de Babylone.

Dernier, mais vain choix qui flatte encore ſon cœur !
A des maux plus affreux ſa vie eſt condamnée.

Avec ſa famille enchaînée
On l'amene aux pieds du Vainqueur.

Tremble, crains un deſtin funeſte ;
Tes maux vont paſſer ton effroi ;
Et par la colere céleſte
L'impie eſt armé contre toi.
L'aveugle courroux qui l'anime,
Te prépare un tourment nouveau.
Le crime va punir le crime ;
C'eſt trop peu pour toi du tombeau.

De tes Fils expirans, entends les voix plaintives ;
Une barbare main les immole à tes yeux.
Appelle à leur ſecours ces Idoles oiſives
Dont ton erreur t'a fait des Dieux.

Dans le bras des Bourreaux ſents le bras inviſible
Du maître des humains.
Qu'il eſt cruel ! qu'il eſt terrible
De tomber dans ſes mains.

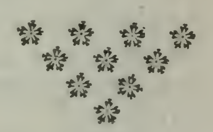
Envain ta vie échappe
Au fer vengeur ;
Chaque coup qui les frappe
Perce ton cœur.
Le ſang ruiſſele ;
C'eſt le tien que tu vois ;

Leur mort cruelle
Te fait mourir cent fois.

Mais c'eſt encor trop peu ; ce ſpectacle funeſte
Sera le dernier pour tes yeux.
Le Tiran te ravit la lumiere des Cieux ,
Et de ta triſte vie il te laiſſe le reſte ,
Pour ſe venger & te tourmenter mieux.

Par un ſouvenir ſanguinaire
Il veut nourrir ton déſeſpoir.
Déſormais nul objet ne pourra te diſtraire
De celui que tu viens de voir ,

Coupables , tremblez tous
Du repos où le Ciel vous laiſſe ;
Son bras étendu contre vous
S'appéſantit ſans ceſſe.
Du céleſte couroux
Chaque jour le tréſor augmente ;
Plus ſa vengeance eſt lente ,
Plus il en faut craindre les coups.



ESTHER.

PAr la ſouveraine ſageſſe,
Eſther fut amenée au Trône des Perſans;
Seule, par ſes charmes puiſſans
Du cœur d'Aſſuerus, elle avoit la tendreſſe.

Mais que lui ſert l'éclat d'un ſi haut rang!
Dans ce moment fatal quel danger la menace!
Elle apprend que des Juifs on à proſcrit la race
Et le fer, dans dix jours, doit verſer tout leur ſang.

Ah! quelle affreuſe image
Se trace à ſes eſprits!
Que de pleurs! que de cris!
Quel horrible carnage!

Le barbare couroux
Opprime l'innocence;
La vieilleſſe, & l'enfance,
Expirent ſous ſes coups;
Ciel prenez leur défence,
Les abandonnez-vous!

De votre Epoux, Eſther, il faut chercher l'appui;
Mais vous tremblez; du téméraire,

Qui ſans ordre oſe approcher de lui,
Le trépas eſt le prompt ſalaire.

Eh quoi ! n'oſez-vous faire un généreux effort ?
C'en eſt fait ; elle part, & le Ciel la raſſure.
En vain de ſa vertu ſe trouble la nature ;
Elle va pour les Juifs s'expoſer à la mort.

Elle approche ; à l'aſpect du Trône redoutable
Elle tombe, & d'effroi ſon cœur ſe ſent glacer,
Mais ſon Epoux touché du trouble qui l'accable.
Lui fait grace, & vient l'embraſſer.

Venez ; banniſſez ces allarmes
Et r'animez-vous à ma voix,
Eſther, vos vertus & vos charmes
Vous ont miſe au-deſſus des loix.
Ecoutez mon cœur qui ſoupire ;
Partagez-en la vive ardeur,
De la moitié de mon Empire
Je voudrois payer ce bonheur.

Ainſi devant ſon maître Eſther a trouvé grace.
La fortune des Juifs bientôt change de face,
Et le perfide Aman de leur ſang altéré,
Eprouve avec la mort qui punit ſon audace,
L'affront qu'à l'innocent il avoit préparé.

Souvent la vérité timide
Du Trône n'oſe s'approcher ;

Si vous voulez qu'elle vous guide,
Rois, c'eſt à vous de la chercher.
Chaſſez le menſonge perfide
Qui la force de ſe cacher.

BALTHAZAR.

Balthazar oublioit les malheurs de ſon Pere ;
Plein d'un orguëil héréditaire,
Comme lui dans le crime il fait couler ſes jours.
Il ne ſe ſouvient plus quelle affreuſe miſere
Fit confondre longtems ſon Pere avec les Ours.

Il a fait préparer cette table abondante.
De ſes premiers ſujets je l'y vois entouré.
De laſcives beautés une troupe riante,
Irrite encor la joye où leur cœur eſt livré.

A ce feſtin la troupe
Invite les amours ;
Le vin à pleine coupe
Leur prête ſon ſecours.
Une yvreſſe indiſcrete

Bientôt regne à grand bruit.
Aucun d'eux ne regrete
Sa raiſon qui s'enſuit.

Mais ſacrilége yvreſſe où leur ame eſt plongée !
Le Roi veut que les vaſes ſaints
Que ſon Pere apporta de Sion ſaccagée,
Paſſent dans leurs prophanes mains.

A leur aſpect s'éléve un doux murmure
Qui de la joye impie anime les tranſports ;
Déja plus d'une bouche impure
De ces vaſes ſacrés vient de ſoüiller les bords.

Je vois offrir le vin ; hommage abominable,
A des Dieux dignes d'eux ; ſans oreilles, ſans voix.
Le nom de Dieu devient leur fable,
Et les Dieux étrangers ont uſurpé ſes droits.

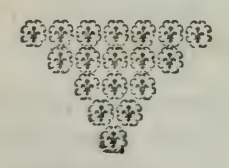
Craignez, craignez les piéges
Que vous prépare ſon couroux ;
Ces plaiſirs ſacriléges
Sont les derniers plaiſirs pour vous.
Aux coups de la tempête
Rien ne peut plus vous dérober.
Elle gronde ſur votre tête
La foudre va tomber.

Le Roi pâlit ; ſon viſage ſe trouble ;

Quelle main vient tracer ſon Arrêt à ſes yeux ?
De moment en moment l'épouvante redouble ;
Qui lui dévoilera ces mots miſtérieux ?

Prophéte du Seigneur, venez, oſez lui dire
Qu'à ſon comble aujourd'hui le crime eſt parvenu ;
Qu'il perdra cette nuit & le jour & l'Empire
D'un coup que ſans ſon crime il auroit prévenu.

Cet arbre dans les Cieux
Semble cacher ſa tête,
Et ſon ſuperbe faîte
S'y dérobe à nos yeux,
Il couvre de ſon ombre
Et Bergers & troupeaux
Et des oiſeaux ſans nombre
Habitent ſes rameaux.
Le fer le frappe, il tombe
Sur la terre étendu ;
C'eſt ainſi que ſuccombe
L'orguëilleux confondu.



DANIEL.

DAns cette caverne effroyable
De Lions affamés, le funeste séjour,
As-tu déja péri, Prophéte déplorable,
Ou le Dieu que tu sers, t'a-t'il sauvé le jour?

C'est ainsi que se plaint un Roy dont la foiblesse
A livré Daniel à ses accusateurs,
Qui laissant éclater leur cruelle allégresse;
Se croyoient par sa mort vengés de ses grandeurs.

Eclatante fortune,
Dois-tu nous tenter?
Tu ne fais qu'exciter?
L'envie importune.
Elle sçait se venger,
D'un rang qui l'offense;
Une grande puissance,
Est un grand danger.

Mais, perfides flatteurs, votre espoir est trompé;
L'antre s'ouvre; voyez avorter votre ouvrage.
A la faim des Lions, le Prophéte échapé,
Redouble & confond votre rage.

Le Ciel de ſes joûrs,
A pris la défenſe.
Ah que l'innocence
Eſt un sûr ſecours !
Le Lion farouche
L'a vû ſans fureur ;
L'Ange du Seigneur
A fermé ſa bouche.

Vous, Prince, aſſouviſſez ces Lions furieux ;
Qu'une plus juſte proye à leur faim ſoit livrée ;
Et que de vos flatteurs la troupe déchirée
Venge l'innocent à vos yeux.

De leurs complots cruels on punit l'injuſtice ;
On les jette dans l'antre, & je vois leur ſupplice.

Les Lions de ſang altérés
Pour ſe les enlever ſe font preſque la guerre ;
Avant que de toucher la terre,
Ils ont tous été dévorés.

Fuyez, fuyez flatteurs perfides
Reſpectés le Trône des Rois ;
Princes ſuivez de meilleurs guides,
Et n'écoutez jamais leur voix.
Ils vous encouragent aux crimes
Qui doivent ſervir leurs projets ;
Si vous n'en faites vos victimes,
Vous en deviendrez les joüets.

SUSANNE.

Contre la chaleur importune,
Susanne d'une eau claire empruntoit la fraîchèur,
Et deux Veillards brûlant d'une flâme commune,
D'un regard adultere irritoient leur ardeur.

Indiſcrette jeuneſſe
Qui ſuivez les amours,
Ne croyez pas que la vieilleſſe
Contr'eux vous garde aucun ſecours;
Celui qu'amour entraîne
Dans ſon jeune printemps;
Traîne toûjours ſa chaîne
Juſqu'à ſes derniers ans.

Les beautés de Suſanne animent leur audace,
Ces odieux amants oſent ſe découvrir;
Leur amour joint à la menace
Veut l'effrayer ou l'attendrir.

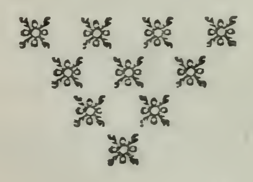
Cédez, il faut vous rendre
A nos ardents déſirs?
Pourrez-vous vous défendre
Des plus charmans plaiſirs?

Soulagez notre peine ;
Ou dès ce même jour
Redoutez une haîne
Egale à notre amour.

Ils doivent l'accuſer du honteux adultere
Que la loi punit de la mort.
C'eſt de ce piége adroit que ſe ſert leur tranſ-
port.
Suſanne, quel péril ! helas ! qu'allez vous faire?
Vous rendrez-vous à leur couroux ?
Pour éviter la mort, la méritérez-vous.

Non, dit l'Heroïne conſtante,
Vous pouvez me faire périr ;
Mais s'il me faut mourir,
Je mourrai du moins innocente.

Que la même ardeur vous anime
Un cœur innocent ne craint rien ;
Et pour lui le jour n'eſt un bien
Que quand il en joüit ſans crime.



LE TEMPLE REBASTI.

Sonnez, Trompettes éclattantes ;
Unissez-vous à nos concerts ;
Et du Dieu qui brisa nos fers,
Célébrons les bontés puissantes.
Offrons-lui d'un cœur enflâmé,
Et notre encens, & nos victimes.
Nous l'avions armé par nos crimes ;
Mais nos regrets l'ont désarmé.

Au sein de la Judée où ce jour le rappelle,
C'est ainsi qu'Israël délivré par Cirus,
Recommencoit avec un nouveau zèle
Ses chants si longtems suspendus.

On voit déja sortir de ses vastes ruines,
Ce Temple si fameux, l'honneur de Salomon.
Cyrus a dégagé les promesses divines,
Et par ses soins prédits se reléve Sion.

Mais Ciel ! Au milieu de ces fêtes,
J'entends des cris perçans ; je vois couler des pleurs.
Vous de qui les cheveux ont blanchi sur vos têtes,
Dites-moi le sujet de vos vives douleurs.

Eſt-ce là ce Temple ſuperbe,
Où Dieu recevoit nos tributs ?
Helas ! nous ne le verrons plus ;
Il eſt enſeveli ſous l'herbe.
De la main des foibles mortels,
Nous n'oſions le croire l'ouvrage ;
Ce Temple & ces nouveaux Autels
A peine en feront-ils l'image.

Ceſſez, triſtes vieillards ; de ce murmure ingrat
Ne donnez plus l'injuſte exemple.
Ce ſont les cœurs qui font la ſainteté du Temple,
C'eſt trop en regretter l'éclat.

C'eſt aſſez que ſortis des chaînes,
Le Ciel encore ici, veuille écouter vos vœux ;
De vos freres captifs, ce jour finit les peines ;
Partagez leurs tranſports, & chantez avec eux.

Sonnez Trompettes éclattantes ;
Uniſſez-vous à nos concerts ;
Et du Dieu qui briſa nos fers,
Célébrons les bontés puiſſantes.
Chantons tous ; n'oublions jamais
Les biens que ſa main nous diſpenſe ;
Heureux ! ſi la reconnoiſſance
Pouvoit égaler les bienfaits.

JERUSALEM REBASTIE.

ACcorde-nous, Dieu favorable,
L'appui que tu nous as promis.
Quoi ! Serons nous toûjours la fable
De tes superbes ennemis ?
Confonds & punis leur audace ;
Ils insultent à nos travaux ;
Maîs détourne sur eux les maux
Dont leur vain orgüeil nous menace.

En ces mots prioit Nehemie
Pour la sainte Cité qu'il faisoit rétablir ;
Et que des Nations une ligue ennemie
Sous ses débris encor vouloit ensevelir.

Peuples jaloux, le Ciel écoute sa priere ;
De l'auguste Sion vont renaître les jours,
Envain vous demandez si pour bâtir ses Tours
Ils raffermiront la poussiere.

Ce Chef qui s'affligeant des maux de sa Patrie
Mérita de les réparer,
Raffermit Israël contre votre furie ;
L'espoir fuyoit des cœurs ; ces mots l'y font
rentrer.

Finiſſez une injuſte plainte ;
Le Ciel combattra pour vos jours,
Ingrats, ce n'eſt que votre crainte
Qui peut vous ravir ſon ſecours.
Vos peres virent les obſtacles
Céder cent fois à ſon pouvoir ;
Pour faire les mêmes miracles,
Le Ciel n'attend que votre eſpoir.

Quoi ! l'antique valeur n'échauffe plus vos ames !
Soyez peres du moins, ſi vous n'êtes guerriers ;
Et combattez ſur vos foyers,
Pour vos enfans & pour vos femmes.

Que l'Idolâtre apprenne avec effroi
Qu'il n'eſt point de Dieu que le nôtre ;
Rétabliſſons ici notre empire & ſa loi ;
Bâtiſſons d'une main, & combattons de l'autre.

C'en eſt fait ; Iſraël raſſuré par ces mots
Sent renaître en ſon cœur l'ardeur & le courage ;
Et bientôt s'achéve l'ouvrage
Dont tous les Artiſans ſont autant de Heros.

LES MACHABE'ES.

Sur les Juifs accablez de chaînes,
L'impie Antiochus redoubloit ses rigueurs.
Par des menaces inhumaines
Sous le joug idolâtre il veut fléchir les cœurs;

Quels sont ces intrépides freres
Qu'il vient de livrer aux bourreaux?
Je vois mille mains sanguinaires
Faire sur eux l'essai de cent tourmens nouveaux.

On veut que cent fois ils expirent;
Leurs membres tout sanglants, tour à tour se déchirent;
Il ne reste qu'un tronc hideux,
Qu'épargné par le fer vont dévorer les feux.

Mere de ces tristes victimes,
Tes yeux sont témoins de leur sort;
C'est toi-même qui les animes
A se dévoüer à la mort.
La nature envain s'épouvante,
Tu l'immoles à d'autres loix;
Et ton zèle étouffe la voix
De ta tendresse gémissante.

Mais il te reſte encor un fils.
Le Tiran contre lui prend de nouvelles armes:
Les plaiſirs, les grandeurs, les biens lui ſont promis,
Tu vas l'aider encore à combattre leurs charmes.

Si je t'ai porté dans mon ſein,
Dit-elle, ſi mes maux t'ont donné la naiſſance,
Si le Ciel par ma ſeule main
Ta diſpenſé les beſoins de l'enfance,
Par tout ton ſang offert à l'Etre ſouverain
Marque-moi ta reconnoiſſance.

O tendreſſe nouvelle!
Héroïque tranſport!
Une mere peut-elle
Faire un ſi grand effort?
Au milieu de ſa courſe
Le Soleil arrêté,
Et juſques à ſa ſource
Le Jourdain remonté,
Pour les Juifs ſans défence
La vaſte Mer s'ouvrant,
Marquent moins de puiſſance
Qu'un prodige ſi grand.

Pourſuis, Tiran, pourſuis, tu n'as plus d'eſpérance;
Immole cet enfant par ſa mere livré;
Mais réunis la mere à ſon fils expiré;

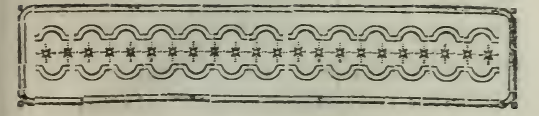
En croyant te venger, hâte ſa récompenſe.

Pour toi, le Ciel bientôt va terminer ton ſort,
Et tout ton corps en proye aux maux les plus funeſtes,
Affreux cadavre avant ta mort,
Sera le monument des vengeances céleſtes.

Un cœur fidelle eſt indomptable;
Il affronte tous les dangers,
L'eſpérance d'un bien durable
Triomphe des maux paſſagers.
Inſenſé, celui qui s'empreſſe
Pour un ſonge, pour un faux bien!
Cherchons ce qui dure ſans ceſſe,
Tout ce qui doit finir, n'eſt rien.



PSEAUMES



PSEAUME IV.

Cum invocarem exaudivit me Deus, &c.

TA bonté n'eſt jamais laſſée ;
Mon ame toûjours exaucée,
Par ſes vœux compte tes bienfaits ;
Seigneur, dès qu'à toi je m'adreſſe,
Dans mon cœur ſerré de triſteſſe,
Tu répands la joye à longs traits.

Mais vous, race vaine & parjure,
Sous la calomnie & l'injure,
Penſez-vous me voir ſuccomber.
La main qui par vous me châtie,
Sur vous bientôt appéſantie,
A vos coups va me dérober.

Dans la nuit & dans le ſilence,
Effrayez-vous de ſa vengeance ;
Voyez ſes glaives ſuſpendus.
Confus d'avoir pû lui déplaire,
Tournez ſur vous votre colere ;
Frémiſſez, & ne péchés plus.

Un ſaint effroi de ſa juſtice,
Pécheurs, voilà le ſacrifice
Que nous lui devons aujourd'hui.
Tremblons ; ſes foudres vont s'éteindre.
Le cœur touché qui ſait le craindre,
Seul n'a rien à craindre de lui.

De nos moiſſons, de nos vendanges,
Remplis nos celliers & nos granges ;
L'injuſte borne-là ſes vœux.
De ta lumiere, de ta flâme,
Remplis mon eſprit & mon ame ;
Dit le Juſte, & je ſuis heureux.

Non ; nul autre bien ne me touche ;
C'eſt dans ton ſein que je me couche ;
Mon ſommeil n'eſt point agité :
En toi ma ſincere eſpérance
Seule, eſt ma force & ma prudence,
Mes tréſors & ma ſûreté.

PSEAUME VI.

Domine, ne in furore, &c.

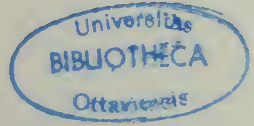
SEigneur, en Juge ſévere
Ne viens pas m'interroger,
Daigne calmer ta colere,
Et plus doux, viens me juger.

Laiſſe parler ta clémence ;
Ma langueur, mon impuiſſance,
Tout t'engage à pardonner ;
Diſſipe mon trouble extrême ;
Et juſqu'à quand à moi-même
Voudrois-tu m'abandonner ?

Des ſecours que je demande
Répands ſur moi le tréſor ;
En vain ma miſere eſt grande ;
Ta bonté l'eſt plus encor.
Sois préſent, Seigneur, & chaſſe
De ton regard efficace,
Cette mort qui ſuit mes pas ;
Daigne me rendre une vie
A ton nom toute aſſervie,
Les morts ne te loueront pas.

Vois mes mortelles allarmes,
Vois s'accroître mes malheurs ;
Mes nuits ſont des nuits de larmes ;
Mes jours, des jours de douleurs ;
Un peuple ennemi m'aſſiége ;
Je marche de piége en piége ;
Que de bras levés ſur moi !
Ma voix ſe laſſe à s'en plaindre ;
Loin de toi, qu'ils ſont à craindre !
Mais, que ſont-ils devant toi !

Mes larmes ſont exaucées ;



Dieu vient à moi ; je le ſens.
Vos trames ſont renverſées ;
Tous vos traits ſont impuiſſans ;
En vain de mon ſang avides,
Armez-vous vos bras perfides ;
Mes larmes m'ont ſecouru ;
Un bras plus fort vous ſurmonte ;
Fuyez de rage & de honte ;
Votre eſpoir a diſparu.

PSEAUME VIII.

Domine, Dominus noſter, &c.

SEigneur, toute la terre atteſte
De ton nom l'immenſe grandeur ;
A peine le flambeau céleſte
Eſt un rayon de ta ſplendeur.
Tu te rends ſenſible à l'enfance ;
L'Impie a nié ta puiſſance ;
Mais les yeux de l'impie ont démenti ſon cœur.

Quand j'obſerve ces vaſtes voûtes,
Où ſe ſuccédant tour à tour,
Les Aſtres conſtans dans leur route
Partagent la nuit & le jour.
Pour ſon Créateur tout te nomme ;
Ah ! m'écriai-je, par où l'homme
A-t'il d'un Dieu ſi grand mérité tout l'amour !

Il atteint presque au rang des Anges ;
De ton pouvoir tu l'as armé ;
Et sous son empire tu ranges
Tout ce que ta main a formé.
Animaux, ornemens du monde
Qui peuplés l'air, la terre & l'onde,
L'homme est le souverain que Dieu vous a
nommé.

Mais, Ciel, si tout ce qui respire
Est son héritage & son bien,
Fais qu'il n'use de son empire
Que pour en faire hommage au tien.
Qu'à toi seul son ame soûmise,
Mille & mille fois te redise ;
Seigneur, vous êtes tout ; sans vous je ne suis
rien.

PSEAUME XVIII.

Cœli enarram gloriam Dei, &c.

GRand Dieu, de ta gloire éternelle
Le monde à jamais nous instruit ;
Le jour même au jour la revéle,
Et la nuit l'annonce à la nuit.
Par une louange assiduë,
D'une voix par tout entenduë,

La nature bénit tes loix :
Seigneur, de l'un à l'autre pole
Les yeux entendent ta parole ;
Les cœurs ſont frappés de ta voix.

Mais dans l'Univers, quel ſpectacle
T'annonce avec plus d'appareil ?
Quel eſt ton plus beau tabernacle ?
Le ſein enflâmé du Soleil.
Tel qu'un Epoux brillant de joie,
Il ſe léve, & s'ouvrant ſa voie
Des limites du monde il part ;
Géant rapide, il ſuit ſa courſe,
Et de nos biens féconde ſource,
Il ranime tout d'un regard.

Plus brillante & plus pure encore,
Seigneur, ta ſainte vérité
Dans le cœur humble qui t'adore,
Porte la joye & la clarté.
Des vrais biens, ſource inépuiſable,
Elle eſt la juſtice immuable ;
Heureux qui s'y laiſſe guider !
Ta loi plus que l'or précieuſe,
Plus que le miel délicieuſe,
Eſt tout à qui ſait la garder.

Où ſont les ames innocentes ?
Le plus juſte eſt encor pécheur.
Fais grace aux fautes renaiſſantes

Que me cache mon propre cœur.
Si par une injuſtice ouverte
Je ne cours moi-même à ma perte
Tu m'offres encor ton ſecours :
Ma priere à ton Trône arrive ;
Une ame à te plaire attentive ,
Te cherche & te trouve toûjours.

PSEAUME XXIII.

Domini est terra & plenitudo ejus , &c.

LE Seigneur regne ; & la Terre
Domaine du Créateur ,
Avec tout ce qu'elle enſerre
Eſt ſous la Loi du Seigneur.
Il la nourrit & l'abreuve ;
Ouvre un lit à chaque fleuve ;
Oppoſe une digue aux Mers :
Qui lui rendra ſon hommage ?
A ce Dieu ſi grand , ſi ſage ,
Quels vœux dignes d'être offerts !

Les vœux de l'homme fidéle
Vainqueur de la vanité ,
Et qu'un intrépide zèle
Attache à la vérité ;

Qui le cœur ſaint, les mains pures,
Détrompé des Créatures,
Ne cherche plus que ſon Dieu.
C'eſt à lui que Dieu deſtine
Son aſſiſtance divine;
Qu'il entre dans le ſaint lieu.

Et vous, portes éternelles
Ouvrez-vous à votre Roi;
Il vient, vainqueur des Rebelles;
Tout eſt ſoûmis à ſa Loi.
Quel eſt donc ce Roi de gloire,
Ce Roi qui de la victoire
Monte le char triomphant?
C'eſt le Seigneur des Armées,
Qui de fléches enflâmées
Les renverſe ou les défent.

PSEAUME XXX.

In te Domine ſperavi, &c.

J'Eſpere en toi, Seigneur; quelques maux que j'éprouve,
Ta bonté s'offre à m'en guérir.
Que prompt à l'invoquer, mon humble cœur te trouve
Auſſi prompt à me ſecourir.

Contre tant d'ennemis dont la fureur m'aſſiége,
Sois mon aſile & mon rempart.
Pour l'honneur de ton nom, que ton bras me protége ;
Je marche ſous ton étendart.

Que ta vérité brille & confonde l'envie ;
Romps ſes piéges & ſes filets.
Je m'abandonne à toi ; charge-toi d'une vie
Qu'en tes ſeules mains je remets.

PSEAUME XXXI.

Beati quorum remiſſæ ſunt, &c.

HEureux qui ſait fléchir la céleſte vengeance !
Heureux le cœur humble & touché !
Heureux qui fait au Ciel oublier ſon offenſe,
Et qui recouvre l'innocence
Par le repentir du péché !

J'ai gardé ſur mon crime un ſilence ſuperbe,
Et ſoudain accablé de maux,
Dans les pleurs, dans les cris j'ai ſéché comme l'herbe,
Je ſuis briſé comme une gerbe
Sous les coups des divins fléaux.

Enfin, pour m'accuser, ma langue se délie ;
Et je dépose contre moi ;
De mon crime honteux mon ame s'humilie,
Seigneur, & ta bonté l'oublie
Quand je m'en souviens devant toi.

C'est ainsi que de l'homme au trône de son Juge
La priere doit s'élever ;
De quiconque te prie, infaillible refuge,
Tombât-il un nouveau déluge,
Tu sauras encor l'en sauver.

Entouré d'ennemis je brave leur menace ;
C'est à toi de me soûtenir,
Eclaire mon esprit du flambeau de ta grace,
Et que ta main même me trace
Le chemin que je dois tenir.

Oui, me dit le Seigneur, je serai ta lumiere,
Je serai tes yeux & ta main ;
Mais, docile à ma voix, marche & sui la carriere,
Et n'en franchis pas la barriere
Comme un Courcier rebelle au frein.

Malheur à l'orgueilleux ! Ton courroux le foudroye ;
Heureux l'humble ! Tu le conduis.
Cœurs sinceres, nagés dans une sainte joye ;
Sa bonté sur vous se déploye ;
Goutez & chantez-en les fruits.

PSEAUME XXXVII.

Domine, ne in furore, &c.

AH ! Seigneur, contre un coupable
N'écoûte pas ta fureur ;
Suspens l'arrêt redoutable
Que m'annonce ma terreur
Quel est donc ce trait de flâme
Que dans le fonds de mon ame
Ton couroux a décoché ?
Plus de pouls, plus de courage ;
Je suis perdu ; j'envisage
Et mon Juge & mon péché.

Précipité dans l'abîme,
Le torrent ma submergé.
Du poids honteux de mon crime
Je succombe surchargé.
Mon corps n'est plus qu'une playe ;
De moi-même je m'effraye ;
Quel fruit de l'iniquité !
La tristesse où je me plonge
Vient moins du mal qui me ronge,
Que de l'avoir mérité.

Sur mes sens la douleur regne ;
Le trouble est dans mes esprits.

Faut-il que le Ciel dédaigne
Et mes remors & mes cris !
De mes yeux fuit la lumiére,
Et de ma force premiere
Il ne me reste plus rien ;
La mort me suit & m'assiége ;
Ah ! Seigneur que deviendrai-je,
Si ton bras n'est mon soûtien !

Tout fuit en moi ta colere ;
D'aucun ami consolé,
Je vis triste, solitaire,
Et sur mon Trône, exilé.
Des Rebelles le murmure,
L'artifice, l'imposture,
Tout contre moi s'est uni ;
De ton couroux, de leur joye,
Je suis ensemble la proye ;
Seigneur, suis-je assez puni !

Je subis l'ignominie
Dont tu m'imposes le poids ;
L'injure & la calomnie
Me trouvent sourd & sans voix.
Quand je m'en laisse confondre,
C'est à toi seul de répondre
A l'orgüeil de leurs discours ;
Ciel, j'ai dans leur insolence,
Et dans mon humble espérance
Plus d'un droit à ton secours.

Je ſais, Seigneur, que mon crime
Mérite un ſévere arrêt ;
Faut-il mourir ta victime !
Prononce ; me voilà prêt.
Digne du dernier ſupplice,
Je ſais à quelle injuſtice
Mon cœur oſa s'échaper :
Je te preſſe de m'abſoudre ;
Mais j'adore encor la foudre
Dont tu pourrois me frapper.

Où füir ! mes ennemis vivent ;
Ils tournent ſur moi leurs traits,
Et ces ingrats me pourſuivent
Armés de mes ſeuls bienfaits.
Mais de leur ligue funeſte,
Que craindre ſi Dieu me reſte,
S'il veut combattre pour moi ?
Oui, Dieu puiſſant, je l'eſpere ;
Tu confondras leur colere ;
Ils vont tous fuir ; montre-toi.



PSEAUME XLIV.

Eructavit cor meum verbum bonum, &c.

DU tranſport fécond qui me guide,
Au Roi, je conſacre l'ardeur;
Telle qu'une plume rapide
Ma langue Va ſuivre mon cœur
Avec la majeſté mêlées,
Toutes les graces raſſemblées
Habitent ſa bouche & ſon front;
Et ſur lui, toûjours redoublées
Les faveurs du Ciel deſcendront.

Armez-vous, & brillant de gloire
Marchez contre vos ennemis;
Prenez des mains de la victoire
Le ſceptre qui vous eſt promis.
Que la bonté, que la juſtice
Vous guide & vous aſſujétiſſe
Le cœur des Peuples & des Rois;
Mais de vos traits aigus périſſe
Quiconque bravera vos loix.

Votre Trône eſt inébranlable,
Et votre ſceptre eſt toûjours ſaint;
De ſon diadême adorable

Votre Dieu même vous a ceint.
Des Rois les filles enflâmées
Dans vos demeures parfumées,
Se rassemblent de toutes parts;
Un peuple de Vierges charmées
Briguent l'honneur de vos regards.

Toi, Reine brillante & chérie,
A qui ce Roi daigne s'unir,
De ton pere & de ta patrie
Perds aujourd'hui le souvenir.
Il t'orne de son diadême
Adore-le seul, comme il t'aime;
Que tous tes vœux lui soient offerts;
Et sous ses loix regnant toi-même,
Reçois les vœux de l'Univers.

La pompe & la magnificence
Eclatent sur tes vêtemens;
Mais, tes vertus, ton innocence
Sont tes plus riches ornemens.
Combien de Vierges sur tes traces
De leur jeunesse & de leurs graces
Viendront faire hommage à ton Roi?
Trop heureuses! Si tu les places
Près de ton Epoux & de toi.

Pour prix d'avoir quitté tes peres,
Il te va naître des enfans
Qui des Nations étrangeres

Deviendront les Rois triomphans.
Leur zèle sûr de la victoire
Fera respecter ta mémoire
A tous les tems, à tous les lieux :
Dieu veut qu'à jamais de ta gloire
La Terre rende grace aux Cieux.

PSEAUME XLV.

Deus noster refugium & virtus, &c.

Un Dieu favorable nous juge,
Dans nos maux c'est notre refuge ;
Sur son peuple fidéle il a les yeux ouverts.
Il nous garde, & sans épouvante
Nous verrions la terre tremblante,
Et les monts par les vents transportés dans les Mers.

Que le choc affreux des tempêtes,
Des Rochers renverse les têtes ;
Que l'Univers ne soit qu'un theâtre d'horreur
Autour de Sion immobile,
Le Jourdain coulera tranquile ;
La paix habitera la cîté du Seigneur.

Nous nous reposons ; mais tu veilles ;
Les peuples ont vû tes merveilles ;
Sous ton sceptre, Seigneur, les sceptres ont plié ;

Tu parles ; la Terre se trouble ;
Tu parois, son effroi redouble ;
Tu marches devant nous, tout est humilié.

Nations, chantez ses miracles ;
Ce Dieu ne connoît point d'obstacles ;
Il impose à la Guerre un exil éternel.
Oui, des Auteurs de nos allarmes
Sa foudre a consumé les armes ;
Il a brisé les traits lancés contre Israël.

Jouïssons d'une paix profonde ;
Seigneur, & qu'aux deux bouts du monde,
De ton nom toûjours grand l'honneur soit publié :
Tu parles, la Terre se trouble ;
Tu parois, son effroi redouble ;
Tu marches devant nous ; tout est humilié.

PSEAUME L.

Miserere mei, Deus, secundum, &c.

TA bonté, Seigneur, est immense ;
Je l'implore toute, aujourd'hui ;
Epuise sur moi ta clémence ;
Je meurs, si tu n'es mon appui.
Mon crime à mes yeux se retrace ;
Toûjours présent, il me menace

De ton infléxible rigueur ;
Qu'à tes yeux ſans ceſſe il s'efface ,
Et viens l'effacer de mon cœur.

Devant toi ſeul j'ai fait le crime ,
Mais devant toi je m'en repans :
Au lieu du ſang de la victime ,
Reçois les pleurs que je répans.
Tu l'as dit , qu'un regret ſincere
Fléchiroit toûjours ta colere ;
Prouve en moi ta fidélité ;
Pardonne , & ſonge que ma mere
M'a conçu dans l'iniquité.

Je ſçais que malgré ma foibleſſe ,
De ton bras j'étois ſoutenu ;
Que des tréſors de ta ſageſſe
Ta bonté m'avoit prévenu :
Je ſais que je ſuis un Rebelle ;
Mais mon repentir te rapelle ;
Lave-moi ; rends-moi ma vertu.
Tu peux d'une force nouvelle
Ranimer un cœur abattu.

Oui , Dieu ſaint , détourne ta face
De ce cœur qui t'eſt odieux ;
Mais daigne créer à ſa place
Un cœur plus digne de tes yeux.
En me rendant mon innocence ,
Que ta ſalutaire préſence

Vienne à jamais me consoler ;
Et qu'à l'ennemi ma constance
Ne se laisse plus ébranler.

Jusqu'au Trône de ta Vengeance
Le cri du sang s'est élevé ;
Pardonne, ma reconnoissance
Dira le Dieu qui m'a sauvé ;
J'irai confondre la malice ;
Je montrerai le précipice
Où conduit l'abus de tes loix ;
Et pour annoncer ta justice,
Tu seras toi-même ma voix.

Par les Holocaustes, mes crimes
Ne sont pas encor expiés ;
Mais que t'importent nos victimes !
Tu veux des cœurs humiliés.
Achéve, Dieu puissant, achéve ;
Amene les jours solemnels ;
Et qu'à jamais Sion s'éleve
Sur ses fondemens éternels.



PSEAUME LIII.

Deus in nomine tuo ſalvum me fac, &c.

QUe ton ſecours ſoit ta réponſe,
Seigneur, quand je m'adreſſe à toi;
Pour l'honneur de ton nom prononce
Entre mes ennemis & moi.
A la perfidie étrangere,
Mes proches ont joint leur colere;
Confonds la barbarie & le manque de foi.

Ils ſe ſont caché ta préſence,
Et moi, je t'obſerve toûjours.
Te voilà prêt à ma défence,
Et tes yeux veillent ſur mes jours.
Qu'en ſes piéges le traître tombe;
Ne permets pas que je ſuccombe;
Si je ſuis innocent, tu me dois ton ſecours.

Viens, frappe, un ſeul coup les accable;
Déja mon triomphe eſt certain;
Je bénis ce nom ſecourable
Qu'on ne reclâme point en vain.
Je dirai leur chûte & ma gloire,
Et j'appellerai ta victoire,
Ce triomphe nouveau que je tiens de ta main.

PSEAUME LXII.

Deus, Deus meus ad te de luce vigilo, &c.

JE me réveille avec l'aurore,
Seigneur, pour t'offrir mon encens;
La ſoif de mon Dieu me dévore,
Et de mon cœur paſſe à mes ſens.
Dans l'affreux Déſert que j'habite,
Et mon zèle m'en fait un Temple où tu deſcends.

C'eſt-là, Seigneur, que tu m'accordes,
Et tes regards, & ton amour;
J'y bénis tes miſéricordes
Plus precieuſes que le jour.
Là de tes bienfaits pénétrée,
Mon ame s'écrie, enyvrée;
Que m'importe à préſent, & mon Trône, & ma Cour!

Sur ma couche je me retrace
Tout ce que mon Dieu fit pour moi;
Le ſommeil vient; mais je le chaſſe,
Heureux de m'occuper de Toi.
Ton ſein à ma priere s'ouvre;
L'ombre de tes aîles me couvre.
Quel crime, ſi j'oſois conſerver quelque effroi!

Non, non, contre la calomnie,
Seigneur, tu ſeras mon ſoutien;
Sion, ſous mes loix réunie,
Va bénir ſon Maître & le mien.
Pour curée aux bêtes cruelles,
Le fer va livrer les Rebelles;
Je ſerai Roi, Seigneur; ils ne ſeront plus
rien.

PSEAUME LXVI.

Deus miſeratur noſtri, &c.

DIeu puiſſant, prens pitié des hommes,
Et fais dans l'abîme où nous ſommes,
Luire un rayon de ta faveur.
Que du ſein d'une nuit épaiſſe
L'Aſtre de tous les peuples naiſſe;
Montre à la Terre ſon Sauveur.

Vous de ſes bienfaits enrichies,
Et de vos Tirans affranchies,
Nations béniſſez ſes loix.
Que tout avec amour fléchiſſe
Sous ce ſceptre de la juſtice
Qui doit régir Peuples & Rois.

Oui, que tout le craigne & l'adore;

Que tout du Couchant à l'Aurore
Célébre le jour qui nous luit.
La Paix vient d'éxiler la Guerre ;
Le Ciel a regardé la Terre ,
Et la Terre a donné ſon fruit.

PSEAUME LXXXIV.

Benedixiſti , Domine , terram ſuam , &c.

TU béniras ton héritage ,
Seigneur , tu briſeras nos fers ;
D'Iſraël ingrat & volage ,
Tous les crimes ſeront couverts.
Ton indignation s'apaiſe ;
Il eſt tems que ta main nous péſe
Au poids de ta ſeule bonté.
Que Jacob déſormais fidéle ,
Répare par un ſage zèle ,
Son imprudente iniquité.

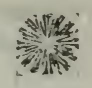
Voudrois-tu céler ta menace ?
Ton peuple expirant ſous tes coups ,
Ne laiſſeroit-il à ſa race
D'héritage que ton courroux ?
Non non , Seigneur ; plus de vengeance ;
Que ta ſalutaire préſence ,
Conſole Iſraël alarmé,

Change en Triomphe ſon ſuplice,
Et que ta clémence accompliſſe
Tout le deſſein qu'elle a formé.

Parle-moi, Seigneur, je t'écoute.

Eh quoi! Tu conſens qu'à jamais,
Affranchi des maux qu'il redoute,
Jacob joüiſſe de la paix.
Oui, je t'entens; ta voix apelle
Le juſte qui te fut fidelle,
Et l'ingrat qui revient à toi.
Dieu veut qu'enfin ſes graces régnent;
Il eſt près de ceux qui le craignent;
Il eſt près de nous; je le voi.

Vous êtes réconciliées,
Miſéricorde & vérité;
D'un long baiſer ſe ſont liées,
Et la juſtice & la bonté.
L'innocence va paroître;
Dans les cœurs fertiles vont croître
Des fruits mûrs, & dignes du Ciel;
Et Dieu qui lui-même eſt la voye,
Au terme éternel de la joye;
Conduira les pas d'Iſraël.



PSEAUME LXXXVI.

Fundamenta ejus in montibus, &c.

Jerusalem regne sans crainte
Sur les monts chéris du Seigneur ;
C'est sa demeure la plus sainte ;
Chaque jour en accroît l'honneur.
Le Seigneur a prononcé d'Elle :
Bientôt l'Etranger, l'Infidelle,
Dans son sein viendront m'adorer.
Son peuple donnera l'exemple ;
Mais à sa suite, dans son Temple
Tous les peuples doivent entrer.

Oui, Sion, la terre s'étonne
A l'aspect de tes biens constans ;
Chaque jour, chaque instant te donne
Un nouveau peuple d'habitans.
Tu vois l'une à l'autre liées,
Tes familles multipliées ;
Le Seigneur seul peut les compter.
Ta joye égale ta puissance ;
Ton peuple croît, mais l'abondance
Avec lui semble s'augmenter.

PSEAUME XC.

Qui habitat in adjutorio altissimi, &c.

Celui qui fait son asile
Du Trône même du Très-haut,
Inébranlable & tranquile,
Des Pécheurs soûtiendra l'assaut.
Il brave les traits de l'injure ;
Et des piéges de l'imposture,
Il sort toûjours triomphant ;
Il prie ; & Dieu daigne l'entendre ;
Il dit : Seigneur, viens me défendre,
Et le Seigneur le défend.

Il le couvre de ses aîles,
Est sa force & sa sureté ;
Tandis qu'aux yeux infidéles
Etincéle sa vérité.
La fléche, dans le jour lancée,
L'embûche dans la nuit dressée,
Ne peuvent rien sur ses jours :
En vain des Régions brûlantes,
Fondent les pestes dévorantes,
Nouveaux maux, nouveaux secours.

Mille & dix mille victimes,
A droite à gauche tomberont,

Et de la peine des crimes
Les yeux du Juſte joüiront.
Tombez, pécheurs, le Ciel vous juge;
Vivez Juſtes, dont le refuge
Eſt le Trône du Seigneur:
Les fléaux que vous voyez fondre
Ont ordre de ne pas confondre
Le Juſte avez le Pécheur.

Oui ſes Anges tutélaires
Vous prendront plûtôt dans leurs mains;
De vos jours dépoſitaires,
Ils lui répondront de ſes Saints.
Ils vous guident à votre terme;
Vous pouvez marcher d'un pas ferme
Sur la tête de l'Aſpic;
Vous verrez les Lions ſans crainte;
Et vos yeux braveront l'atteinte
Des regards du Baſilic.

Le Seigneur a dit du Juſte:
Il m'invoque, & je l'entendrai:
Il connoît mon nom Auguſte,
En lui je le glorifierai.
De quelques maux qu'il ſoit la proye;
Je ſuis ſon ſalut & ſa joye;
Il a mes ſoins paternels.
Il viendra, vainqueur de l'envie,
Au ſortir d'une longue vie
Joüir des jours éternels.

PSEAUME XCII.

Dominus regnavit, decorem indutus est, &c.

DIeu regne ; Quelle est sa couronne ?
La justice & la vérité.
Quel est l'éclat qui l'environne ?
L'Univers d'un mot enfanté.
Il a fait de la terre stable
Le marchepied inébranlable
Du Trône qu'il a dans les Cieux.
Et depuis quand est-il le Maître ?
Avant tout ce qu'il a fait naître,
Avant les tems, avant les lieux.

Que de voix lui rendent hommage !
Le bruit des fleuves ondoyans,
La voix des vents & de l'orage,
La voix des Carreaux foudroyans ;
La Mer qui jusqu'au Ciel s'élance,
Mieux encor l'auguste silence
Des Astres constans dans leur cours.
Quel cœur pourroit ne s'y pas rendre ?
Seigneur, pour ne les pas entendre,
En est-il encor d'assés sourds.

PSEAUME XCIV.

Venite exultemus Domino, &c.

QU'aujourd'hui la joye & le zèle
Eclatent aux yeux du Seigneur ;
Veillons à sa gloire immortelle ;
Lui seul veille à notre bonheur.
Il est ; c'est par lui que nous sommes ;
Devant lui les Rois ne sont qu'hommes ;
Les Dieux des Gentils ne sont rien.
D'une main il porte la Terre,
Et des Monts voisins du Tonnerre,
Son doigt est l'éternel soûtien.

Il a fait l'onde & les rivages
Où sa fureur va se briser ;
Il nous a faits ; que nos hommages,
Que nos pleurs aillent l'apaiser.
Nous sommes ses cheres oüailles ;
Qu'il nous porte dans ses entrailles ;
Qu'il soit toûjours notre Pasteur.
Goûtons le bonheur d'en dépendre ;
Et si sa voix se fait entendre,
Ne lui fermons pas notre cœur.

Infidéles comme vos Peres,
Dit-il, craignez de m'irriter ;

Par leurs murmures téméraires,
Cent fois ils m'oserent tenter ;
Mon bras déploya sa puissance ;
Mais quarante ans de ma vengeance
Furent le prix de leurs erreurs ;
Ma colere jura leur perte.
Ainsi la paix au Juste offerte,
S'éloigne à jamais des Pécheurs.

PSEAUME XCV.

Cantate Domino, canticum novum: Cantate, &c.

CElébre, heureuse Judée
Le Dieu dont tu suis la Loi :
A la Terre intimidée,
Dis ce qu'il a fait pour toi.
Que tout le loüe & l'encense ;
Il est l'unique puissance ;
Tout autre pouvoir n'est rien :
Les autres Dieux sont l'ouvrage
De qui leur rend son hommage ;
Tout est l'ouvrage du Tien.

De sa grandeur dans son Temple,
Il nous fait luire un rayon ;

Iſraël, qu'à ton exemple,
Tout rende gloire à ſon nom.
Que de mille & mille Hoſties,
Les Nations converties
Faſſent fumer ſes Autels ;
Terrible, il tient le Tonnerre ;
Puiſſant, il ſoûtient la Terre ;
Juſte, il régit les mortels.

Que le Ciel, la Terre & l'Onde,
Célébrent ſon Regne heureux ;
Que tous les Etres du monde
Joignent leur joye à nos vœux.
Que les Campagnes fleuriſſent
A l'aſpect de notre Roi ;
Nous l'adorons, il nous aime ;
Il eſt la vérité même,
Et la juſtice eſt ſa Loi.

PSEAUME XCVI.

Dominus regnavit : exultet, &c.

DIeu Regne ; offrez-lui vos hommages ;
Peuples, offrez-lui vos concerts ;
Dieu, ſur un Trône de nuages,
Doit un jour juger l'Univers :
Le feu le précéde, & la foudre

Frappe, abat & réduit en poudre
Tous ſes ennemis confondus.
Il vient ; la Terre ſe retire,
Et voit couler comme la cire
Les Monts à ſon aſpect fondus.

Le Ciel l'annonce ; & ſa puiſſance
Eſt dévoilée à tous les yeux ;
Redoutez enfin ſa vengeance
Nations qui taillés vos Dieux.
Anges, célébrez votre Maître,
Qui de l'Idolâtre doit être
L'éternelle confuſion ;
Chantez ce jugement auguſte,
L'éternelle attente du Juſte,
Et l'allégreſſe de Sion.

Oui, Dieu puiſſant, que de ton regne
Sion faſſe tout ſon bonheur ;
Qu'elle aime enſemble & qu'elle craigne
Un Dieu de paix, un Dieu vengeur.
Vous qui l'aimés, fuyez le vice ;
Méritez qu'il vous affranchiſſe,
De qui cherche à vous opprimer ;
Qu'il vous guide, qu'il vous éclaire ;
Et toûjours ſoigneux de lui plaire,
Songez qu'il vous aide à l'aimer.

PSEAUME XCVII.

Cantate Domino canticum novum : quia, &c.

PAyons d'une nouvelle gloire,
Les nouveaux bienfaits du Seigneur ;
Sa main sûre de la victoire,
S'est armée en notre faveur.
Les miracles de sa sagesse,
Ont justifié la promesse
Faite à la Maison d'Israël,
Et le jour qui brise nos chaînes
Atteste aux Nations lointaines,
La vérité de l'Eternel.

Devenons-en les interprêtes ;
Que la Harpe anime nos chants ;
Que les Clairons, que les Trompettes,
Nous prêtent leurs sons éclatans.
Que l'Echo des Monts nous seconde ;
Que tout l'Univers nous réponde ;
Fleuves & Mers, applaudissez ;
Peuples, que son regne s'étende ;
Avec amour Dieu vous commande,
Avec amour obéissez.

PSEAUME XCIX.

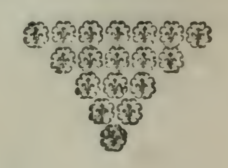
Jubilate Deo omnis terra, ſervite, &c.

PEuples, le Seigneur vous appelle ;
Son Tabernacle s'ouvre ; entrez :
Mais animez du plus ſaint zèle,
Le culte que vous lui rendrez.

Au Seigneur, ſeul puiſſant, ſeul ſage,
Rendons les honneurs ſouverains ;
Nous ne ſommes pas notre ouvrage ;
Nous ſommes celui de ſes mains.

Accourez donc, Brebis fidelles,
Venez au Paſteur du Troupeau,
Pour des graces toûjours nouvelles,
Rendre un honneur toûjours nouveau.

Célébrez par tout votre Maître ;
Dites combien ſon joug eſt doux.
Pour les peuples qui doivent naître,
Il ſera ce qu'il eſt pour nous.



PSEAUME CI.

Domine, exaudi orationem meam; & clamor, &c.

Ciel, où ma priere monte,
Accorde à mes cris perçans
Une aſſiſtance auſſi prompte
Que mes beſoins ſont preſſans.
Vois mon ame conſumée,
Et telle qu'une fumée
Qui va ſe perdre en l'air;
Vois mon corps tombant en poudre,
Comme un Pin frappé du foudre
Qu'avoit annoncé l'éclair.

Ma peine toûjours plus dure
S'accroît à chaque Soleil.
Que de jours ſans nourriture
Suivis de nuits ſans ſommeil!
Seul & parmi les ténébres,
Comme ces Oiſeaux funébres,
Haïs & fuis des humains;
Je gémis, triſte coupable,
Du mal préſent qui m'accable,
Et de celui que je crains.

Le ſceptre eſt ſans privilége;

Tout s'eſt armé contre moi,
Et mon Peuple ſacrilége
Rejette & maudit ſon Roi;
Dans la cendre & dans les larmes,
Je t'expoſe mes allarmes
En adorant tes rigueurs.
Des mortels ta main ſe jouë,
Et du Trône dans la bouë,
Tu renverſes les Pécheurs.

Mes jours ont fui comme l'ombre;
Mon regne étoit d'un inſtant;
Seigneur, tes jours ſont ſans nombre;
Ton Regne ſeul eſt conſtant.
Léve-toi; le tems arrive,
Où doit de Sion plaintive,
Finir le honteux état;
Que ſes murs ſe rebâtiſſent;
Fais aux yeux qui la chériſſent,
Briller ſon nouvel éclat.

Quand l'humble par ſa priere
Domptera l'oppreſſion;
Quand du ſein de la pouſſiere,
Tu feras ſortir Sion,
Les Nations conſternées
L'imploreront, proſternées;
Les Rois viendront t'adorer;
Les Annales de tes graces
Iront aux futures races

Apprendre à les célébrer.

Nous dirons que ſur la Terre
Le Seigneur jetta les yeux,
Et que ſoudain de la Guerre
Fuit le Démon furieux ;
Qu'un regard briſa nos chaînes,
Qu'il fit des mains inhumaines
Tomber le glaive mortel ;
Que de l'un à l'autre pole
Il faut qu'à lui tout s'immole ;
L'Univers eſt ſon Autel.

Tu le vois, Seigneur, ta gloire
Epuiſe tous mes déſirs ;
Et pour chanter ta victoire,
J'ai ſuſpendu mes ſoûpirs.
Ciel, j'oubliois que ma vie,
Avant le tems m'eſt ravie ;
Recule encor mon trépas.
Trop fragiles deſtinées !
Nous durons quelques journées ;
Tois ſeul tu ne paſſes pas.

Tout l'Univers, cet ouvrage
Né de ton commandement,
Des tems ſubira l'outrage,
Uſé comme un vêtement.
Toi ſeul, toûjours adorable,
Tu ſubſiſtes immuable

Au ſein de l'Eternité ;
D'où tu daignes, Maître auguſte,
Faire part à l'homme juſte
De ton immortalité.

PSEAUME CIX.

Dixit Dominus Domino meo, &c.

ATtens à ma droite éternelle,
A dit le Seigneur au Seigneur,
Attens que d'un peuple rebelle,
L'opprobre ait comblé ton honneur.
Sous tes pieds j'abattrai ſa tête ;
Le ſceptre que ma main t'apprête,
Brille & va ſortir de Sion ;
Immuable, ma Loi ſubſiſte ;
Je vais ſur ce qui te réſiſte
Fonder ta domination.

Au jour prochain de ta puiſſance,
Le front de la juſtice ceint,
Tu goûteras l'obéiſſance
Et le zèle d'un Peuple ſaint :
Tu paroîtras comme l'Aurore
Dont l'éclat ranime & colore
L'Univers par l'ombre effacé.
C'eſt mon ſerment irrévocable,

Sois ſeul ce Pontife adorable,
En Melchiſédech annoncé.

Mais de la droite de ſon Pere,
Juge des Peuples & des Rois,
Le Chriſt au jour de ſa colere
Viendra juſtifier ſes Loix.
Le ſang inondera la Terre,
O Ciel ! Quel glaive, quel Tonnerre,
Perce, écraſe le Criminel !
Mais ainſi le veut ta juſtice ;
Le Seigneur boira ce Calice ;
Source de ſon regne éternel.

PSEAUME CX.

Confitebor tibi Domine in toto corde meo: in concilio, &c.

PArmi les Juſtes & les Sages
Mon ame loüera le Seigneur ;
Et l'œil fixe ſur ſes ouvrages
J'en célébrerai la grandeur :
C'eſt par eux que dans tous les âges
Eclate ſa ſageſſe, & brille ſa ſplendeur.

Sa bonté prodigue en miracles,
Nous en a conſervé le cours :

Son Peuple du ſein des obſtacles,
Cent fois vit naître les ſecours ;
Et Dieu fidele à ſes oracles,
Se montra ce qu'il eſt, ce qu'il ſera toûjours.

Iſraël que l'Egypte afflige,
Se dérobe aux oppreſſions ;
Et ſous ta main qui le dirige
Contre ſes propres paſſions,
Devient de prodige en prodige,
D'Eſclave qu'il étoit, Maître des Nations.

Ton nom eſt ſaint & redoutable ;
Heureux qui l'adore & le craint !
C'eſt cette crainte ſecourable
Qui forme le Sage & le Saint :
D'un cœur par elle inébranlable,
La gloire doit ſurvivre au Soleil même éteint.

PSEAUME CXI.

Beatus vir qui timet Dominum, &c.

HEureux cent fois l'homme fidéle
Qui chérit & craint le Seigneur ;
Qui prompt à lui marquer ſon zele,
De ſon devoir fait ſon bonheur !

Par le ſentier même qu'il trace,
Marchera ſa poſtérité,
Qui joüira de race en race
Du prix de ſa fidélité.

Ses richeſſes & ſa puiſſance
Seront l'héritage des ſiens;
Et ſurtout ſon humble innocence
Qui ſeule enferme tous les biens.

Au ſein de la nuit la plus noire,
Seigneur, tu viendras l'éclairer.
Puiſqu'il ne cherche que ta gloire,
Il ne doit jamais s'égarer.

Ses mains s'ouvrent à la miſere;
L'équité dicte ſes diſcours;
Et dans ſa droiture ſincere,
La grace l'affermit toûjours.

Oui, quelque douleur importune,
Quelques coups qu'il faille eſſuyer,
Contre ſes maux & ſa fortune,
Il ſçait ſur quel bras s'appuyer.

D'aucune épreuve ſa conſtance
Ne ſçauroit ſe décourager;
Si le Ciel permet qu'on l'offenſe,
Il laiſſe au Ciel à le venger.

Du Juſte bientôt ſe rehauſſe,
L'éclat pour un tems diſparu ;
Le Ciel en ſa faveur exauce
Le pauvre qu'il a ſecouru.

Il ſort triomphant du naufrage ;
Le Pécheur s'en trouble, & s'aigrit ;
Mais que peut l'envie & la rage ?
Le déſir des Méchans périt.

PSEAUME CXII.

Laudate pueri Dominum, &c.

Que par le peuple qui l'honore,
Le Saint Nom de Dieu ſoit chanté.
Que tout le béniſſe & l'adore,
Où meurt le jour, où naît l'Aurore,
Dans les tems, dans l'éternité.

Vous, Peuples & Rois, que tout tremble ;
Que tout implore ſon appui.
Qui l'égale ! Qui lui reſſemble !
La Terre & tous les Cieux enſemble
Sont à peine un point devant lui.

Mais reçois-en notre loüange,
Nous te ſommes chers, tu nous vois ;
Par toi le ſort du pauvre change,

Seigneur, & tiré de la fange,
Il va s'asseoir avec les Rois.

Aux pleurs de la femme stérile,
Tu donnes la fécondité;
Elle enfante une race utile,
Et de son cœur enfin tranquile,
Le doux nom de Mere est goûté.

PSEAUME CXIII.

In exitu Israël de Ægypto, &c.

QUand d'une injuste dépendance,
L'Hébreu rompit le joug cruel,
Dieu fit éclatter sa puissance
Dans le triomphe d'Israël
Les Mers s'enfuirent d'épouvante;
Et vers sa source boüillonnante,
Remonta l'onde du Jourdain;
Les Collines & les Montagnes
Dirent leur terreur aux Campagnes,
Par un frémissement soudain.

O Mer, pourquoi prens-tu la fuite!
Jourdain, pourquoi recules-tu?
Collines, Monts, qui vous agite?
Le Dieu de Jacob a paru:
Le Dieu dont tout ressent l'approche,
Qui du sein de l'aride roche

Fait coûler un Fleuve à ſa voix ;
Ce Maître à qui tout doit hommage,
De qui ſeul nous ſommes l'ouvrage,
Dont les volontés ſont nos loix.

Non, Seigneur, de notre victoire
Nous n'uſurperons pas l'honneur ;
Ce n'eſt point à nous qu'eſt la gloire ;
Elle appattient toute au Seigneur.
Comblés de tes faveurs nouvelles,
Si les Nations infidelles
Nous demandent : Qu'eſt votre Dieu ?
Nous leur répondrons que du Monde
Lui ſeul eſt la cauſe féconde ;
Qu'immenſe, il eſt tout en tout lieu.

Qu'il eſt loin de ces Dieux frivoles,
Ouvrage de l'humaine main,
Muettes & ſourdes Idoles
Qu'on outrage & qu'on prie en vain ?
Se peut-il que le Monde adore
Ces Dieux plus impuiſſans encore
Que leurs propres adorateurs !
Hommes inſenſés & coupables !
Dignes de devenir ſemblables
A vos ſtupides Protecteurs.

Mais, Iſraël n'a d'eſpérance
Qu'au Dieu qui peut le ſoûtenir ;

Jacob ne craint que la vengeance
Du ſeul Dieu qui peut le punir.
Crainte heureuſe qui le déſarme,
Et de la main qui nous allarme,
Attire à l'inſtant les faveurs !
Mais pour ſes dons, Dieu n'enviſage
Le rang, ni le ſexe, ni l'âge,
Il ne diſcerne que les cœurs.

En nous puiſſe couler la grace
Du Dieu puiſſant qui nous a faits ;
Que ſur nous & ſur notre Race,
Il accumule ſes bienfaits.
Du haut des Cieux béni la Terre,
Seigneur, que tout ce qu'elle enſerre
Pour ſon Maître aime à t'avoüer ;
Le Tombeau, la Pierre funébre
N'a point de voix qui te célébre :
Fais-nous vivre pour te loüer.

PSEAUME CXIV.

Dilexi, quoniam exaudiet Dominus, &c.

J'Aime un Dieu prêt à ma défence ;
Mes vœux ſont sûrs de ſon ſecours ;
J'implorerai ſon aſſiſtance,

Aujourd'hui, demain & toûjours.
Tout me pourſuit, ou m'abandonne;
L'horreur de la mort m'environne;
L'Enfer s'arme & vient m'attaquer:
La Mort, l'Enfer, rien ne m'étonne;
Que craindre? Je puis l'invoquer.

Délivre-moi donc; je reclame
Le ſeul ſecours qui m'eſt reſté;
Seigneur, ſignale ſur mon ame,
Et ta juſtice & ta bonté:
Cent fois dans ma baſſeſſe extrême,
J'éprouvai ta bonté ſuprême;
Tu m'as fait vaincre tous mes maux:
Sur la foi de tes bienfaits même,
J'oſe en attendre de nouveaux.

Par Toi la mort & ſes allarmes
Ont fui de mon cœur conſolé;
Mes yeux n'ont point verſé de larmes;
Et mes pieds n'ont point chancellé.
Tu feras plus, Dieu Tutélaire;
Je vivrai, certain de te plaire
Dans la région de la paix:
Dans cette région qu'éclaire
Un jour qui ne s'éteint jamais.

PSEAUME CXV.

Credidi, propter quod locutus ſum, &c.

A Mon ſecours, Seigneur; c'eſt ma foi qui
t'appelle,
Je n'ai point d'autre protecteur;
Humilié, ſouffrant, j'ai ranimé mon zèle;
J'ai dit: Dieu lui ſeul eſt fidéle,
Et tout homme eſt menteur.

Pour prix de ſes bienfaits, quelle recon-
noiſſance
A mon tour dois-je lui marquer?
J'accepterai les maux que ſa main me diſ-
penſe;
Heureux encor dans ma ſouffrance
De pouvoir l'invoquer.

Son Peuple me verra ſous le coup qui m'ac-
cable,
Bénir ſes ordres ſouverains;
Rendre grace en mourant à ce Maître ado-
rable,
Qui jette un regard favorable
Sur la mort de ſes Saints.

Mais, j'éprouve du Ciel la faveur la plus
ample ;
Il vient de rompre mes liens,
De victimes, d'encens, je vais remplir son
Temple,
Sion ; je vais être l'exemple
De tous tes Citoyens.

PSEAUME CXVI.

Laudate Dominum omnes gentes, &c.

NAtions du Seigneur bénies,
En un seul peuple réünies,
Chantez sa prodigue bonté,
Il vient d'achever ses miracles ;
Reconnoissez de ses oracles
L'irrévocable vérité.



PSEAUME CXVIII.

Beati immaculati in viâ, &c.

HEureuſe l'ame irréprocha ble,
Qui, jalouſe du vrai bonheur,
Marche d'un pas inébranlable
Dans la carriere du Seigneur!
Le Ciel à ſon ardeur fidéle,
A l'excès conſtant de ſon zèle,
Meſure ſa félicité;
Tandis que la même juſtice,
Meſure pour punir le vice,
La miſere à l'iniquité.

Applani la route où je marche;
Seigneur, daigne m'y diriger:
A l'ombre auguſte de ton Arche,
Je puis défier le danger.
Mêlant mes chants au Chœur des Anges;
Je célébrerai tes loüanges
Dans la juſtice de tes Loix.
Docile à ton ordre ſuprême,
Seigneur, ma docilité même
Sera mon Cantique & ma voix.

Si j'ai d'une ardente jeuneſſe

Dompté l'imprudence & l'orgueil,
Ta Loi Sainte fut la ſageſſe
Qui ma fait éviter l'écueil.
Dans le fond de mon cœur écrite,
Je la contemple & la médite
Victorieuſe du Péché ;
Fais, mon Dieu, mon unique Maître
Fais que chaque jour j'en puiſſe être,
Et plus inſtruit, & plus touché.

Mes yeux n'obſervent que ta gloire ;
Ma bouche aime à la célébrer ;
Mon Cœur, ma Raiſon, ma Mémoire
Se plaiſent à s'en pénétrer.
Mortels aveugles & coupables,
Perdez pour des biens périſſables,
Et vos déſirs & votre goût.
Dieu ſeul eſt ma joye éternelle,
Et tant que je lui ſuis fidelle,
Je ſens que je poſſéde tout.

Fais luire à mon ame abattue,
Des jours plus heureux & plus ſaints :
Fixe ma languiſſante vûe
Sur tes jugemens ſouverains.
Etranger, rebut de la Terre,
Tout me fuit, ou me fait la guerre,
Et tout conſpire à m'alarmer :
ais pour Toi mon ame attendrie,

De ſon exil fait ſa patrie,
Par le ſeul plaiſir de t'aimer.

Tremblez ſuperbes, Dieu s'apprête
A punir l'oubli de ſa Loi.
Le ſupplice eſt ſur votre tête :
L'opprobre va fuïr loin de moi.
Contre mon honneur & ma vie,
La Rebellion & l'Envie,
Tenoient leur Conſeil menaçant,
Tandis qu'en ſilence mon ame
Pour rompre leur perfide trame,
Prenoit conſeil du Tout-Puiſſant.

Sans Toi ma vie eſt éclipſée ;
Sous mes pas s'ouvre le tombeau ;
Mais Seigneur, ta bonté paſſée
Me redonne un eſpoir nouveau.
Jamais par des prieres vaines,
Je ne t'ai confié mes peines,
J'implore le même ſecours.
Cent fois, je l'ai ſenti moi-même ;
Ta Loi défend celui qui l'aime,
Daigne me le prouver toûjours.

Quand à l'infidéle triſteſſe,
Mon cœur cherche à ſe dérober ;
Seigneur, je penſe à ta promeſſe,
Et je ne puis plus ſuccomber.

Terrible pour le ſeul coupable,
Tu tends une main ſecourable
Au Juſte, à l'humble ſuppliant;
Rend-moi donc cette ſainte joye,
Ce zèle ardent qui dans ta voye
Marche d'un pas impatient.

Ordonne, Seigneur, j'exécute;
Que je t'entende, c'eſt aſſez.
De l'égarement, de la chûte,
Préſerve mes pas empreſſés.
C'eſt pour toi ſeul que je ſoûpire.
Toute mon ame ne reſpire
Que le bonheur de t'obéir.
Loin de moi ces vaines Idoles
De Richeſſes, d'honneurs frivoles:
T'aimer, n'eſt-ce pas les haïr.

Mais, Seigneur, lorſque je te jure
Que tu m'es plus cher que le jour;
Fais encor qu'une crainte pure
Soit la Compagne de l'amour.
Chaque inſtant à mon œil perfide
De mon adultere homicide
S'offre le fantôme ſanglant.
Ton pardon ſuivit ta menace;
Mais quand ta bonté me fait grace,
Je ne dois t'aimer qu'en tremblant.

Dans l'abîme de ma mifere
Ta Parole m'a foûtenu.
Plus je fuis foible, plus j'efpere;
Seigneur, ton pouvoir m'eft connu.
De mes ennemis la malice
Ne mettoit à leur injuftice
D'autres bornes que mon trépas :
Mais, mon Dieu, contre leurs menaces
Mets-tu quelque borne à tes graces ?
Tes bontés n'en connoiffent pas.

Dans l'efpoir d'une paix profonde,
Tu rempliras tous mes momens;
Seigneur, devant les Rois du monde
J'irai dire tes jugemens.
Armé de mon obéiffance,
Je verrai leur vaine puiffance
Humble & tremblante devant moi.
Je veux que tout t'aime & te craigne;
Heureux! fi je puis de mon Regne
Faire le Regne de ta Loi.

Ajoûte encor à ta clémence
Le fecours que tu m'as promis;
Et je confondrai l'infolence
De mes fuperbes ennemis.
Je vous ai vaincu par mes larmes,
Leur dirai-je; & mes feules armes
Ont été mon efpoir en Dieu.

Il eſt à jamais mon partage ;
Et mon cœur pour lui rendre hommage
N'excepte de tems ni de lieu.

C'eſt leur crime, & non leur audace
Qui fait ma peine & mon effroi ;
Je ne pleure dans ma diſgrace
Que leur attentat contre Toi.
Mon exil même m'eſt un Temple
Où je te loüe & te contemple
Tant que luit le flambeau du jour ;
Et quand la nuit étend ſes voiles,
Je confie encor aux Etoiles,
Et tes bienfaits, & mon amour.

Que m'importe le diadême ?
Et le ſceptre du monde entier ?
Mon héritage, c'eſt Toi-même,
C'eſt te ſervir, c'eſt te prier.
Dans tes mains tout mon cœur ſe livre,
Tu ſais, Seigneur, que pour te ſuivre,
J'ai tout tenté, tout entrepris.
Dans l'épreuve la plus cruelle
Le plaiſir de t'être fidelle
N'eſt pas encore à trop haut prix.

Les méchans m'ont tendu des piéges,
J'ai prié, tu m'as ſecouru.
De leurs exemples ſacriléges
Mon zèle même s'eſt accru.

Cent fois dans une union ſainte
Aux cœurs pénétrés de ta crainte,
Mes Chants ont chaſſé le ſommeil.
J'adorois la Bonté céleſte ;
Tout la reſſent, & j'en atteſte
Tout ce qu'éclaire le Soleil.

Mon humble & tendre confiance
Appelle encore tes bienfaits :
J'attens de toi cette ſcience
Prudente mere de la Paix.
Mon cœur aux Paſſions en proie
Oſa s'écarter de ta voie
Avant que tu l'euſſes frappé ;
Mais il t'adreſſe ſa priere,
Et ſoudain devant ta lumiere,
L'aveuglement s'eſt diſſipé.

Je bénis au ſein de la guerre
La main qui ſaura me ſauver.
Méchans, vos cœurs rampent à terre ;
Le mien au Ciel ſait s'élever.
Seigneur, dans ta Loi délectable
Je puiſe ce tréſor durable
Que rien ne ſauroit me ravir.
Mais pourquoi me plaindre des Traîtres !
Mes malheurs ont été les maîtres
Qui m'ont appris à te ſervir.

Tout en moi te doit ſon hommage.

Mon Corps eſt l'œuvre de tes mains.
Seigneur, achéve ton ouvrage ;
Verſes-y l'eſprit de tes Saints.
Tous ceux que ta gloire intéreſſe
Verront en moi de ta promeſſe
L'infaillible fidélité.
Dans mon Juge, ils verront un Pere
Qui m'a frappé dans ſa colere,
Et m'a guéri dans ſa bonté.

Je vivrai, Serviteur fidelle ;
Et les Rebelles périront :
De leur entrepriſe cruelle
Sur eux va retomber l'affront :
Ils verront dans leur impuiſſance
Applaudir à ma délivrance
Les Saints Diſciples de ta Loi :
Mais de ta bonté déclarée
Mon ame humblement pénétrée,
Ne s'enorguëillira qu'en Toi.

Hâte-toi ; j'attens & j'implore
Ce jour ſi long-tems déſiré.
Ciel ! De combien de jours encore
Ce moment eſt-il différé ?
Quand du crime & de l'impoſture
Auront-ils comblé la meſure
Ces lâches, ces perfides cœurs ?
Je n'ai plus qu'un moment à vivre,

Si ce moment ne me délivre,
Ciel ! Ils triomphent & je meurs.

Mais quelque malheur que j'essuie
Ta puissance brille à mes yeux.
Je sai sur quel bras je m'appuie,
Il fonda la Terre & les Cieux.
Au jour tu marquas sa carriere ;
Ton ordre seul est sa lumiere ;
Révoque ton ordre, il s'éteint.
C'est ce pouvoir que je reclame ;
Hâte-toi, Seigneur, sauve une ame
Qui t'aime autant qu'elle te craint.

Tu vois tout l'amour qui m'anime :
Mon cœur t'en dit plus que ma voix.
Contre les ligues & le crime
Je ne m'arme que de tes Loix.
Sur ces Loix toûjours méditées,
Toûjours cheres & redoutées,
J'enseignerai les mieux instruits ;
J'en vanterai le joug aimable,
Et dans ma paix inébranlable
Je leur en montrerai les fruits.

De mon cœur c'est la nourriture,
Devant mes pas c'est un flambeau.
Régle éternelle, je te jure
Un zèle sans cesse nouveau.
Prêt à voir tomber sous l'envie

Mon Trône, ma gloire & ma vie,
Je célébrerai ton pouvoir :
Tu peux reculer ta vengeance,
Mais j'en joüis par l'eſpérance ;
Et n'en point douter, c'eſt l'avoir.

Que je hais ceux qui te haïſſent !
Seigneur, viens les humilier,
Et ſois de ceux qui te chériſſent
Et l'épée & le bouclier.
Tu confonds la perfide Race :
Au mépris qu'ils font de ta grace
Tu rends un mépris foudroyant :
Tandis que dans mon cœur empreinte
Ma tendre, ma fidéle crainte
Me fortifie en m'effrayant.

Languirai-je encor dans l'attente
D'un ſecours dont je ſuis certain ?
Quand ſur une ligue inſolente
Appéſantiras-tu ta main ?
Protége cette Loi ſacrée
Et dont ſaintement enyvrée
Mon ame fait tout ſon tréſor.
Léve-toi ; l'orguëil eſt extrême,
Il oſe t'aſſiéger toi-même,
Et tu n'éclates pas encor !

Loi divine que Dieu révéle
Aux humbles, aux ardens ſoûpirs ;

Je te demande, je t'appéle
De la voix de tous mes désirs.
Descends dans mon cœur & l'éclaire;
Conduis Etoile tutélaire
Mes pas dans le bien affermis.
De quel revers puis-je me plaindre!
Si je sai t'aimer & te craindre,
J'ai confondu mes ennemis.

J'expîrai d'un torrent de larmes
Mon aveugle infidélité,
Loi de mon Dieu pleine de charmes;
Amour, justice & vérité.
Non content de pleurer mon crime,
Ma douleur encor se ranime
Par tous les crimes que je voi
Depuis ma sanglante injustice
Je me crois presque le complice
De ce qu'on ose contre Toi.

Chaque jour ma priere ardente
Du Soleil préviendra les feux.
L'Aurore la plus diligente
Verra la ferveur de mes vœux.
Mon ame pleine d'espérance
Sera toûjours en ta présence
Loin de ceux qui t'ont oublié.
Seigneur, dégage ta parole;
Et qu'un de tes regards console
Un cœur vraiment humilié.

Je prie ; & j'entens ta réponſe
Dans tes oracles éternels ;
Dieu, juge ma cauſe, & prononce
Le ſupplice des Criminels.
J'oppoſe en bravant leurs menaces
Le nombre infini de tes graces
Au nombre de mes ennemis.
Craignez le bras qui me protége,
Méchans, votre fureur m'aſſiége,
Et c'eſt pour vous que je frémis.

Mon fils eſt ingrat & rebelle ;
En moi, Seigneur, je t'offre un fils
Qui t'adore & qui t'eſt fidelle.
Mes maux ſont ma joye à ce prix.
Sept fois chaque jour je te loüe ;
Sept fois chaque jour je t'avoüe
Que mon amour ſeul eſt ma paix ;
Mon cœur pour prix de ſon hommage
Ne veut que t'aimer davantage.
Que m'importent d'autres bienfaits ?

Seigneur, viens m'inſpirer toi-même
Des Chants auſſi ſaints que tes Loix.
Mille fois j'ai dit que je t'aime ;
Je le redirai mille fois.
Tu cherches la Brebis errante :
A ta tendreſſe vigilante
Je conſacre tous mes accords ;
Je te loürai toute ma vie !

Heureux qu'elle me fût ravie
Par l'excès ſeul de mes tranſports.

PSEAUME CXIX.

Ad Dominum cum tribularer, &c.

DE la langue impie & perfide
Que par toi je ſois défendu,
Ai-je dit au Dieu qui me guide ;
Et Dieu m'a ſoudain répondu :
Je confondrai ſon inſolence ;
Des traits que le méchant te lance
Je percerai ſon propre cœur ;
Et j'amaſſerai ſur ſa tête
Ces charbons ardens que t'apprête
Son infatigable fureur.

Cédar, t'habiterai-je encore ?
Eh ! Pourquoi le Seigneur veut-il
Parmi ce peuple qui m'abhorre,
Prolonger encor mon exil ?
La paix ſur mes lévres habite ;
Mais vainement ; & je l'irrite
Par la douceur de mes diſcours.
Il cherche la guerre & le trouble ;
Contre moi ſon courroux redouble ;
Ciel ! Redouble auſſi ton ſecours.

PSEAUME CXX.

Levavi oculos meos in montes, &c.

J'Ai regardé si des montagnes
Ne me viendroit point du secours ;
Non, Seigneur, toi seul m'accompagnes,
Toi seul tu me défens toûjours.

Mes pas chancellans s'affermissent.
Eh ! Que redouter avec toi ?
Si mes yeux lassés s'assoupissent,
Les tiens veillent toûjours sur moi.

Que me veux-tu crainte importune ?
Dieu défend mes pas, mon sommeil ;
Du froid dévorant de la Lune,
Et des traits ardens du Soleil.

De tous les dangers garantie,
Mon ame adore le Seigneur ;
Qu'à ton entrée, à ta sortie,
Qu'à jamais il soit ton bonheur.



PSEAUME CXXI.

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, &c.

CIel, la joye à banni ma crainte,
Et je joüis des biens futurs ;
Nous irons habiter tes murs,
O Jerusalem, Cité sainte ;
Cité dont l'éternel bonheur
Est d'enfermer dans ton enceinte
Le tabernacle du Seigneur.

C'est-là que ton peuple fidelle,
Certain d'attirer tes regards,
Doit accourir de toutes parts
Célébrer ta gloire éternelle :
C'est-là que par ton bras gardé,
Sur la justice & sur le zèle
Mon Trône doit être fondé.

O Sion, que par sa présence
Ton Dieu te protége toûjours ;
Que sur tes remparts, dans tes tours,
Regne la force & l'abondance ;
Et que ceux qui bornent leurs vœux
A ton repos, à ta puissance
Comme toi-même soient heureux.

Oui, pour elle je ſollicite
Les bienfaits les plus éclatans;
Mes freres ſont ſes habitans;
Ton Tabernacle eſt ſon mérite;
De Dieu même concitoyens,
Pouvons-nous aux lieux qu'il habite
Souhaiter jamais trop de biens.

PSEAUME CXXII.

At te levavi oculos meos, &c.

TEl, qu'au Maître qui le menace,
L'Eſclave demandant ſa grace,
Fixe d'humbles regards ſur lui;
Tel, ſur Toi la vûe attachée,
Et l'ame encore plus touchée,
Seigneur, j'implore ton appui.

Tu nous vois, ainſi que les herbes
Foulés ſous les pieds des ſuperbes,
Et raſſaſiés de mépris.
On inſulte à notre impuiſſance,
Et ton peuple n'a de défence
Que ſes pleurs même & que ſes cris.

PSEAUME CXXIII.

Nisi quia Dominus erat in nobis, &c.

Que tout Iſraël le publie :
Si Dieu n'eût combattu pour nous,
Sion reſtoit enſevelie
Sous l'effort des Tirans jaloux.
Déja leur fureur parricide
Croiſſoit comme un torrent rapide,
Où bientôt entraînés, nous allions périr tous.

Contre ſes vagues menaçantes
Le Seigneur nous a ſoûtenus ;
Dans tes murailles renaiſſantes,
Sion, nous voilà revenus ;
Chante le Dieu qui nous rappelle ;
Il a trompé la faim cruelle
Des monſtres dévorans que nous ne craignons plus.

Nous étions comme la colombe
Que l'avide Oiſeleur pourſuit.
Il tend ſon filet ; elle y tombe ;
Le filet ſe rompt ; elle fuit.
Que Sion chante & ſe réponde :

Dieu, du néant tira le monde ;
De ce même pouvoir mon bonheur eſt le
fruit.

PSEAUME CXXIV.

Qui confidunt in Domino, &c.

Comme ſur ſa Baſe immobile,
Sion brave les Aquilons ;
Ainſi l'ame juſte eſt tranquille ;
Sa confiance au Ciel en attire les dons :
Et forte de Dieu même, elle eſt comme une
Ville
Que couvre une chaîne de Monts.

Tu dérobes l'homme fidéle
Au dur empire du Pécheur ;
Seigneur, loin de tenter ſon zèle,
Tu veux des vrais plaiſirs raſſaſier ſon cœur ;
Tu lui jures la paix ; tandis que le Rebelle
Demeure en proie à ta fureur.



PSEAUME CXXV.

In convertendo Dominus captivitatem Sion, &c.

De la trifte Sion l'heureufe délivrance
Parut comme un fonge à nos yeux :
Dans nos chants redoublés, notre reconnoiffance
S'éleva foudain jufqu'aux Cieux.

Les Nations difoient : le Seigneur qu'ils implorent
Leur a prêté tout fon pouvoir ;
Et nous leur répondions : oui, pour ceux qui l'adorent,
La force de Dieu s'eft fait voir.

Les pleurs nous inondoient : Seigneur, tu les effuies ;
Protége ton Peuple enhardi ;
Sois pour lui ce que font les Torrens & les Pluies
Aux fables brulans du Midi.

Qui féme la douleur, moiffonne l'allégreffe ;
Ifraël, qui dans les liens
Sema chez l'Etranger fa honte & fa trifteffe
Revient libre & chargé de biens.

PSEAUME CXXVI.

Nisi Dominus ædificaverit domum , &c.

SAns l'aide du Seigneur, tout travail eſt
ſtérile ;
Quels murs s'éléveront, s'il ne les veut fonder :
Quels ſoldats, quels remparts défendront une
Ville,
S'il ne la veut garder.

En vain pour moiſſonner, vous devancés
l'Aurore,
Des Etés dévorans vous bravez les chaleurs ;
Malgré tous vos travaux, vous ne mangez
encore
Que d'un pain de douleurs.

Dieu ſeul diſpenſe aux ſiens d'une main li-
bérale,
Et les jours fortunés, & les tranquilles nuits ;
Et lui ſeul béniſſant la couche nuptiale
En fait germer les fruits.

Heureux qui de ſes fils voit le nombre s'ac-
croître !
Ce ſont autant de traits dont le Ciel veut
l'armer ;

Et fort de ce ſecours, il deviendra le maître
De qui croit l'opprimer.

PSEAUME CXXVII.

Beati omnes qui timent Dominum, &c.

CElui qu'une crainte attentive
Conduit ſur les pas du Seigneur,
Verra la Terre qu'il cultive,
Prodigue aſſûrer ſon bonheur.
Telle qu'une vigne abondante,
Sa femme au gré de ſon attente
L'enrichit d'heureux héritiers,
Et près de cette Epouſe aimable,
Ils environneront ſa table
Tels que de jeunes oliviers.

Oui, pour prix d'une tendre crainte
Le Seigneur vous rend ſon amour;
Votre bouche ignore la plainte,
Vous n'avez point de triſte jour.
La grace s'ajoute à la grace;
Dans la race de votre race
Vous vous verrez multipliés.
Et bonheur encor plus ſenſible,
Vous verrez de Sion paiſible
Les ennemis humiliés.

PSEAUME CXXVIII.

Sæpe expugnaverunt me, &c.

Contre toi, depuis ta naiſſance
Que d'ennemis ont conſpiré !
Jacob, rends grace à la puiſſance
Du Dieu qui t'en a délivré.
En vain ils reſſerroient ta chaîne ;
De leur infatigable haîne
Il a renverſé les projets.
Que celui qui veut ta ruine
De l'indignation divine
Sente encor les mêmes effets.

Qu'il ſoit en mépris comme l'herbe
Qui, ſtérile fardeau des toits,
Indigne d'être miſe en gerbe,
Fleurit & ſe fane à la fois.
Qu'il ſoit tel que cette herbe aride
De qui le Moiſſonneur avide
Dédaigne de charger ſa main ;
Et qui du paſſant mépriſée
Lui fait regretter la roſée
Dont elle s'eſt nourrie en vain.

PSEAUME CXXIX.

De profundis clamavi, &c.

Du gouffre de ma misere,
J'invoque encor le Seigneur ;
Ouvre une oreille de pere
Au cri perçant de mon cœur.
Si ta bonté ne t'appaise ;
Si ta justice nous pése
Qui soûtiendra sa rigueur !

Quel injuste effroi me glace !
Et quels maux vais-je prévoir !
Son joug est un joug de grace ;
J'attens tout de son pouvoir,
Je sais que mon sort le touche ;
Et l'Astre du jour se couche ;
Et renaît sur mon espoir.
A quelque excès que du monde
S'éléve l'iniquité ;
Sa malice est moins féconde
Que la divine bonté ;
Captif & dans l'indigence
D'un regard de sa clémence
Israël est racheté.

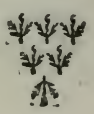
PSEAUME CXXX.

Domine non eſt exaltatum cor meum, &c.

OUi, Seigneur, de l'orguëil j'ai toûjours craint l'yvreſſe;
Auſſi-bien que mes yeux, mon cœur s'en eſt ſauvé.
Content d'une obſcure baſſeſſe,
Mes vœux ne m'ont point élevé.

S'il n'eſt pas vrai, Seigneur, ceſſe d'être mon pere;
Qu'aux larmes & qu'aux cris je m'abandonne en vain;
Comme un enfant à qui ſa mere
Refuſeroit d'ouvrir ſon ſein.

Mais tu le ſais, Seigneur, chaque inſtant renouvelle
L'eſpérance & l'amour qui m'attachent à Toi.
Qu'à jamais mon peuple fidelle
Suive l'exemple de ſon Roi.



PSEAUME CXXXI.

Memento, Domine, David, &c.

SOuvien-toi, mémoire éternelle,
Et de David & de ſon zèle
De ſes maux & de ſa douceur.
Que jamais le Seigneur n'oublie
Le ferment ſacré qui me lie
A l'Arche ſainte du Seigneur.

Oui de mon Trône je m'éxile,
Ma couche demeure inutile,
Et le ſommeil fuit de mes yeux;
Tant que triomphant des obſtacles
J'aye élevé des Tabernacles
Au Dieu puiſſant de mes Ayeux.

Ephraïm retenoit ton Arche;
Soudain nous hâtons notre marche,
Et nous la trouvons dans les Bois;
En une demeure plus ſainte,
Pleins de confiance & de crainte
Nous irons recevoir ſes Loix.

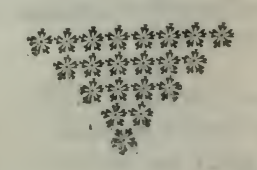
Léve-toi donc; défend ta cauſe,
Et qu'en ton Temple ſe repoſe
L'Arche qu'habite ton pouvoir.

Que revêtu de la Justice
Le cœur des Prêtres t'y bénisse ;
Sois nos biens ; tu fus notre espoir.

Sois fidéle à qui t'est fidéle ;
De ma constance & de mon zèle,
Seigneur, accorde-moi le prix.
Un serment t'engage toi-même ;
Tu l'as juré ; mon diadême
Ceindra la tête de mon fils.

S'il t'ouvre une oreille docile,
Il régnera, tige fertile
Des Rois qu'adorera Sion ;
Sion, qui par tes Loix conduite,
Doit sentir du Dieu qui l'habite
L'éternelle protection.

Dans ses murs sera l'abondance,
Dans ses Lévites l'innocence,
Chez tout son peuple un plein bonheur.
La Terre à ses pieds prosternée
Verra sa tête couronnée
De la Majesté du Seigneur.



PSEAUME CXXXIII.

Ecce nunc Benedicite Dominum, &c.

MIniſtres Saints, troupe fidéle,
Zélez Habitans du lieu Saint,
Louez avec un nouveau zèle,
Dieu toûjours aimé, toûjours craint.
Que le jour & la nuit, tout chante
Cette Puiſſance bienfaiſante
Qui créa le jour & la nuit.
Trop heureux commerce où les Anges
Lui portent vos humbles loüanges,
Et vous en rapportent le fruit.

PSEAUME CXXXVII.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo: quoniam audiſti, &c.

SEigneur de ſinceres loüanges
M'acquitteront de tes Bienfaits;
Dans ton Temple, à l'aſpect des Anges,
Je loüerai ton nom à jamais:
Ce nom de juſtice & de grace;

Ce nom de qui l'èclat efface,
Annéantit tout autre nom :
Ce nom qu'aujourd'hui je reclame
Comme la force de mon ame,
Et le flambeau de ma raiſon.

Qu'à tes pieds les maîtres du monde,
Avec amour humiliés,
Admirent de ta voix féconde
Les prodiges multipliés.
Inſtrumens de ta Providence,
Qu'ils diſent, l'unique puiſſance,
L'unique gloire eſt au Seigneur :
Il voit les pins comme les herbes ;
Et les Trônes les plus ſuperbes
Rampent auprès de ſa hauteur.

Si je marche entre les épines,
Il applanira mon chemin ;
Et d'entre les mains aſſaſſines,
Il m'arrachera de ſa main :
Ce que je dois à ſa juſtice,
Sa miſéricorde propice
Se chargera de l'acquitter.
Il ne perdra point ſon ouvrage,
Et j'en obtiendrai l'héritage
Qu'il a daigné me mériter.

PSEAUME CXXXVIII.

Domine, probasti me, &c.

De ta sagesse infaillible
J'adorerai les profondeurs,
Dieu, qui seul inaccessible
Sondes les esprits & les cœurs.
Quoique je fasse & que je pense,
Tu me vois ; & tu lis d'avance
Mes vœux encore loin de moi ;
Tu me vois & mourir & naître ;
Ce qui fut & ce qui doit être,
Tout est présent devant toi.

Contre tes yeux quel refuge ?
Monterois-je aux Cieux ? je t'y vois.
Fuyrois-je aux Enfers ? Mon Juge
Y venge l'oubli de ses Loix.
Irai-je où le Soleil se léve ?
Volerai-je où son cours s'achéve ?
La main de Dieu m'y poursuit.
Couvre-moi de tes voiles sombres
O nuit ; mais il perce tes ombres ;
Il vient, tu n'es plus la nuit.

Moi ; te fuïr ! Grand Dieu, que dis-je !
Non, non, tout m'apprend mon devoir ;

Je ſuis moi-même un prodige
De ta bonté, de ton pouvoir.
Tu fis de tes mains ſouveraines
Mes membres, mon ſang & mes veines
Avec un ſoin paternel.
Et long-tems avant que de naître
Je naiſſois, tu me voyois croître
Dans ton décret éternel.

Que de merveilleux ſpectacles
M'annoncent le Dieu que je ſers.
De quel amas de miracles
As-tu composé l'Univers!
Les compter! Ils ſont innombrables.
Les ſonder! Ils ſont inſcrutables,
Divers autant que parfaits.
Errant de merveille en merveille,
Je m'endors & je me réveille
En admirant tes bienfaits.

Fuyez de moi, Race impie
Qui trouvez ſes ouvrages vains.
Craignez que la mort n'expie
Le ſang où vous trempez vos mains.
Malheur à ceux qui te trahiſſent.
Seigneur, autant qu'ils te haïſſent,
Je hais leur iniquité.
Sois leur ſupplice, ſois ma joye,

Et que ta main, loin de leur voye
Me guide à l'éternité.

PSEAUME CXLII.

Domine, exaudi orationem meam; auribus, &c.

SEigneur, reçois mon humble offrande
Exauce mon humble demande,
De tes Sermens de paix prouve la vérité.
Juge-moi ; mets dans la balance
Le repentir & non l'offenſe ;
La juſtice de l'homme eſt ta ſeule bonté.

Tu vois la Révolte & l'Envie
Prêtes à m'arracher la vie ;
Et déja renverſé, je céde à leurs efforts ;
Devant ceux qui m'ont fait la guerre,
J'ai fui dans le fond de la terre,
Et vivant j'habitois la demeure des morts.

Alors tes merveilles paſſées
A mon ame étoient retracées ;
D'un prodige nouveau je flattois mes douleurs ;
Et comme une terre embraſée
Du Ciel j'attendois la roſée ;
Je l'attens ; verſe-là ; ſi tu tardes, je meurs.

Qu'un regard de Dieu me ranime ;
Oui j'eſpére encor dans l'abîme ;
La main qui m'y jetta peut encor m'en tirer :
Que déſormais ſous ta conduite,
Mon ame de tes Loix inſtruite,
Revienne au droit chemin pour ne plus s'ègarer.

Sauve-moi d'une Ligue ingrate,
Et qu'en ma délivrance éclate
La gloire de ton nom & l'honneur de ta Loi.
Que tous mes ennemis périſſent ;
Tu ſais, Seigneur, s'ils me haïſſent,
Que je dois cette haîne à mon zèle pour toi.

PSEAUME CXLV.

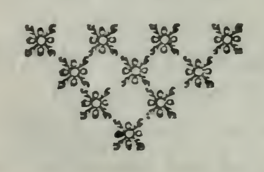
Lauda, anima mea Dominum, laudabo, &c.

MOn ame t'eſt aſſervie
Grand Dieu, tu régnes dans mon cœur.
Je veux que toute ma vie
Ne ſoit qu'un Cantique au Seigneur.
Inſenſés, dont l'eſpoir ſe fonde
Sur le Sceptre des Rois du monde,
Léger & frêle Roſeau ;
Ils expirent, deviennent cendre,

Et comme eux vous verrez defcendre
    Leurs projets dans le tombeau.

    Sage & plus heureux encore
L'homme dont Dieu feul eft l'efpoir ;
    Qui ne craint & qui n'adore
Que l'unique & le vrai pouvoir !
Ce Dieu fidéle à fa parole,
Venge l'Innocent, le confole,
    Du Pauvre affouvit la faim.
Il rend l'Efclave à fa Patrie ;
L'Aveugle, le Boiteux le prie ;
    Il voit, & marche foudain.

    De l'Etranger fans azile
Il eft l'hôte & le protecteur ;
    De la Veuve & du Pupille
Il eft l'Epoux & le Tuteur.
Mais du haut de fon Trône Augufte ;
S'il garde, s'il foûtient le Jufte,
    Il renverfe les méchans.
Voilà, Sion, quel eft ton maître ;
Seul éternel, il a vû naître
    Et verra mourrir les tems.



PSEAUME CXLVI.

Lauda, Jerusalem, Dominum, &c.

JErusalem chante ton maître,
Sion, célébre ses bienfaits;
C'est par lui que tu vois s'accroître
Le bonheur de ton peuple affermi pour jamais.
Il bannit les fureurs guerrieres;
Marque la paix pour tes frontieres,
Et prodigue il a joint l'abondance à la Paix.

C'est ce Dieu de qui la parole
Parcourt à l'instant l'Univers;
Il commande; la neige vole;
La glace arrête l'onde, & lui donne des fers;
La Nature meurt consumée:
Mais veut-il la voir ranimée?
D'un soufle il fond la glace & réchauffe les airs.
Jérusalem, de sa puissance
Tes peuples heureux sont instruits;
Israël connoît son essence;
C'est à nous qu'il a dit: Je suis celui qui suis.
Mais les Nations égarées
A l'erreur demeurent livrées;
Le jour est pour nous seuls; elles n'ont que des nuits.

PSEAUME CXLIX.

Cantate Domino canticum novum: laus, &c.

VIens Iſraël ; & qu'un nouveau Cantique
Exprime tes nouveaux tranſports ;
Que pour ton Dieu l'allégreſſe publique
Invente de dignes accords.
Que les Tambours, les Harpes, les Trompettes
De notre joye éclatans interprétes
Appellent de nouveaux bienfaits.
Nos fers briſés préſagent notre gloire ;
Dieu devant vous conduira la victoire,
Et nous imposerons la paix.

Dans notre bouche il mettra ſes louanges,
Et ſon glaive armera nos mains.
Nous combattons ; Dieu puiſſant tu nous venges
De nos ennemis inhumains.
Nous abattons les têtes Souveraines ;
Tout eſt ſoûmis ; & du poids de nos chaînes
Gémiſſent les Enfans des Rois.
Ainſi ſur eux luiſent les jours ſiniſtres ;
Et le Seigneur a pris pour ſes Miniſtres,
Les Adorateurs de ſes Loix.

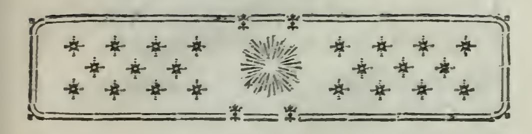
PSEAUME CL.

Laudate Dominum in ſanctis ejus, &c.

LOuons un Dieu dont la Puiſſance
A payé notre obéiſſance
De ſes plus ſignalés ſecours.
Qu'un zèle conſtant nous enflâme ;
Seul Grand, il veut toute notre ame,
Il veut, ſeul Eternel, être loüé toûjours.

Que les Harpes attendriſſantes,
Que les Trompettes triomphantes
Applaudiſſent à ſes faveurs.
Que les Timbales retentiſſent,
Et que toutes nos voix s'uniſſent ;
Mais c'eſt peu de nos voix, il demande nos cœurs.





CANTIQUE.

Magnificat anima mea Dominum, &c.

JE céde à ma vive allégreſſe ;
J'oſe célébrer le Seigneur ;
A qui pour Cantique j'adreſſe
Le tranſport même de mon cœur.
Qui ſuis-je ! Au faîte de l'honneur
C'eſt ſon humble Eſclave qu'il place !
Devant ſes yeux j'ai trouvé grace ;
Tous les Tems diront mon bonheur.

C'eſt mon ſein que pour ſes miracles
Choiſit la ſuprême bonté ,
Ce Dieu qui voit tous les obſtacles
S'enfuïr devant ſa volonté.
Ciel ! A quel excès eſt monté
Ton amour pour l'humaine race !
Quel mal déſormais la menace ?
Pour qui te craint , tout eſt dompté.

L'orguëil déconcerté ſuccombe ;
Ton bras s'eſt déployé ſur lui ;
Et ſur le Trône dont il tombe

L'humble prend ſa place aujourd'hui.
Pour ceux dont tu deviens l'appui
Plus de beſoins, plus de foibleſſes;
Le Pauvre joüit des richeſſes
Qui de la main du Riche ont fui.

Ainſi, Dieu, tu prens ſous ta garde
Le fidelle, l'humble Iſraël;
Ce peuple choiſi que regarde
Ton ſoin, ton amour paternel.
De ton oracle ſolemnel
Tu n'as point perdu la mémoire;
Abraham voit enfin ſa gloire
Remplir ton ferment éternel.

CANTIQUE.

Nunc dimittis ſervum tuum, Domine, &c.

SEigneur, ma paix eſt profonde
Et la mort ne peut m'allarmer.
J'ai vû le Sauveur du Monde,
Mes yeux n'ont plus qu'à ſe fermer.
Il vient dégager ſon oracle,
Des Peuples conſolant ſpectacle,
Objet d'un culte Eternel,
L'attente de la Terre entiere,

Et des Nations la lumiere ,
Et la gloire d'Iſraël.

CANTIQUE.

Benedicite omnia opera Domini Domino , &c.

ANges du Dieu puiſſant, invincibles armées
Dont il eſt l'éternel honneur ,
Si c'eſt lui qui vous guide & qui vous a formées,
Célébrez le nom du Seigneur.

Lune , Etoiles , Soleil , Ténébres & Lumiere ,
Vous de qui pour notre bonheur ,
Il a marqué les tems & réglé la carriere ,
Célébrez le nom du Seigneur.

Vous fûtes à l'inſtant que ſa bouche adorable
Prononça le mot Créateur ;
En ſuivant à jamais ſon ordre invariable ;
Célébrez le nom du Seigneur.

Mers & Dragons nâgeans , qui des humides plages
Peuplez la vaſte profondeur ,
Neige , Glace , Aquilon ; Foudres , Gréles , Orages ,
Célébrez le nom du Seigneur.

Cédres de qui les fronts couronnent les
Montagnes,
Epis, l'eſpoir du Moiſſonneur,
Vous, Monſtres des Forêts, vous troupeaux
des Campagnes,
Célébrez le nom du Seigneur.

Peuples, Juges & Rois, rendez-lui votre
hommage
Egaux devant le Dieu vengeur,
Sans les égards du rang, du ſexe, ni de l'âge,
Célébrez le nom du Seigneur.

Que la Terre & les Cieux réſonans de ſa
gloire
Ne ſoient qu'un Cantique & qu'un Choeur.
Vous, Iſraël, en lui chantez votre victoire;
Célébrez le nom du Seigneur.



CANTIQUE.

Benedictus Dominus Deus Israël, &c.

GLoire au Seigneur de qui la grace
Brise les chaînes d'Israël :
David dans les mains de sa race
Voit briller le Sceptre éternel.
De siécle en siécle, les Prophétes
Des Saints décrets Saints interprétes

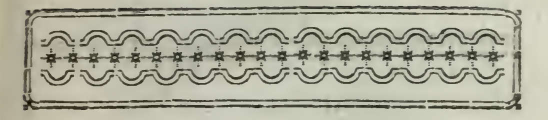
Cent fois nous l'avoient annoncé,
Qu'un jour la Puissance ennemie
Verroit notre gloire affermie
Sur son empire renversé.

Enfin sur l'humble confiance
Le Seigneur a jetté les yeux.
Il se souvient de l'alliance
Contractée avec nos Ayeux :
De ce serment irrévocable
Dont jadis sa bouche adorable
A payé la foi d'Abraham.
Dans le chemin que Dieu nous trace,
Nous marcherons, enfans de grace,
Fruits nouveaux du nouvel Adam.

Vous, né pour préparer sa voie,
Mon fils, Prophéte du Seigneur,

Dites le Salut qu'il envoie;
Annoncez la grace au Pécheur.
Garant de notre délivrance
Dites cette vaſte clémence
Qui va deſſiller tous les yeux;
Plus d'aveuglement, plus de crime;
Déſormais le mort ſe ranime
Et prend ſon eſſor vers les Cieux.





HYMNE.

Lucis creator optime, &c.

Dieu puiſſant, Eſſence premiere,
Pour qui c'eſt agir que vouloir;
Qui d'un mot créas la lumiére,
Comme l'eſſai de ton pouvoir.

Le Jour s'affoiblit & s'efface;
Le Soleil eſt ſur ſon penchant;
Sur nos cœurs fais lever la grace,
Jour plus pur, Soleil ſans couchant.

Souffriras-tu donc que notre ame
Sur l'avenir ferme les yeux!
Que pour la Terre elle s'enflâme,
Indifférente pour les Cieux.

Non, non, Seigneur, que ta puiſſance
Contre nous, nous aide à luter;
Le Ciel s'ouvre à la violence;
Viens nous inſtruire à l'emporter.

HYMNE.

Te lucis ante terminum, &c.

SEigneur, que ton œil nous regarde ;
Tes graces fondent notre eſpoir ;
La nuit vient ; que ta bonté garde
Des cœurs qu'à créés ton pouvoir.

Que ton Eſprit chaſſe ces ſonges
Flatteurs, mais d'autant plus cruels,
Dont ſouvent les impurs menſonges
Enfantent des crimes réels.

Gloire, &c.

HYMNE.

Te Deum laudamus : te Dominum, &c.

GRand Dieu ſeul puiſſant & ſeul ſage,
Tu veux ? ce que tu veux eſt fait :
La Terre & les Cieux ton ouvrage ;
Tout louë en toi l'être parfait.
Des Anges les troupes fidéles,
Tremblant ſe cachent de leurs aîles

La ſplendeur dont ton front eſt ceint ;
Et de leurs bouches enflâmées,
Pour Cantique au Dieu des armées
Part ce cri : Dieu Saint, trois fois Saint !

Ces Prophétes ſi vénérables,
De tes deſſeins les sûrs garans,
Et tes Apôtres indomptables
Vainqueurs des Dieux & des Tirans :
Tes Saints Martirs, nouveaux miracles,
Dont le ſang cella tes oracles,
Toute l'Egliſe adore en Toi :
Le Pere, Majeſté ſuprême,
Et le Fils égal à Toi-même,
Et l'Eſprit auteur de ſa Foi.

De l'Univers ſouverain Maître ;
Gloire du Pere, Fils aimé,
Tu n'as pas dédaigné de naître,
D'un ſein par toi-même formé.
Sur nous régnoit la mort cruelle ;
Tu mourus pour triompher d'elle,
Et le ſang coula de ton flanc.
Mais de la droite de ton Pere,
Tu dois venir, Juge ſevere,
Punir le mépris de ton ſang.

Seigneur, achéve ton ouvrage,
Ne perdons pas notre rançon ;

Si nos cœurs ſont ton héritage,
Cultive & cueille ta moiſſon.
Daigne de tes dons néceſſaires
Payer nos hommages ſinceres;
Notre confiance à ſes droits.
Qu'en vain l'ennemi nous menace;
Humbles, nous demandons ta grace;
A qui l'eſpere, tu la dois.

HYMNE.

Ave maris ſtella, Dei mater alma, &c.

Vierge féconde, chaſte Mere
D'un Dieu né pour vaincre la mort,
Sois notre Etoile tutélaire;
Conduis-nous au céleſte port.

Triſte race d'Eve rebelle,
Nous portions la mort dans le ſein;
Mais Marie eſt l'Eve fidelle
Qui rend la vie au genre humain.

Briſe les chaînes des coupables;
Décille les yeux aveuglés;
Fais qu'éxempts des maux véritables
Des vrais biens nous ſoyons comblés.

Par une tendre violence
Désarme le divin courroux,
Et montre-toi par ta clémence
La Mere d'un Dieu né pour nous.

L'humilité fut ton mérite ;
Tu conçûs un Dieu par ta foi ;
Fais qu'en te priant, l'homme imite
Les vertus qu'il honore en Toi.

Prie, obtiens que de notre voye
Les obstacles soient applanis,
Et qu'associés à ta joye
Nous joüissions tous de ton Fils.

HYMNE.

Conditor alme siderum, &c.

TOi de qui le Soleil a reçu sa lumiere,
Et qui fais luire au cœur le flambeau de la Foi,
Créateur & Sauveur de la nature entiere,
Tous nos vœux s'adressent à Toi.

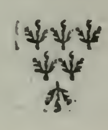
Le foible Adam déchû du céleste héritage,
Ne laisse à ses enfans que le crime & la mort.
Du Vaisseau menacé d'un éternel naufrage,
Tu fus le Pilote & le port.

Comme aux premiers rayons de l'Aurore naiſſante,
L'époux ſort de ſon lit, & des bras du ſommeil,
Tu ſors du chaſte ſein d'une Vierge innocente,
Digne Aurore du vrai Soleil.

Et la Terre & les Cieux, tout céde à ta puiſſance;
Tu t'es aſſujéti le monde en le créant;
Qui pourroit s'affranchir de cette obéiſſance
Que te rend même le néant?

Nos cœurs ſeuls à tes loix peuvent être rebelles;
Mais le coupable un jour ſentira ton courroux.
Malgré notre ennemi, Seigneur, rend-nous fidelles,
Et de nous-mêmes ſauve-nous.

Recevez notre hommage, ô Puiſſance éternelle,
Par ta grace, Seigneur, puiſſions-nous de ce zèle
Joüir toute l'éternité.



HYMNE.

HYMNE.

Christe Redempter omnium, &c.

TOi, dont la naiſſance divine
De l'eſprit confond les efforts,
Qui du pere ton origine,
Unis en toi tous les tréſors.

De Dieu l'éternelle ſageſſe;
L'éternel eſpoir des humains,
Ecoûte les vœux que t'adreſſe
Le peuple choiſi de tes Saints.

Une Vierge ici fut ta Mere;
Victime du divin courroux,
Le Fils de Dieu fut notre frere,
Et nâquit mortel comme nous.

Que notre humble reconnoiſſance
Célébre ce jour ſolemnel,
Où pour une obſcure naiſſance,
Tu quittas le ſein paternel.

Dans les Airs, aux Cieux, ſur la Terre;
Que tout te célébre à la fois;
Que tout ce que le monde enſerre
Pour te loüer prenne une voix.

Mais pour toi que devons-nous être ?
Nous qui ne pouvons ſéparer
De l'inſtant où tu daignes naître,
L'inſtant où tu dois expirer.

Honneur au Fils qui nous rachéte,
Au Pére qui veut nous l'offrir,
A l'eſprit dont l'ardeur ſecréte
Lui forme un corps qui doit mourir.

HYMNE.

A Solis ortus cardine, &c.

DEs lieux où le ſoleil ſe léve,
A ceux où s'éteignent ſes feux,
Que la voix des mortels s'éléve ;
Qu'ils chantent un Dieu né pour eux.

Du monde l'impaſſible Maître
Prend une chair qui doit ſouffrir.
Il naît pour ceux qu'il a fait naître,
Et pour les morts il veut mourir.

Enfant d'une mortelle Mere,
L'Eternel deſcend ici bas ;
Vierge, ton ſein porte un Miſtere
Que ton eſprit ne comprend pas.

Trop heureux, que ton cœur réponde,
A l'effort que Dieu fait pour nous!
Soûmiſe, tu deviens féconde,
Ton aveu te tient lieu d'époux.

Au monde enfin, tu vas paroître;
Tu nais homme Dieu, Dieu donné;
Toi que Jean avant que de naître
Dit avant que tu fuſſes né.

Mais déja ta douleur commence;
Tout manque à tes premiers beſoins.
Eſt-ce là cette providence
Qui ſur l'inſecte étend ſes ſoins?

Anges, marquez par vos loüanges
La naiſſance du Créateur;
Vous, Bergers, à la voix des Anges;
Rendez hommage au vrai Paſteur.

Honneur au Fils qui nous rachéte,
Au Pere qui veut nous l'offrir,
A l'eſprit dont l'ardeur ſecréte
Lui forme un corps qui doit mourir.



HYMNE.

Hoſtis Herodes impie, &c.

DIſſipe une terreur funeſte,
Hérode, qu'eſt-ce que tu crains ?
Penſes-tu que le Roi céleſte
Soit jaloux des Sceptres humains ?

N'arrête plus ces humbles Mages
Qu'un Aſtre conduit à leur Roi ;
Tu devrois mêler tes hommages
A ceux que va rendre leur foi.

Un pacifique diadême
Ceint le front de ce Souverain ;
Son Sacre ſera le Baptême
Dont il lave le genre humain.

Il exerce un pouvoir aimable,
L'eau ſe change en vin à ſa voix ;
Il fait un juſte d'un coupable ;
Voilà ſon empire & ſes droits.

Honneur au Pere à qui tout céde,
Gloire au Fils, à l'Eſprit des deux,
Qui du Pere & du Fils procéde
Eternel & Puiſſant comme eux.

HYMNE.

Audi benigne conditor, &c.

DIeu de bonté, Dieu de clémence,
Divin Sauveur, exauce nous ;
Sur nous l'auſtere pénitence
Fait l'office de ton courroux.

Des vices de l'humaine race,
Toi ſeul tu peux nous garantir ;
Déja, prémices de la Grace
Tu nous donnes le repentir.

Que de crimes ! notre mémoire
Suffit à peine à les compter ;
Mais notre Salut eſt ta gloire ;
Le mal eſt grand ; viens le dompter.

C'eſt trop peu que dans l'eſclavage
Le corps jeûne des vains plaiſirs ;
Que le cœur, pour te rendre hommage
Jeûne encore des vains déſirs.

Sageſſe, Charité, Puiſſance,
Pardonne, fortifie, inſtruis.
Et par toi d'une humble abſtinence
Puiſſions-nous recueillir les fruits.

HYMNE.

Christe qui lux es & dies, &c.

SEigneur, qui prescris la carriere
Que doit fournir l'Astre des Cieux,
Tu donnes aux cœurs la lumiére
Comme tu la donnes aux yeux.

La nuit avec ses voiles sombres
Sur l'Univers regne à son tour;
Ne permets pas qu'ainsi les ombres,
De nos ames chassent le jour.

Seroient-elles abandonnées
A l'ennemi qui nous poursuit,
Qui fait des fautes des journées
Faire les crimes de la nuit?

D'un Peuple qui sans cesse t'aime,
Sois à toute heure le soûtien;
Fais, dans le sein du sommeil même
Que notre repos soit chrétien.

Veille, Seigneur, pour nous défendre
Des piéges que nous redoutons;
Pour ne nous pas laisser surprendre,
Songe au prix que nous te coûtons.

Le poids de la chair nous entraîne ;
A peine entendons-nous ta voix.
Sois préſent ; forme en nous la haîne
De ce corps rebelle à tes loix.

Sageſſe, Charité, Puiſſance,
Pardonne, fortifie, inſtruis ;
Et par Toi d'une humble abſtinence
Puiſſions-nous recueillir les fruits.

HYMNE.

Vexilla Regis prodeunt, &c.

L'Etendart de Dieu ſe déploye ;
La Croix, notre divin ſecours ;
La Croix, où la mort fit ſa proye
De l'Auteur même de nos jours.

Là de tant d'impures victimes
Il répara l'indignité ;
Là pour nous laver de nos crimes,
Le ſang coula de ſon côté.

Là de la Harpe prophétique
S'accomplit l'oracle ſacré
Qui prédit le regne miſtique
D'un Dieu ſur la Croix adoré.

Arbre où voulut souffrir le Juste,
Enorguëillis-toi de ce choix
Qui te rendit le Trône auguste
De celui qui commande aux Rois.

Quel sang adorable te couvre?
Un sang, le prix de l'Univers,
Un sang devant qui le Ciel s'ouvre,
Par qui se ferment les Enfers.

O Croix, notre unique espérance,
O Dieu mourant! à tes genoux
Nous implorons ton assistance;
Mets la grace, ou l'augmente en nous.

Pouvoir, sagesse, pure flâme
Que célébrent toutes nos voix,
Seigneur, regne à jamais dans l'ame
De ceux qu'a rachetés ta Croix.

HYMNE.

Ad cœnam agni providi, &c.

Nourris à la Table Pascale,
Chantons ce Sauveur souverain
Qui de la puissance infernale
Affranchit tout le genre humain.

Depuis qu'il offre à l'ame pure
Son Corps pour nous ſacrifié,
Par la divine nourriture
L'homme eſt preſque déïfié.

Iſraël, d'un long eſclavage
Te vengeas l'Ange deſtructeur ;
La Mer qui t'ouvrit un paſſage
Engloûtit ton perſécuteur.

L'Agneau qui de ſon ſang nous couvre
Scelle ainſi notre liberté ;
Mais c'eſt par ſa mort qu'il nous ouvre
La voye à l'immortalité.

Terre, Ciel, rendez votre hommage
A ce ſang répandu pour nous ;
Qui trompe l'infernale rage
Et calme le divin courroux.

Mais tu revis ; l'heure eſt venuë ;
Ta mort n'étoit qu'un court ſommeil ;
Ton tombeau n'étoit que la nuë
Qui cache un moment le Soleil.

Tu confonds ainſi la malice
De notre ennemi ténébreux ;
Et tu vas joindre à ſon ſupplice
La rage de nous voir heureux.

Honneur au Pere à qui tout céde,
Gloire au Fils, à l'Eſprit des deux

Qui du Pere & du Fils procéde
Eternel & puiſſant comme eux.

Du monde entier unique Maître,
Objet de nos déſirs conſtants,
Dieu que les tems n'ont point vû naître,
Homme qui dois ſurvivre aux tems.

A quel excès ton cœur nous aime !
Puiſque cet amour t'a forcé
De naître pour ſubir toi-même
L'arrêt contre nous prononcé.

Les portes de l'Enfer ſe briſent ;
Ta mort a détruit ſon pouvoir ;
Ses Captifs ſauvés te conduiſent
Juſqu'au Trône où tu vas t'aſſeoir.

Qu'ainſi nous ſauve ta puiſſance
De nos penchans ſéditieux ;
Sois ici bas notre eſpérance
Et notre bonheur dans les Cieux.

Ah ! Que notre ame eſt altérée
De ce bonheur qui doit avoir
Ton éternité pour durée
Et pour meſure ton Pouvoir.

Honneur au Pere, &c.

HYMNE.

Æterne Rex altissime, &c.

ROi puissant de qui l'esclavage
Vient enfin de briser nos fers,
La mort même te rend hommage;
Le Ciel triomphe des Enfers.

Vole sur la voûte éternelle;
L'air t'ouvre un lumineux sentier;
Regne, & de la main paternelle
Prens le Sceptre du monde entier.

Exerce par tout ta puissance;
Regne au Ciel par tes dons charmans;
Sur la Terre par ta clémence;
Aux Enfers par tes châtimens.

Saisi d'une amoureuse crainte,
L'Ange admire en toi notre sort;
La chair coupable devient sainte;
Par elle regne & fuit la mort.

Tu prépares au cœur sincere
Un bien que rien ne peut changer;
Malheur au cœur qui te préfere
Un monde vuide & passager.

Mais c'eſt toi ſeul qui le ſurmontes
Ce monde qui nous fait la Loi.
Roi de gloire, au Ciel où tu montes,
Eléve nos cœurs avec Toi.

Et quand tu viendras ſur les nuës
Juger l'Univers effrayé,
Rends-nous nos couronnes perduës;
Grace, ton ſang à tout payé.

Honneur au Pere, &c.

HYMNE.

Veni creator Spiritus, &c.

ESprit Saint, reçois notre hommage;
C'eſt Toi qui viens nous l'inſpirer.
Puiſque nos cœurs ſont ton ouvrage,
Ne les laiſſe pas s'égarer.

Toi, le don de Dieu, Dieu toi-même,
Source inépuiſable d'amour,
Feu divin, Charité ſuprême,
Clarté plus vive que le jour.

Toi qui nous fais ce que nous ſommes;
Doigt puiſſant du Bras ſouverain,

Dont les dons prodigués aux hommes
Dégagent le ferment divin.

Dans l'efprit répands la fageffe,
Allume l'amour dans le cœur,
Soutiens le corps que fa foibleffe
De l'ame rend fouvent vainqueur.

Chaffe le tentateur avide
De nous voir partager fon fort;
Devant nous, fi ton feu nous guide,
Vont fuïr les dangers & la mort.

Par Toi, luife en nous ce miftere
Où la Raifon n'a point de lieu,
Du Fils, de l'Efprit & du Pere,
Trois perfonnes, mais un feul Dieu.

Honneur au Pere, &c.

HYMNE.

Beata nobis gaudia, &c.

DAns le cours que Dieu lui prefcrit,
Le Soleil marche & nous raméne
Ce jour qui d'une foi foudaine
Arma les athlétes du Chrift.
L'Efprit Saint en langues ardentes
Sur leurs têtes étincela;

Et le feu dont leur cœur brûla
Rendit leurs bouches éloquentes.

Ils parlent ; chaque peuple entend ;
La ſurpriſe croît & redouble ;
Le peuple ſurpris nomme trouble
Le prodige qui le ſurprend.

Le Ciel mit un miſtique eſpace
Entre la paſque & ce bienfait :
C'eſt de jours ce nombre parfait
Dont la Loi fit un tems de grace.

Aujourd'hui, divine Bonté,
Paye ainſi nos humbles hommages.
Laiſſe les différens langages ;
C'eſt aſſez de la Charité.

Que par Toi nos cœurs ſe ſoûtiennent ;
Ils pleurent les crimes paſſés ;
Mais Toi qui les en a chaſſés ;
Empêche encor qu'ils n'y reviennent.

Du même honneur que nous rendons
Au Pere, au Fils égal au Pere,
Joüiſſe l'Eſprit ſalutaire
Qui comme eux couronne ſes dons.



HYMNE.

O Lux beata Trinitas, &c.

O Dieu, Dieu ſeul en trois perſonnes,
Conſolant & terrible nom,
Qui par la foi que tu nous donnes
Soûtiens & ſoûmets la raiſon !

Nous t'adorons avant l'Aurore,
Et quand la nuit éteint le jour.
Dans l'Eternité dure encore
L'humble tribut de notre amour.

Honneur au Pere, &c.

HYMNE.

Ut queant laxis reſonare fibris, &c.

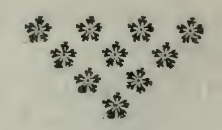
DE tes faits éclatans nous ſerons les organes,
Jean, de nos foibles voix répare le défaut.
Fais que pour te loüer, ſur nos lévres prophanes
Deſcende la grace d'enhaut.

L'Ange du Ciel t'annonce, Aurore salutaire
De l'Astre sans couchant que tu dois devancer;
Et Zacharie apprend qu'il va devenir pere
Quand tout lui défend d'y penser.

Infidéle un instant, il doute de l'oracle,
Et puni de son doute, il cherche en vain sa voix;
Fidéle, il la retrouve, & Jean par ce miracle
Commence d'éxercer ses droits.

Dans le sein maternel tu sentis la présence
Du Dieu qu'un sein mortel enfermoit comme toi;
Au signe impatient de ton obéissance,
Ta mere reconnut ton Roi.

Recevez notre hommage, ô puissance éternelle,
Eternelle sagesse, éternelle Bonté;
Par ta grace, Seigneur, puissions-nous de ce zèle
Joüir toute l'éternité.



HYMNE.

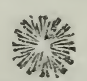
Aureâ luce, & decore roſeo, &c.

VRai Soleil qu'une nuit funeſte
Sous des voiles épais cacha longtems à tous.
De deux Aſtres nouveaux brille ta Cour céleſte ;
C'eſt un jour de grace pour nous.

Par eux la Terre eſt détrompée.
Tous deux de ta doctrine ont dévoilé l'éclat ;
Les voilà triomphans par la Croix & l'épée
Les Chefs du céleſte Sénat.

Rome, périſſe la mémoire
Des Lauriers que jadis l'orguëil te fit cueillir ;
Du ſang de ces Héros fais aujourd'hui ta gloire ;
C'eſt d'eux qu'il faut t'enorguëillir.

Gloire au Pere arbitre du monde,
Eternelle loüange au Fils notre Sauveur ;
Eternelle loüange à l'Eſprit ſalutaire,
Source & prix de notre ferveur.



HYMNE.

Pater superni luminis, &c.

SEigneur l'ame la plus mondaine
Quand tu veux, suit tes étendarts ;
Au cœur glacé de Magdelaine
Quel feu porte un de tes regards !

Sur ton Corps bientôt ton Amante
Ira répandre les parfums,
Et te rendre humble pénitente,
Des soins pour tout autre importuns.

A la Croix, jusqu'au Tombeau même
Elle te suit, sans se troubler.
Craindroit-elle les Juifs ? Elle aime,
Et l'amour ne fait point trembler.

Seigneur, détrompe ainsi nos ames
D'un monde, digne de mépris ;
Allume en nous les mêmes flâmes,
Et sois-en toi-même le prix.

Honneur au Pere, &c.

HYMNE.

Christe Redemptor omnium, conserva tuos famulos, &c.

Mere du Sauveur favorise
Les désirs du Peuple Chrétien ;
Demande à ton Fils pour l'Eglise
Le prix du sang formé du tien.

Vous, Anges, qui toûjours fidelles
Du crime évitâtes l'écuëil,
Sauvez-nous des Anges rebelles
Prompts à nous souffler leur orguëil.

Prophétes, dont les voix prédirent
Le vrai Roi, l'homme de douleurs ;
Et de qui les Juifs n'entendirent
Ni l'allégresse ni les pleurs.

Apôtres, que tant de contrées
Virent chasser leurs Dieux impurs,
Qui du Christ trompettes sacrées
Brisâtes les prophanes murs.

Martyrs généreux qui mourûtes
Pour le Dieu qui vous protégeoit,
Et qui par votre mort accrûtes
Le Saint troupeau qu'on égorgeoit.

Et vous qui n'avez pû les ſuivre,
Devant qui le Martyre a fui,
Et qui pour Dieu ſeul ſûtes vivre,
Toûjours prêts à mourir pour lui.

Vous dont la retraite profonde
Fut la force & la ſûreté ;
Qui prudens ennemis du monde
En le fuyant l'avez dompté.

Vierges qui vécûtes jalouſes
De ne plaire qu'au Dieu jaloux,
Et qui goûtés, chaſtes Epouſes,
Le chaſte baiſer de l'Epoux.

Femmes fortes, modeſtes Veuves,
Peuple triomphant des Elus,
Obtenez-nous dans nos épreuves
Les ſecours que vous avez eûs.

Gloire au Pere, &c.



HYMNE.

Exultet Cœlum laudibus, &c.

PRépare tes chants de victoire,
Terre, & que le Ciel avec Toi
Chante les travaux & la gloire
Des premiers Héros de la foi.

O vous, qui ſur la terre entiere,
Plus forts que les Tirans jaloux,
Avez répandu la lumiére
Qui doit un jour nous juger tous.

Anges de grace & de vengeance,
Qui pouvez perdre ou ſecourir,
Apôtres de qui la puiſſance
Peut fermer le Ciel ou l'ouvrir.

Jadis vos voix impérieuſes
Des Corps banniſſoient les langueurs;
Des paſſions contagieuſes
Guériſſez aujourd'hui les cœurs.

Afin qu'au jour de ſa colere,
Du peuple injuſte ſéparés,
Dieu comme vous, nous déſaltere
Des Biens dont vous vous enyvrés.

Gloire au Pere, &c.

HYMNE.

Triſtes erant Apoſtoli, &c.

HOnteux & craignant de paroître ;
Du Chriſt le troupeau déſolé
Pleuroit le trépas de ſon Maître
Par ſes Eſclaves immolé.

L'Ange du Ciel par ſes loüanges,
L'annonce ſorti du Tombeau
Aux trois femmes qui, nouveaux Anges ;
Vont l'annoncer au ſaint troupeau.

Celui dont la mort fit ſa proye ;
En eſt aujourd'hui le vainqueur ;
Il ſe montre aux ſiens, & la joye
Soudain reſſuſcite en leur cœur.

Goutez ſa préſence imprévûe,
Cher peuple, trois jours orphelin ;
Raſſaſiez-vous d'une vûe,
Sûr garant d'un bonheur ſans fin.

Gloire, &c.

HYMNE.

Deus tuorum militum, &c.

Toi, qui ceins de ton diadême
Tes Martyrs par Toi généreux,
Forme nos chants ; rends-nous toi-même
Dignes de te loüer en eux.

Ce Héros déclarant la guerre
Au monde, à ses vuides plaisirs,
Ne crut pas que toute la terre
Valût un seul de ses désirs.

Il court au-devant du supplice ;
Le voit, le souffre sans effroi :
Heureux qu'un si court sacrifice
Le rende immortel comme Toi.

Mais, Seigneur, daigne les entendre ;
Obtenez humbles Conquérans,
Qu'il veille encor à nous défendre ;
Nous avons aussi nos Tirans.

Gloire, &c.

HYMNE.

Sanctorum meritis, inclyta gaudia, &c.

Pour chanter des Martyrs, les travaux, les conquêtes,
Unissons nos voix & nos cœurs;
De vrais & saints Lauriers, couronnons dans nos fêtes,
Les Saints Héros, les vrais vainqueurs.

Monde, ils ont méprisé ton éclat infidelle,
Cette fleur que fane un matin.
Tu passes, tu péris; leur ame est éternelle,
Il lui faut un bonheur sans fin.

Des fureurs des Tirans ils faisoient leurs délices,
Et lassant la main des Boureaux;
Avides de souffrir, pour prix de leurs supplices,
Ils en demandoient de nouveaux.

Ils meurent sans se plaindre, & sous le glaive impie
C'est un cri d'amour qu'on entend;
Ils s'estiment heureux si leur sang même expie
La cruauté qui le répand.

Tourmens

Tourmens soufferts pour Dieu, quelles palmes vous suivent !
Du Christ ils partagent l'honneur ;
Ils expirent pour lui ; mais soudain ils revivent,
Heureux de son propre bonheur.

Pere, Fils, Esprit Saint, Dieu qui soûtins l'audace
De ces Athlétes de la foi ;
Soûtiens aussi nos cœurs ; puissions-nous par ta grace
Mourir à nous-mêmes pour Toi.

HYMNE.

Iste Confessor Domini sacratus, &c.

Que cet Homme dont Dieu fut l'étude suprême,
Par le monde Chrétien soit aujourd'hui chanté ;
Heureux, il célébre lui-même
Les Fêtes de l'Eternité.

De toutes ses vertus l'humble foi fut la source,
Et toûjours ignoré, son trésor s'est accru ;
Mais enfin au bout de sa course
Il joüit de ce qu'il a cru.

Les prodiges ſacrés atteſtent ſa victoire ;
Et juſqu'à ſon Tombeau, tout parle de ſon ſort;
Ce Tombeau, garant de ſa gloire,
Chaſſe les douleurs & la mort.

Mais Ciel, c'eſt peu pour nous de ces premiers miracles ;
Il eſt des maux plus grands que tu dois étouffer.
De nos cœurs chaſſe les obſtacles
Dont ton bras l'a fait triompher.

Gloire, loüange, honneur à l'Eſſence premiére ;
Au Pere qui pour lui nous a voulu former,
Au Fils qui répand la lumiére,
A l'eſprit qui la fait aimer.



HYMNE.

Jesu corona Virginum, &c.

JEsus, le Baptême du monde,
Source & prix de la pureté,
Toi que par l'Esprit Saint féconde
Une Vierge Mere a porté.

Tu brilles entre tes Epouses,
Comme une rose entre les lys;
De toi seul saintement jalouses,
Leurs yeux des tiens sont embellis.

Des Vierges la troupe fidelle
Trouve en toi seul tous les plaisirs,
Et chante la nôce éternelle
Qui comble & nourrit les désirs.

Vous qui vainquîtes la nature,
Vierges obtenez aujourd'hui,
Qu'il nous donne cette ame pure
Qui seule doit joüir de lui.

Gloire, &c.

HYMNE.

Fortem virili pectore, Laudemus omnes fæminam, &c.

POur une Compagne des Anges,
Peuple fidéle, unissons-nous,
Et célébrons tous les loüanges
D'une Femme, exemple de tous.

Son cœur fit une sainte guerre
Aux plaisirs vains, contagieux;
Et par le mépris de la Terre
Il s'ouvrit un chemin aux Cieux.

Elle choisit pour ses délices
La priere & l'austérité,
Ne vit de laideur que les vices,
Et la vertu fut sa beauté.

O Toi, Seigneur, qui fûs sa force,
Peins-nous les vices de leurs traits,
Et que ta grace à leur amorce
Oppose ses plus doux attraits.

Gloire entiere, hommage fidelle
Au Pere Créateur du jour,

Au Fils sa sagesse éternelle,
A l'Esprit leur commun amour.

HYMNE.

Urbs Jerusalem beata, &c.

CIté de paix, Cité sacrée,
Et qui des Cieux fais là grandeur
Où brille, toûjours adorée,
Son ineffaçable splendeur.

Comme une Epouse triomphante
L'Epoux éternel t'embellit,
Et pour toi son ardeur constante
Fait de ton enceinte éclatante
Son Temple, son Trône & son Lit.

Image de la pompe humaine
Vous aviliriés ses attraits,
Et vous n'êtes que l'ombre vaine
De la Puissance Souveraine
Qui déploye ici tous ses traits.

Des cœurs fidéles à la grace
Se forment ces murs éclatans;
Et l'Architecte qui les trace
Nous taille, nous polit, nous place
Pour y durer plus que les tems.

Trinité, toûjours reclamée,
Reçois ce culte ſolemnel,
Et dans la Cité bien-aimée
De nos ames mêmes formée,
Admets-nous au culte éternel.

HYMNE.

O quam glorificâ luce coruſcas ſtirpis Davidicæ Régia proles, &c.

De quels rayons ta tête brille,
Reine des céleſtes Eſprits,
Du ſang des Rois auguſte Fille,
Dont Dieu voulut être le Fils!

C'eſt à ton humilité pure
Que tu dûs ta fécondité;
Et le Ciel aujourd'hui meſure
Ta gloire à ton humilité.

Fais qu'au Ciel nous puiſſions te ſuivre;
Vierge, implore pour nous ton Fils.
Heureux qui ceſſeroit de vivre
Dans l'innocence où tu nâquis.

Gloire au Pere, &c.

HYMNE.

Virgo Dei genitrix, quem totus non capit orbis, &c.

Vierge féconde,
Vois le prix de ta foi,
L'Auteur du monde,
L'Eternel naît en toi.

Conçois ton Maître,
Enfante ce trésor ;
Hâte-toi d'être
Mere, & plus Vierge encor.

De sa misere
Sauve l'homme pécheur,
Qui fait sa Mere
De celle du Sauveur.

Honneur sincere,
Gloire égale en ce jour,
Au Fils, au Pere,
A l'Esprit leur amour.

HYMNE.

Lignum crucis mirabile totum per orbem, &c.

JOüis par tout, Croix adorable
D'un honneur toûjours renaissant;
Croix Sainte, où pour l'homme coupable
Mourut le seul Homme innocent.

Arbre où le Christ brisa nos chaînes,
Que tout te célébre aujourd'hui;
Liban, tes Cédres & tes Chesnes
Sont d'humbles roseaux devant lui.

Ce signe attendrit notre Juge,
Il nous fait un Pere d'un Roi;
Seigneur, ta Croix est un refuge,
Respectable même pour Toi.

Viens, Seigneur, rends nos langues pures,
Et pour Toi, viens les dénoüer;
Forme en tes humbles Créatures
Un cœur digne de te loüer.

Pouvoir, sagesse, pure flâme,
Que célébrent toutes nos voix;

Grand Dieu, regne à jamais dans l'ame
De ceux qu'a rachetés ta Croix.

HYMNE.

Salvete flores Martyrum quos lucis, &c.

REgnez, Victimes innocentes,
D'une jalouse impiété ;
Fleurs que le feu trancha naissantes,
Fleurissez dans l'Eternité.

Simples, on vous voyoit sourire
A l'aspect du couteau mortel ;
Et de la palme du Martire
Vous joüant au pied de l'Autel.

Gloire au Pere, Souverain Etre,
Gloire au Fils, à l'Esprit des deux,
A cet Esprit qu'ils ont fait naître
Eternel & puissant comme eux.



HYMNE.

Illustrem Stephani funeribus diem, &c.

QUe dans ce jour fameux marqué du ſang
d'Eſtienne,
Le Ciel qu'il vit ouvert s'ouvre encore à
nos yeux ;
O Soleil de juſtice offre à l'ame chrétienne
Ton éclat le plus radieux.

Des Lévites nouveaux & l'honneur & l'é-
xemple,
Eclairé de la Grace & brûlant de ſon feu,
Miniſtre des Autels , Eſtienne eſt dans le
Temple
Tel que l'Ange au Trône de Dieu

Ardent, il ſert le pauvre à ces Tables modeſtes
Qu'inventa, que nomma la Sainte Charité ,
Avide ſeulement des lumiéres céleſtes ,
La priere eſt ſa volupté.

C'eſt-là que ſon cœur puiſe une force in-
trépide ,
Qu'il apprend à braver une aveugle fureur ,

C'eſt delà qu'entraîné par la foi qui le guide
Sa voix va foudroyer l'erreur.

Mais le Ciel à ta gloire ajoûte les ſupplices ;
Pour combler ton triomphe il va l'enſanglanter ;
Meurs heureux pour l'Egliſe, & verſe les prémices
Du ſang qui doit la cimenter.

Recevez notre hommage, ô Puiſſance éternelle,
Eternelle ſageſſe, éternelle bonté.
Par ta grace, Seigneur, puiſſions-nous de ce zéle
Joüir toute l'Eternité.

HYMNE.

Quem terra, pontus, æthera, &c.

L'Etre qui de rien fit le monde,
Dont le monde entier eſt l'Autel,
Qui régit l'air, la terre & l'onde,
Prend un corps dans un ſein mortel.

Celui qui dit à la lumiére,
Sois faite, & la lumiére fut ;

L'Eſprit qui créa la matiére,
Naît pour payer notre tribut.

Dans ton ſein heureuſe Marie
L'Eternel veut être porté,
A l'humaine chair s'y marie
L'immortelle Divinité.

L'Ange deſcend du Ciel, t'annonce
Le décret du Dieu que tu ſers;
Il parle, & ton humble réponſe
Eſt le Salut de l'Univers.

Qui du Miſtere qui t'étonne
Pourroit meſurer la hauteur!
Du lait que lui-même il te donne,
Tu vas nourrir ton Créateur.

Une femme fit notre crime;
Une femme a tout réformé;
Eve, orgueilleuſe, ouvrit l'abîme;
Marie, humble, l'a refermé.

Monde, de ſon ſein ſalutaire
Eſt ſorti ton ſouverain bien;
Honore en cette chaſte Mere
Ton Libérateur & le ſien.

Gloire au Pere, &c.

HYMNE.

Pange lingua gloriosi, &c.

CHantons, adorons ce Mistere
Terrible ensemble & salutaire
D'un corps, le prix du genre humain;
Et ce sacrifice adorable,
Où pour tout le peuple coupable
Coula le sang du Souverain.

Dieu veut être ce que nous sommes,
Il naît homme, se donne aux hommes,
Habite le même séjour;
Et répand sur eux la lumiére
Jusqu'à la fin de sa carriere
Que ferme un prodige d'amour.

C'est à cette Table fidelle
Où pour nous une Loi nouvelle
Naît du sein de l'antique Loi,
Qu'à ses Disciples, qu'il étonne,
Lui-même est le repas qu'il donne,
Premier aliment de leur foi.

Jesus-Christ parle; à sa parole
Le pain est la chair qu'il immole,

Le vin devient le ſang Sauveur.
Les ſens démentent le miracle ;
Mais pour joüir de ce ſpectacle
La foi donne des yeux au cœur.

Seigneur, notre humble confiance
Dans cette éternelle alliance
Adore, en l'aimant, ta hauteur,
Ainſi par notre foi liée
Notre raiſon humiliée
Se ſacrifie à ſon Auteur.

Gloire à la juſtice infléxible ;
Gloire à cet amour invincible
Qui veut ſatisfaire à ſes droits :
Et gloire à la céleſte flâme
De l'Eſprit qui verſe en notre ame
Les dons mérités par la Croix.



HYMNE.

Custodes hominum psallimus Angelos, &c.

MArquons notre reconnoissance
A ces Ministres Saints d'une sainte bonté,
A ces Anges que Dieu commit à la défence
De l'humaine fragilité.

Depuis qu'éternelle Victime,
L'Ange, jaloux du Ciel, tomba dans les Enfers;
Il nous hait & voudroit en nous soufflant son crime,
Nous associer à ses fers.

Mais que malgré sa rage il craigne
Un autre Ange par qui nous allons le braver,
Qui par ses soins constans nous associe au regne
Qu'humble il a sçû se conserver.

Eternelle loüange au Pere,
Eternelle loüange au Fils notre Sauveur,
Eternelle loüange à l'Esprit salutaire
Source & prix de notre ferveur,

HYMNE.

Quicumque Christum quæritis, &c.

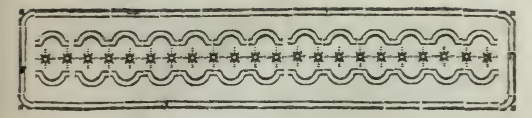
CElébrons ce jour de victoire ;
Sur ce Mont élevons nos yeux ;
Et pour garant de notre gloire
Voyons-y le Christ glorieux.

Mais quel regard est assez ferme
Pour soûtenir sa Majesté,
Qui n'a d'origine & de terme
Que l'inscrutable Eternité.

Nations, voilà votre Maître,
Israël, voilà votre Roi ;
Race d'Abraham vois paroître
Le Sauveur promis à sa foi.

Quels témoins, quelle voix fidelle
Atteste son autorité.
Voici la sagesse éternelle,
Dit l'éternelle vérité.

Gloire au Pere, &c.



PROSE.

Dies iræ, dies illa, ſolvet, &c.

LEs feux vengeurs vont tout détruire ;
Parmi la foudre & les éclairs,
Le Seigneur vient, & je vois luire
Le dernier jour de l'Univers.
Ses trompettes ſe font entendre,
Réveillent, raniment la cendre
Des morts devant lui raſſemblés ;
Et ſa redoutable Puiſſance
Exerce déja ſa vengeance
Par l'effroi dont ils ſont troublés.

La Mort & la Nature cédent
A la divine autorité ;
Aux périſſables ſuccédent
Les ſiécles de l'Eternité.
Ce Livre s'ouvre où ſont tracées
Nos actions & nos penſées,
Aux regards de l'Etre infini.
Pour le ſalaire ou le ſupplice,
Tout eſt peſé par la Juſtice ;
Rien de caché, rien d'impuni.

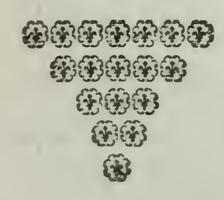
Ah ! Seigneur, je me ſens confondre ;
Contre moi s'élévent tes Loix ;
Coupable, que puis-je répondre
Où le Juſte même eſt ſans voix !
Pardonne, Majeſté ſuprême ;
Tu te dois ma grace à toi-même ;
En vain le ſupplice m'eſt dû.
Sois mon Juge moins que mon Pere ;
Oppoſe encor à ta colere
Tout ton ſang pour moi répandu.

Ecoûte ce ſang qui te crie
Qu'il coula pour le genre humain,
C'eſt par ta Croix que je te prie ;
Qu'un Dieu ne ſoit pas mort en vain.
D'un ſeul regard daigne m'abſoudre ;
Ta colere allume la foudre ;
Ah ! retiens-la prête à partir.
Mes pleurs coûlent ; l'effroi me glace ;
Mais en tremblant, j'attens la Grace
Toûjours offerte au repentir.

A tes pieds tombe Magdelaine ;
Tous ſes crimes lui ſont remis.
Un vil Brigand t'implore à peine
Qu'à ſes vœux le Ciel eſt promis.
Voilà, Seigneur, mon eſpérance ;
Un prodige de ta clémence

Peut encor éclatter en moi.
Dans mon cœur impur tout t'irrite ;
Tu n'y vois rien qui le mérite ;
Mais j'ai tout mérité par Toi.

Qu'au jour vengeur je te béniſſe
Loin de ce peuple criminel,
Qui doit dans l'horreur du ſupplice
Vomir un blaſphême éternel.
Le cœur briſé, les yeux en larmes,
Seigneur, vois de quelles alarmes
Me perce ta ſévérité :
J'en frémis ; mais pourquoi m'en plaindre ?
C'eſt te déſarmer que te craindre ;
Et j'en rends grace à ta bonté.



PROSE.

Lauda Sion Salvatorem, &c.

VOuë une Fête ſolemnelle
A la gloire de ton Paſteur
Sion ? Tout l'excès de ton zèle
Ne peut atteindre ſa grandeur.
Ce jour propoſe à tes loüanges
Ce pain vivant, ce pain des Anges
Source de l'immortalité,
Ce pain qui comble les miſteres
Que l'homme Dieu donne à ſes freres;
Prodige de ſa Charité.

Que tout notre cœur ſe déploye,
Et qu'il goûte un plaiſir divin
A chanter la premiere joye
De cet adorable feſtin :
Cette Table où Dieu nous appelle
Détruit par la Pâque nouvelle
La Pâque de l'antique Loi.
La vérité chaſſe les ombres,
La figure & ſes voiles ſombres
Cédent au flambeau de la foi.

Ainſi ce Sauveur qui nous aime,
Se donne en victime de paix,

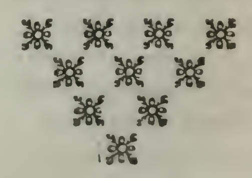
Et par nos mains il veut lui-même
S'immoler pour nous à jamais.
Le vin devient le ſang du Juſte,
Le pain devient ſa chair auguſte,
Ouvrage d'un mot tout-puiſſant ?
Ce miracle qui ſe conſomme
Loin de l'eſprit & l'œil de l'homme,
La foi le voit, la foi le ſent.

Le ſigne, la ſimple apparence
Voile ici la réalité ;
Le Chriſt avec ſa double eſſence
Sous chaque eſpéce eſt préſenté.
Aliment de l'ame fidelle,
Tout entier en chaque parcelle
Il s'offre à chacun tout entier :
Ce pain pour qui la foi ſoûpire
Deſcend en nous ſans ſe détruire,
Et vit pour nous vivifier.

Du fort il eſt la nourriture ;
Du foible il eſt la guériſon ;
Mais ce reméde à l'ame impure
Devient un éternel poiſon.
Ce pain que l'Ange nous envie,
Ce pain qui lui-même eſt la vie,
Jamais ne ſe reçoit en vain.
Pour l'Enfant repas ſalutaire,
Pour l'Eſclave & le Mercénaire
C'eſt l'arrêt d'un trépas certain.

C'eſt cet ineffable Miſtere
Que le Ciel voulut figurer,
Quand ſous le coûteau de ſon pere
Iſaac fut prêt d'expirer.
Quand pour gage à l'Iſraëlite
D'une victorieuſe fuite
L'Agneau Paſcal étoit offert;
Et quand contre une faim funeſte
Il voyoit la manne céleſte
Couvrir les ſables du Déſert.

Veille ſur nous Paſteur ſuprême;
Regarde en pitié tes enfans;
Conduis-nous remplis de toi-même
A la région des vivans.
Que ta ſageſſe & ta puiſſance
Epuiſent leur tréſor immenſe
Sur ceux qui reclament tes biens;
Que l'ame à ta table nourrie
Vôle à l'éternelle Patrie
Joindre ſes ſacrés Citoyens.



PROSE.

Pange lingua gloriosi, prælium certaminis, &c.

CHantons ce combat ſalutaire,
Où ſur une Croix ſanguinaire
Le Chriſt ſcella notre bonheur ;
Et par ſa puiſſance infinie
De la mort, de l'ignominie
Fit naître la vie & l'honneur.

Tel fut le décret immuable,
Quand le premier homme coupable
Nous laiſſa ſon crime & ſon ſort ;
Le Bois où Dieu ſe ſacrifie
Devoit porter le fruit de vie ;
Comme il porta le fruit de mort.

Contre l'Enfer qui nous obſéde,
Tu nous réſervois ce reméde
Dans les tréſors de ta bonté.
Il verra tromper ſon attente ;
Et ſa malice eſt moins prudente
Que la céleſte Charité.

Au tems marqué pour ce Miſtere
Le Fils deſcend du ſein du Pere

Victime voüée à l'Autel ;
Celui dont l'immensité passe
Toutes limites, tout espace,
S'enferme dans un sein mortel.

A la foiblesse de l'enfance
S'asservit l'unique Puissance,
Il naît vil rebut des humains ;
Et déja la misére extrême
Assiége cet Etre suprême
Qui tient le monde dans ses mains.

L'Eternel compte les journées ;
Après six lustres, trois années,
Le jour du sacrifice luit ;
Lui-même il s'immole, il expire ;
Alors commence son Empire ;
Le regne infernal est détruit.

O Charité vrayment divine !
Et par le fer & par l'épine
Tes membres sacrés sont ouverts.
Quelle lance sur Toi s'essaie ?
L'eau, le sang coule de ta plaie,
Baptême de tout l'Univers.

O Croix qui nous reconcilie,
Croix, scandale aux Juifs, & folie
Aux idolâtres Nations,
Reçois notre hommage fidelle,

Et

Et Toi, Seigneur, reçois en elle
Nos humbles adorations.

A ſon aſpect la foi plus forte
Au jour de ta mort nous tranſporte;
Nous t'y voyons encor ſouffrir;
Et ſans lui rendre un culte injuſte,
Nous embraſſons ce Bois auguſte
Où notre Dieu voulut mourir.

Gloire à la juſtice infléxible;
Gloire à cet amour invincible
Qui veut ſatisfaire à ſes droits;
Et gloire à la céleſte flâme
De l'Eſprit qui verſe en notre ame
Les dons mérités par la Croix.

PROSE.

Victimæ Paſchali laudes, immolent Chriſtiani, &c.

MEſlons nos voix aux voix des Anges;
Qu'un ſacrifice de loüanges
S'éléve au Trône de l'Agneau.
Le Ciel à l'Enfer nous arrache;
Le Fils de Dieu, l'Agneau ſans tache
A racheté tout le troupeau.

Ciel ta colere eſt aſſouvie :
La mort lutoit contre la vie ;
L'Univers a vû ce combat,
La vie, un tems, fut abattuë ;
Mais elle n'a paru vaincuë,
Que pour vaincre avec plus d'éclat.

Toi qu'au Sépulcre avoit conduite
L'amour inquiet qui t'agite,
Marie, inſtruis-nous de ſon ſort.
J'ai vû le tombeau ſans ſa proie,
Et les Anges ſaiſis de joie,
Heraults du vainqueur de la mort.

Malheur à qui n'en veut pas croire
Ce premier témoin de la gloire
De Jeſus-Chriſt reſſuſcité !
C'eſt en vain que le Juif coupable
Veut s'épargner par une fable,
L'aveu de ſon impiété.

Mais ta gloire eſt notre eſpérance ;
Seigneur, puiſque par ta puiſſance
Tu ſors glorieux du Tombeau.
Que l'amour divin nous enflâme,
Et de ta victoire en notre ame,
Que la Grace mette le Sceau.

PROSE.

Veni Sancte Spiritus, & emitte cœlitus; lucis tuæ radium, &c.

ESprit de Dieu daigne descendre,
Et sur la Terre viens répandre
Les plus purs rayons de ta splendeur;
Viens enrichir notre indigence;
Que le jour que ta main dispense,
Chasse la nuit de nôtre cœur.

Source de la joie éternelle,
Viens habiter l'ame fidelle
Impatiente de tes dons;
Sois la force qui nous appuie,
Seigneur, & que ta main essuie
Les larmes que nous répandons.

L'homme n'est qu'erreur, qu'ignorance,
Qu'orgueil ensemble, & qu'impuissance,
Qu'un néant coupable à tes yeux;
forme en nous une ame nouvelle,
Et daigne d'un néant rebelle
Créer un cœur digne des Cieux.

Languissant, impur & stérile,
Rends-le fort, sans tâche & fertile

Ce cœur qui ſe met dans tes mains ;
O de tout Bien, ſource ſuprême,
Sans Toi nous ſommes le mal même ;
Regarde-nous, nous ſommes Saints.

Tu vois notre humble dépendance ;
Fais couler en nous l'abondance
De tes dons, tréſors des eſprits ;
Pour vaincre, ſois notre courage,
Et du triomphe, ton ouvrage
Sois Toi-même à jamais le prix.





LES APOSTRES

POËME

A MONSEIGNEUR L'EVESQUE DE SENLIS.

JE chante ces Héros dont l'intrépide zèle
Fait prendre à l'Univers une face nouvelle ;
Et qui d'un culte impur affranchiſſant les cœurs,
En furent à la fois victimes & vainqueurs.

Loin prophane Apollon ; ces Héros que je chante,
Ne me font voir en toi qu'un idée impuiſſante :
Eſprit qui fus leur force, ame de leurs exploits,
Toi qui les fis par eux, chante-les par ma voix.

CHAMILLART, qu'à leur rang tes vertus éleverent,

Qui conduis après eux, l'Eglise qu'ils fonderent,
Reconnois sous leurs traits l'image de ta Foi :
Puissent être mes vers dignes d'eux & de toi.

L'aveugle Idolâtrie en chimeres féconde,
Avoit à son empire assujetti le Monde ;
Les Mortels préféroient, malgré mille bienfaits,
Au Dieu qui les forma des Dieux qu'ils avoient faits :
Mais adorant en eux leurs penchans & leurs vices,
Ils sembloient moins chercher des Dieux que des Complices.

L'Injustice embrassoit ce culte séducteur ;
Et chaque crime au Ciel avoit son Protecteur.
Là le zèle lui-même exhorte à l'Adultere ;
Ici le Parricide est un sacré Mystere :
Il n'est Plaisir infâme, il n'est Forfait si noir,
Qu'à quelque Autel l'Erreur ne transforme en Devoir.

Douze Hommes inconnus qu'un feu céleste anime,
Veulent briser le joug de l'Erreur & du Crime ;
Ils partent, vont porter cet Oracle en tout lieu :
Soyez Justes, Mortels, & ne craignez qu'un Dieu :

L'Ennemi des Humains frémit de l'entreprise
Sous le Mépris d'abord sa rage se déguise.

Noir Esprit qu'attens-tu de ces mépris forcez;
Tu les traites en vain d'Imposteurs, d'Insensez:
Ne crois pas que long-temps l'Univers les dédaigne :
Sur ton Regne détruit va naître un nouveau Regne :
Céde à la Vérité qu'en vain tu veux nier ;
L'humble Foi, d'un seul mot, sçait se justifier.

Déja sa voix féconde enfante les Miracles ;
La Nature soumise atteste ses Oracles.
L'Aveugle sent ses yeux s'éclaircir sous sa main ;
Le Boiteux à son gré marche d'un pas certain ;
Sur tous les malheureux ses Dons vont se répandre ;
Le Muet parle au Sourd, étonné de l'entendre ;
La mort même est contrainte à rèvoquer sa Loi ;
Et du sein des Tombeaux rend sa Proye à la Foi.

Le pouvoir dont leur Maître étonna la Judée,
Surprend encor en eux la terre intimidée.

Eh ! quelle excuſe reſte à l'Incrédulité ?
Un Prodige réſout chaque difficulté.

Les Peuples cependant éblouïs de leur Gloire ,
Prêts à les adorer , n'oſent encor les croire ,
Et penſant les fléchir par d'idolâtres Vœux ,
L'Encenſoir à la main , courent au-devant d'eux.
De l'adroit Ennemi dangereux ſtratagême !
Gardez-vous d'égaler le miniſtre au Dieu même ,
Diſent-ils ; connoiſſez des Mortels impuiſſans ,
Et donnez - nous la Mort plûtôt que de l'Encens.
Ainſi du fol Orgueil ils rejettent l'amorce ,
L'aveu de leur foibleſſe eſt leur plus grande force :
On alloit de l'Encens leur offrir le tribut ,
A ce nouveau prodige ; on fit plus ; on les crut.

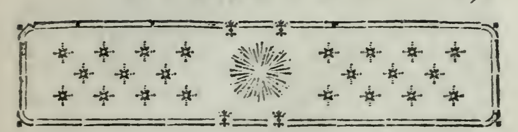
Par tout la Vérité luit aux Ames ſinceres ,
L'Idolâtre éclairé rougit de ſes chimeres ;
Et ſur la Foi du zele affrontant le danger ,
Il cherche encore ſes Dieux , mais c'eſt pour s'en venger.
L'un ſur l'Autel impie éteint l'encens qui brûle ;

L'autre brise en leurs mains un foudre ridicule ;
Et l'injure à la bouche, ils foulent tous aux pieds
Ces Dieux qu'avec frayeur ils ont cent fois priez.
C'est à ces derniers coups que l'Enfer en allarmes,
Rassemble tout l'effort de ses dernieres armes ;
Il accroit la terreur, il aigrit le couroux
Des Tyrans soupçonneux & des Prêtres jaloux ;
Et bien-tôt à l'aspect du douloureux martyre,
Croit voir la Vérité forcée à se dédire.
Mais ses saints Défenseurs insultant aux Enfers,
D'un visage serein se présentent aux fers ;
Ils courent aux Prisons plus qu'on ne les y traîne ;
Jouissent de l'opprobre en attendant la peine
Vont confesser leur maître au pied des Tribunaux ;
Pour le mieux annoncer, montent aux échaffauts,
Et font aux spectateurs craindre encor sa puissance,
Sous les coups des Bourreaux lassez de leur constance.

Enfer, quel est le fruit de ton dernier effort?
Le peuple des Elûs va naître de leur mort.

Déja leurs ennemis devenus leurs complices :
Viennent, impatiens, mandier les ſupplices.
Que de nouveaux Chrétiens ! crois-tu les diſ-
ſiper ?
Il s'en préſente plus que tu n'en peux frapper :
Chaque Martyr en forme une foule nouvelle,
Et le monde eſt ſurpris de ſe trouver fidelle.





L'INCERTITUDE DE L'AVENIR EST UN BIEN QUI N'EST PAS ASSEZ CONNU.

DISCOURS,

Qui a remporté le prix de l'Académie des Jeux Floraux de l'année 1708.

NOUS ignorons l'Avenir ; ce n'eſt pas-là notre miſere ; mais nous ne comprenons pas que ce ſoit un bien de l'ignorer, & c'eſt par-là que nous ſommes à plaindre ; écoutons cependant les murmures de la curioſité humaine, & apprenons d'elle-même ſur quoi nous devons la confondre.

Il n'eſt point à ſon gré de ſort plus inquiétant que l'incertitude où nous vivons ; nous nous trouvons dans le monde, ſans ſçavoir la place que nous y

devons tenir ; une obſcurité impénétrable nous cache les divers ſuccès qui nous y attendent ; au milieu d'une infinité de routes, nous ne ſçavons par où la Providence doit nous conduire : le terme même nous eſt inconnu, incertains à chaque pas que nous faiſons, s'il nous en reſte encore à faire ; notre ſort ne ſe développe à nos yeux qu'à meſure que nous l'éprouvons : nous vivons pour ainſi dire, de ſurpriſe en ſurpriſe, & le peu de prudence que peuvent nous donner les événemens paſſés eſt un garant ſi infidéle de l'Avenir, que de nouvelles expériences nous apprennent bien-tôt à n'y plus compter.

Ah ! plûtôt, pourſuit la curioſité irritée encore par les obſtacles, plûtôt que de nous ſoumettre à une incertitude ſi cruelle, renverſons, s'il ſe peut, l'ordre de la nature. Evoquons les manes du fond des tombeaux, & ſi la mort les a fait entrer dans la confidence des deſtinées, qu'ils en trahiſſent pour nous les ſecrets qui nous intereſſent ; forçons les Dieux mêmes à deſcendre dans leurs Temples, & à y ſubir les queſtions des hommes. Que les entrailles des victimes ſuppléent, s'il le faut, au ſilence des Dieux. Apprenons à lire dans les Aſtres les événe-

mens dont ils ſont la cauſe : Il n'y a rien enfin dans l'Univers qui ne puiſſe nous ſervir de préſage ; tous les Eſtres ont une liaiſon néceſſaire entr'eux, & l'événement qui nous regarde le moins, entraîne avec lui tous ceux qui ne regardent que nous ; tout le ſecret eſt d'en connoître la dépendance. C'eſt ainſi du moins que raiſonnoient la plûpart des payens ; & la ſuperſtition, ſous une autre face, s'eſt encore fait de nouveaux eſclaves, au milieu même du chriſtianiſme.

Voilà donc les plaintes & les reſſources de la curioſité humaine. Injuſtes plaintes ! Nous reprochons à la nature ce qui devroit lui attirer notre reconnoiſſance : vaines reſſources ! Nous prenons notre crédulité pour des lumiéres.

Sçache cependant, homme inſenſé, que ton plus grand bonheur eſt ton ignorance, & que le ſouverain Eſtre n'a pû compenſer mieux les malheurs de ta condition, que par l'incertitude qu'il t'en laiſſe.

Que les premiers Poëtes, diſons les premiers Philoſophes, ont bien connu l'état de l'homme ! Ils ont fait ſortir tous les maux de la boëte de Pandore ; l'Univers en fut inondé : mais l'eſpérance en ſortit avec eux pour en être

le reméde, & comme ſi nous avions encore trop de ce bien, il ne tient pas à nous que la connoiſſance de l'avenir ne nous l'enléve.

On peut ſe faire deux idées de la connoiſſance de l'avenir ; par l'une, entendre la prévoyance de certains évenemens ſoûmis à la prudence humaine, & qui peuvent être ou ne pas être, ſelon qu'elle les favoriſe ou qu'elle s'y oppoſe ; par l'autre, la connoiſſance des événemens immuables, & enchaînés néceſſairement entr'eux par un décret éternel. Selon la premiere idée on pourroit croire que la connoiſſance de l'avenir ſeroit un bien ; mais ce n'eſt pas de celle-là qu'il s'agit ici. Nou ne parlons qu'à ceux qui voudroient ſeulement connoître l'ordre établi, ſans prétendre qu'il dépendit d'eux de le changer.

Selon cette idée, que voulez-vous donc ſçavoir, hommes impatiens ? La place que vous devez occuper dans le monde ? Si vous y ſerez puiſſans ou ſans appui, riches ou dans l'indigence, illuſtres ou dans le mépris ? en quelque état que vous y deviez être, il vous eſt avantageux de l'ignorer. Ces biens imaginaires où vous aſpirez ne ſeront jamais ſi doux que dans la recher-

elle, & ces maux que vous craignez seroient aussi durs à prévoir qu'à souffrir.

Demandez aux hommes que la fortune a le plus favorisez, quel temps de leur vie leur a paru le plus agréable ? Celui de la recherche & des soins. Plus heureux par leurs desseins que par leurs succès, l'espérance les flattoit, la joüissance les a dégoûtez. Notre imagination s'accomode à nos désirs ; elle nous représente les objets que nous poursuivons, avec toute la solidité qui leur manque ; à peine les possédons-nous : leur vanité se fait sentir, & nous sommes tout surpris d'être détrompés.

Mais supposons un moment qu'il soit ici-bas des biens réels, & dont la jouissance ne démente point les idées que notre imagination s'en forme ; on pense qu'alors ce seroit un avantage à l'homme de les prévoir. En vain le premier mouvement le décide ainsi ; la réfléxion détruit bien-tôt ce jugement précipité. Tout l'espace de tems qui nous sépareroit d'un bien qui nous seroit destiné, nous deviendroit insuportable ; jugeons-en par l'impatience où nous nous surprenons à tous les momens : Si notre foible prudence nous découvre dans l'avenir quelque plaisir,

quelque honneur important qui nous attende, malgré tout l'attachement que nous avons à la vie, quelque preuve que nous ayons de ſa briéveté, nous retrancherions avec joye du nombre de nos jours cet intervale incommode qui retarde notre bonheur. Prenons-y garde, cet état tout violent qu'il eſt, eſt notre état ordinaire : toûjours mécontens du préſent, nous imaginons loin de nous quelques circonſtances agréables, où nous voudrions être tranſportés, aux dépens des années qui nous en ſéparent. D'impatience en impatience, ſi le Ciel nous exauçoit, nous réduirions notre vie à bien peu de jours.

Que feroit-ce au contraire, ſi une lumiere imprévûe nous dévoiloit tout-à-coup les malheurs qui nous ſont réſervés ? Quel terrible ſpectacle pour la plûpart des hommes ! Nos plus cheres eſpérances confondues, les contradictions opiniâtres de nos concurrens, les revers humiliants de la fortune, des injures à ſouffrir, des mépris amers à dévorer, les infidélités, les trahiſons de nos amis, les maladies enfin & les douleurs aigues ſemées de toutes parts dans une courte vie ; quelle ame aſſez ſtoïque pourroit enviſager un ſort ſem-

blable ſans déſeſpoir ? à peine toute notre fermeté ſuffit-elle à ſoûtenir ſucceſſivement chacun de ces maux, quoique par une illuſion naturelle nous le regardions toûjours comme le dernier; que deviendrions-nous, ſi la prévoyance les raſſemblant en un point, nous les faiſoit ſentir tous à la fois, ſans nous laiſſer entrevoir aucun moyen de les éviter ?

Quelle paix pourroit ſubſiſter encore au milieu de ces images ? Les Grands s'applaudiroient-ils un moment d'une grandeur dont ils verroient la ruine ſi prochaine ? Les riches joüiroient-ils de ces biens dont ils verroient la fortune toute prête à les dépoüiller ? Tendres amis, goûteriez-vous les charmes d'un commerce que la perfidie devroit bientôt rompre ? Vous enfin à qui la jeuneſſe & la ſanté offrent à l'envi de nouveaux plaiſirs, n'y ſentiriez-vous pas d'avance les douleurs que vous ſçauriez devoir en être le fruit ?

Mais enfin, s'il faut ignorer les diverſes circonſtances de notre vie, au moins voudrions-nous en voir le terme. C'eſt ſur ce point que la curioſité de l'homme eſt la plus vive, & en même temps la plus déraiſonnable.

La vie n'eſt déja que trop courte;

combien la vûe du terme l'abrégeroit-elle davantage ? Notre amour naturel pour notre conſervation nous fixeroit avec horreur à cet inſtant qui doit nous détruire : au lieu que la nature en nous le cachant, laiſſe un grand eſpace à notre eſpérance, & nous épargne un ſpectacle qui répandroit la frayeur ſur toute notre vie, ſpectacle d'autant plus cruel, que nous ne pourrions nous y accoûtumer, ni nous en diſtraire.

Connoiſſons enfin tous les avantages de cette heureuſe incertitude : elle égale en quelque ſorte la vie de tous les hommes. Combien ſont enlevés dès leur jeuneſſe ou dans la vigueur de leur âge ? Ils mourroient mille fois avant le terme, s'ils ſçavoient leur fin ſi prochaine ; quel déſeſpoir pour eux de n'avoir preſque reçû la vie, que pour ſentir l'horreur de la perdre ; mais ils eſperent tous atteindre à l'âge le plus reculé, & heureuſement pour eux, ils ne perdent leur erreur qu'avec la vie ; ceux même de qui la vieilleſſe eſt une eſpéce de prodige, ne ſçauroient encore diſcerner leur dernier moment. Où eſt celui que la mort ne ſurprend pas dans des projets, qui en auroient encore enfanté de nouveaux, ſi un plus long âge avoit permis l'accompliſſement de ceux

qu'elle interrompt ? Illuſion néceſſaire à notre félicité, auſſi-bien qu'aux deſſeins de la nature.

Eh ! qui ne voit que ſans cette illuſion tout tomberoit auſſi-tôt dans la langueur ? Chacun renfermeroit dans l'eſpace de ſa vie, s'il lui étoit connu, ſes projets & ſes eſpérances ; nous ne jetterions plus les fondemens de la félicité de nos ſucceſſeurs ; nous nous épargnerions mille travaux qui ne doivent être utiles qu'à notre poſtérité ; mais où nous enhardit l'eſpérance d'en joüir nous mêmes.

Le déſir même de ſe perpétuer dans la mémoire des hommes, ce mobile ordinaire des grands deſſeins, perdroit preſque toute ſa force, à l'aſpect douloureux d'une mort fixe & inévitable ; le monde enfin demeureroit dans une éternelle enfance, & la nature qui a voulu que tout s'y perfectionnât, n'a pû mieux encourager les hommes à concourir à ſon deſſein, que par cette incertitude qui étend toûjours leurs projets bien au-delà de leur vie.

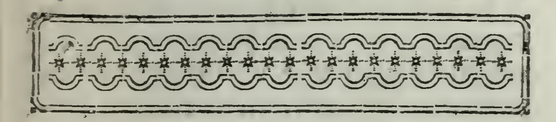
Loin donc une curioſité ſi contraire à nos intérêts ; réjoüiſſons-nous de n'avoir pû trouver que des reſſources frivoles pour la ſatisfaire, & ſans rien négliger de ce que peut la prudence pour

nous préparer des événemens heureux ; tenons-nous prêts également aux revers & aux succès, sans inquiétude & sans impatience.

Eh ! que nous importent après tout, des événemens passagers ; puisqu'il est un avenir plus durable que nous nous faisons à nous-mêmes par le bon ou le mauvais usage de notre raison. Pour la vie présente encore une fois, tenons-nous-en au seul oracle infaillible : chaque * jour a assez de son mal. Nous sommes trop foibles pour soûtenir la vûe de notre avenir : & la Providence a dû nous l'épargner.

* *Sufficit diei malitia sua.*





DISCOURS

SUR LE MESME SUJET.

LA Nature nous a accordé ſi peu de bien, qu'on ne ſçauroit trop s'appliquer à n'en rien perdre, & toute la Philoſophie de l'homme devroit conſiſter à étudier les avantages de ſa condition, pour en joüir avec reconnoiſſance.

Bien éloignés cependant de perfectionner notre goût ſur le peu de biens qui nous ſont échus, nous nous en faiſons quelquefois des maux, nous nous plaignons des choſes mêmes dont nous devrions ſçavoir gré à la Nature : ingrats & inſenſés que nous ſommes, nous la querellons de ſes bienfaits.

Telle eſt l'incertitude de l'avenir ; c'eſt un bien ſi important que preſque tous les autres en dépendent ; mais en même temps ſi peu connu, que la plûpart des hommes courent au-devant de tout ce qui pourroit les en priver.

Je laiſſe de ce ſujet ce qui regarde l'éternité. C'eſt aux Miniſtres de l'Evangile à nous faire voir comment l'incertitude de ce redoutable avenir, prévient la préſomption des uns, & differe au moins le déſeſpoir des autres. Je me borne au cours de la vie préſente, & je rends graces à la Providence de nous en avoir caché les circonſtances & la fin.

Pour mettre cet avantage dans tout ſon jour, voyons l'homme dans ſon état naturel, & joüiſſant de ſon incertitude ſur l'avenir; imaginons-le enſuite dans un état oppoſé; & embraſſant d'un coup d'œil tous les événemens de ſa vie: peut-être que cette comparaiſon nous tiendra lieu d'un raiſonnement exact, & qu'il ne ſera pas même beſoin d'en tirer des conſéquences qui ſe feront fait aſſez ſentir.

Que l'homme ſouffre quelque mal, ou qu'il joüiſſe de quelque bien, l'eſpérance le tranſporte toûjours dans l'avenir, & lui fait enviſager la fin de ſes peines ou l'accroiſſement de ſon bonheur; bien frivole en apparence, puiſqu'il n'a d'autre fondement que notre imagination, mais ſolide en effet, puiſqu'il nous flatte; ce que ne font pas la plûpart des biens que nous regardons comme les plus réels.

Le malheureux prend des meſures pour vaincre ſa miſere, il joüit en quelque ſorte du ſuccès qu'il attend tout incertain qu'il eſt.

L'ame portée d'elle-même à rejetter les ſentimens qui l'incommodent, ſe fait une ſituation plus tranquille par l'idée du ſoulagement qu'elle eſpere; ſi le mal commence, elle ſe flatte qu'il ne durera pas long-temps; s'il a déja duré, elle s'en fait une nouvelle raiſon de le croire bien-tôt à ſon terme; dût-il même ne point finir, l'eſpérance auſſi opiniâtre que lui, l'accompagne toûjours & le tempere.

Mais ſi les nuages ſe diſſipent, & qu'enfin un jour ſerein nous luiſe, non contens du bien préſent, nous y joignons tous ceux qui pourroient le ſuivre, notre cœur trop vaſte pour un bien particulier promene avidemment ſes déſirs ſur tous les autres, & par l'eſpérance, il ſe fait lui-même une fortune à ſon gré.

L'ambitieux par exemple ne voit point d'honneur où il ne puiſſe atteindre; peut-être ne parviendra-t'il qu'à peine à un rang médiocre; n'importe, ſon imagination uſurpe déja le plus élevé, les exemples ne lui manquent pas pour appuyer ſes idées les plus té-

méraires : le chemin eſt long, les obſtacles ſont grands ; mais que ſçait-il ſi la Fortune n'abrégera pas le chemin, n'applanira pas les difficultés? que ſçait-il enfin s'il n'en éprouvera pas un de ces caprices heureux, qui étonnent quelquefois juſqu'à ceux qui les éprouvent.

Chacun ſelon ſon goût ſe fait à ſoi-même cette queſtion ſéduiſante, & on s'en autoriſe aſſez d'ordinaire pour ne point mettre de bornes à ſes eſpérances.

Ce ſeroit peu pour l'homme même le plus heureux, de n'attendre préciſément que les biens qui lui doivent arriver, il ſe trouveroit à l'étroit, au milieu de ces plaiſirs déſignés ; mais l'incertitude de l'avenir lui ouvre un champ plus vaſte, & le fait jouir, pour ainſi dire, de tout ce qu'il croit poſſible.

Tout cela eſt vrai, dira-t'on peut-être, pour un certain genre d'hommes ; on avouë que les eſprits portés à l'eſpérance gagnent ſans doute à l'incertitude de l'avenir ; mais on prétend encore que c'eſt un mal pour ceux à qui la crainte eſt plus naturelle.

Eclairciſſons les choſes. Il y a des hommes timides par rapport à d'autres hommes ;

hommes ; mais il n'y en a point à qui la crainte ſoit auſſi naturelle que l'eſpérance.

Le fond de notre Eſtre, eſt l'amour du plaiſir, il n'y a que le ſentiment ou l'eſpérance de ce plaiſir qui nous rende la vie précieuſe ou ſupportable. Non, quoi qu'ait pû dire la ſubtilité humaine, (car y a-t-il rien de ſi faux qui n'ait été penſé) nous ne ſçaurions arrêter en nous ce mouvement invincible vers le plaiſir, & nous ne balancerions pas un moment s'il falloit opter pour toûjours entre le néant & la douleur. La meilleure preuve que tous les hommes eſpérent, c'eſt qu'ils ſouffrent la vie ; celui en qui l'eſpérance s'éteindroit un inſtant, attenteroit en cet inſtant ſur lui-même ; mais cette exception eſt ſi rare qu'elle eſt elle même une nouvelle preuve de la régle.

Je conviens donc qu'il y a des hommes timides en un ſens ; mais il faut convenir auſſi qu'à parler exactement, cette timidité n'eſt en effet qu'une eſpérance moins vive, qui rend peut-être les biens d'autant plus agréables qu'on les a le moins attendus, & qui ne laiſſe au preſſentiment des maux qu'une impreſſion bien languiſſante, du

moins infiniment légere, en comparaison de celle que pourroit faire sur notre ame une crainte plus éclairée.

Imaginons-nous à présent un homme que la Nature excepteroit de la régle générale, & à qui elle dévoileroit tout son avenir : Je suppose qu'il y voye une longue suite de succès, & que la plûpart de ses jours soient marqués par des événemens agréables; quelqu'un de ces différens biens qui l'attendent, prendra le dessus dans son imagination, & delà, ceux qu'il regarde comme les moindres, ne feront plus d'impression sur son ame. L'impatience lui présentera toûjours ce point de sa vie où il imagine son véritable bonheur, l'ennui se saisira de tout le tems qui le précéde, & le dégoût ou le désespoir de tout celui qui doit le suivre.

Que si quelque grand malheur se trouve mêlé à sa Fortune, c'est ce malheur qui devient l'idée dominante; plus de biens qu'elle n'efface, plus de plaisirs qu'elle n'empoisonne; ce malheur n'eût été que d'un instant pour qui l'auroit ignoré, mais la prévoyance lui donne une nouvelle étenduë, & il remplira tout l'intervale du moment où on l'a prévû, jusqu'à celui où on doit l'éprouver.

Il me ſemble voir ce malheureux qui le Sceptre à la main, & au milieu d'une Cour attentive à lui plaire, ne peut ſe cacher le glaive qu'on a ſuſpendu ſur ſa tête ; les honneurs qu'on lui rend ne flattent point ſon orgueïl, les plaiſirs qu'on lui préſente ne ſçauroient partager ſes ſens effrayés, il pâlit, il friſſonne, il ſent à tous les momens le coup qui le menace : voulez-vous ajoûter à ſon ſupplice ? Faites-lui regarder ce coup comme inévitable.

Et ne croyons pas encore que la crainte d'un grand mal rendît les moindres maux ſupportables, comme l'impatience d'un grand bien rendroit les moindres biens inſipides, il n'en eſt pas ici des biens comme des maux ; les plaiſirs que peut goûter l'homme ſur la terre, ne ſont tout au plus qu'une ombre de bonheur, qui à peine effleure l'ame, ils y laiſſent toûjours un fond inépuiſable de déſirs, que la joüiſſance d'un bien particulier ne ſçauroit interrompre.

La douleur au contraire beaucoup plus réelle ici que le plaiſir, nous occupe tout entiers, pour peu qu'elle ſoit vive ; elle enléve toute notre attention, & nous fixe malgré que nous

en ayons au moment préſent, au lieu que la plûpart de nos délices laiſſent encore errer notre imagination dans l'avenir.

Ainſi un homme prévenu de ſon ſort, ſentiroit tous ſes maux les uns après les autres, ſans que la prévoyance diminuât rien de leur activité ; ſeulement l'attente des plus grands viendroit encore aigrir les moindres, & la comparaiſon déſeſpérante d'une douleur qu'on ſouffriroit, avec des maux encore plus vifs qui devroient la ſuivre, mettroit l'ame dans une ſituation ſi cruelle, qu'on ne ſçauroit même l'imaginer ſans frayeur.

Remercions donc la Nature de nous avoir caché ce qu'elle nous réſerve, elle nous a donné par l'eſpérance le moyen de goûter juſqu'aux biens qu'elle nous refuſe, & celui de tempérer les plus grands maux qu'elle peut nous faire ; du moins ne les ſouffrons-nous que quand ils arrivent, elle a pour nous cette pitié que les Juges ont pour les criminels, à qui ils ne font prononcer leur ſentence qu'au moment qu'elle doit s'éxécuter.

Ici ſe préſente l'objet important pour l'homme, la mort. La Nature

prudente nous en a caché l'inſtant, & cette incertitude devient pour nous une eſpéce d'immortalité.

Quoique nous voyions bien en général que nous devons mourir, & que les exemples journaliers & univerſels en ſoient une preuve ſuffiſante, nous ne ſçaurions cependant appliquer cette fatalité à aucun inſtant de l'avenir ; à meſure que nous avançons dans notre carriere, il ſemble qu'elle s'étende ſous nos pas, & que le terme ſe recule de nos yeux ; la mort nous ſurprend toûjours dans l'eſpérance, &, ce n'eſt point un paradoxe, nous ne voyons pas la fin de nos jours dans l'inſtant même qu'ils vont finir.

Quelques biens cependant que nous apporte avec elle l'incertitude de l'avenir, nous connoiſſons ſi peu nos avantages, qu'il ne tient pas à nous qu'ils ne nous échapent.

Notre imprudente curioſité s'eſt efforcée de tout temps de dévoiler l'avenir ; combien a-t-elle enfanté de ſciences frivoles, qui n'avoient d'autre appui que notre crédulité & notre ignorance ; folie d'autant plus honteuſe que nous nous y ſommes livrez contre nos propres intérêts !

Il n'y a point de Peuple qui n'ait eu ſon genre de divination. Les uns cherchoient la deſtinée des Empires dans les entrailles des animaux, & peut-être le ſang des victimes tout impuiſſant qu'il eſt de lui-même, étoit parvenu par la ſuperſtition à faire en effet le ſort des états, par la terreur ou la confiance qu'il inſpiroit aux eſprits crédules.

Les autres attribuoient au hazard des Songes, une infaillibilité que la prudence ne pouvoit démentir ; on les regardoit comme les fidéles interprêtes des Dieux, & une ſeule circonſtance conforme à leur témoignage, leur donnoit plus de crédit que mille expériences contraires ne leur en pouvoient ôter.

Chaque Nation ſelon ſes caprices a prétendu forcer la Providence à ſe déceler, par mille cérémonies myſtérieuſes, qui n'avoient rien d'impoſant que leur bizarrerie & leur ridicule ; les plus petites choſes entraînoient les plus importantes, un oiſeau vû à droite, ou à gauche, décidoit du ſuccès d'une entrepriſe, & il n'arrive rien de ſi indifférent dans le monde, qui n'ait été un oracle pour quelques ſuperſtitieux.

Ceux mêmes qui ont reconnu l'illusion de ces présages, en ont substitué d'autres encore plus ridicules à ceux qu'ils ont rejettez ; il semble que l'esprit humain ne puisse se défaire d'une folie qu'en la remplaçant par une nouvelle, & que toute sa perfection se borne à changer seulement d'erreurs.

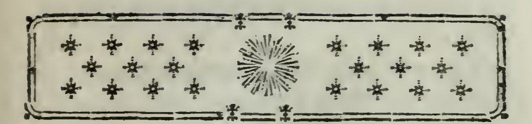
On s'est imaginé que ces grands corps qui paroissent rouler sur nos têtes exerçoient un empire absolu sur les volontés ; nous ignorons comment l'air qui nous environne, agit sur nous, & nous prétendons deviner comment les astres y peuvent agir, eux qui n'ont d'autre rapport avec nous que de pouvoir être apperçûs sous différens aspects, & à une distance si prodigieuse qu'elle effraye l'imagination. Leur clarté seule nous a imposé, il nous a paru beau que notre destin fût écrit en caracteres si brillants, & que tout l'Univers fût occupé à notre fortune.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que de grands génies se soient déclarés pour ces chimeres ; mais les plus grands hommes demeurent toûjours enfants par quelque endroit.

Ce seroit mal connoître l'esprit humain que de chercher des vrai-semblan-

ces pour le tromper ; l'abſurde eſt ſouvent plus propre à attirer ſon reſpect. Inventez au hazard une ſcience de prédire, vous aurez bien-tôt des Sectateurs ; l'incertitude de l'avenir nous incommode, & nous voulons la vaincre à quelque prix que ce puiſſe être. Malheureux, de faire tous nos efforts pour nous priver d'un ſi grand bien, heureux cependant malgré nous, de n'en pouvoir faire que d'inutiles !





RIEN NE REND L'HOMME PLUS VERITABLEMENT GRAND QUE LA CRAINTE DE DIEU.

DISCOURS,

Qui a remporté le prix de l'Académie des Jeux Floraux de l'année 1709.

NOUS voulons être Grands, & nous le ſommes en effet ; mais nous nous aviliſſons, en cherchant notre Grandeur où elle n'eſt pas : d'autant plus mépriſables que notre aviliſſement eſt notre propre ouvrage, & que rien ne pouvoit nous dégrader que nous-mêmes.

En vain nous reſte-t'il une véritable idée de la Grandeur ; nous l'appliquons preſque toûjours mal, & quoi qu'éclairés ſur la fin que nous nous propoſons, nous demeurons aveugles ſur les

moyens que nous prenons pour y parvenir.

Ce qui fait la Grandeur, nous le ſçavons, c'eſt la Puiſſance & la Sageſſe; elle renferme néceſſairement ces deux avantages. La puiſſance ſans lumiéres, ou les lumiéres ſans puiſſance, ne ſeroit tout au plus qu'une grandeur imparfaite, digne à la fois de mépris & d'eſtime, & qui perdroit bien-tôt d'un côté l'admiration qu'elle obtiendroit de l'autre.

Il n'y a donc que Dieu de grand, dans toute la précision de ce terme. Lui ſeul eſt le puiſſant & le ſage; tous les êtres ſont ſes créatures, point d'autre fondement de l'Univers que ſa volonté. Mais auſſi éclairé que puiſſant, il n'a rien créé que pour une fin digne de lui, & la ſageſſe de ſes voyes égale en lui celle de ſes deſſeins.

Ce n'eſt point ſans doute à une ſemblable grandeur que l'homme aſpire; mais il en pourſuit au moins l'ombre, toûjours impatient de s'élever ſur ſes égaux, par l'autorité ou par les lumiéres.

De-là ſont nez les Héros & les Sçavans, deux eſpéces d'ambitieux qui ſe ſont arrogé le nom de grands hommes, & qui n'accordent au reſte du monde

que les vils noms de peuple & de vulgaire.

Tâchons cependant de dissiper l'illusion qui les séduit ; qu'ils voyent eux-mêmes les bornes de leur prétendue grandeur, & qu'ils apprennent à respecter ceux qui sous des apparences moins brillantes, en ont sçû trouver une plus réelle & plus solide.

(*a*) L'Ecriture, dans les paroles qui fondent le sujet de ce discours, met la crainte de Dieu au-dessus de la science, & de la sagesse humaine ; & en un autre endroit, elle lui donne le même avantage sur l'autorité & sur la puissance. Joignons ces deux idées pour remplir toute l'étenduë du sujet.

(*b*) Que les Puissans & les Sages du monde se reconnoissent foibles & insensés devant ceux qui craignent Dieu, & qu'ils avoüent que tout nous avilit, au lieu que cette crainte magnanime nous rétablit dans notre premiere dignité.

(*c*) L'ÉGALITE' ne pouvoit subsister long-temps entre les hom-

(a) *Quàm magnus est qui invenit scientiam & sapientiam ! sed non est super timentem Dominum.*

(b) *Magnus est Judex & potens est in honore : & non est major illo qui timet Deum.* Eccl. ch. 10. v. 27.

(c) *I. Partie.*

mes. Ils naiſſent avec des déſirs trop violents & trop vaſtes, pour les borner en faveur des autres ; & ils regardent l'indépendance comme un trop grand bien, pour manquer jamais les occaſions de s'en ſaiſir. Ainſi la force a bien-tôt joui de tous ſes avantages, elle a uſurpé l'empire ſur les foibles, & s'eſt ſervi des premiers eſclaves qu'elle a ſoûmis, pour s'en faire encore de nouveaux.

Telle eſt l'origine, tel eſt l'agrandiſſement des Empires. Mais comme la même ambition qui avoit fait les Souverains, ne pouvoit s'éteindre dans le cœur des ſujets, ils briguerent au moins quelque part dans l'autorité qu'ils n'avoient pû ſe diſpenſer de reconnoître, & par la flatterie, le travail, ou les dehors mêmes de la vertu, ils ſe diſputerent l'eſtime & la confiance du maître, pour en obtenir des diſtinctions, & régner en quelque ſorte ſous lui ; conſolez de recevoir des ordres, par le plaiſir de les diſtribuer à d'autres.

Héros, Rois de la terre, Hommes d'Etat, voilà ſur quoi vous établiſſez votre grandeur, & tout ſemble concourir avec votre orgüeil, pour fortifier la haute idée que vous vous en

faites. Vous commandez à des armées nombreuſes, les peuples entiers marchent, combattent, prodiguent leur vie ſur vos premiers ordres ; la terre ſe taît en votre préſence ; les Loix mêmes vous obéiſſent, & vous répandez les bienfaits & les châtimens, au gré d'un caprice que perſonne n'a droit d'interroger ; chacun avec un viſage d'eſclave vient étudier dans vos yeux le ſacrifice que vous exigez de lui, & le Trône pour vous, n'eſt pas ſeulement un Trône, c'eſt un Autel où vous recevez l'hommage des humains.

Telle eſt l'image flatteuſe que le préjugé vous étale, ſouffrez que la raiſon vous en montre le revers. Non moins eſclaves que ceux ſur qui vous croyez régner, vous dépendez vous-mêmes de tout ce qui vous obéit.

Par quel frein les Rois prétendent-ils contenir les peuples ? qu'ils choiſiſſent de l'amour ou de la crainte ; il leur en coûtera les mêmes ſoins, & les mêmes travaux. Un Souverain ſe propoſe-t-il de gagner les cœurs ? Quels égards éternels ; que d'attentions pénibles ne faut-il pas pour plaire à des peuples ? aveugles, ils ne ſçavent ce qui leur convient : ingrats, les bien-

faits ne font que les enhardir à se plaindre ; volages, ils se lassent même d'être tranquiles Prend-il au contraire le parti de se faire craindre ? réduit alors à redouter tous ceux qui le craignent, il compte autant d'ennemis que de sujets ; en proye à des inquiétudes toûjours renaissantes, il n'est occupé qu'à découvrir des conjurations, & qu'à parer des coups. Indépendance bien fragile ! qui ne se soûtient qu'à peine par tant d'égards & de précautions ; édifice fastueux, bâti sur le sable ; le moindre orage le renverse, & il ne laisse bien-tôt de sa pompe qu'un nom frivole & de vastes ruines !

La Grandeur des Conquerants n'est pas mieux fondée. Tels que des torrens rapides, ils vont loin du lieu de leur origine, inonder successivement les Provinces, où ils ne laissent que des traces funestes de leur passage, sans pouvoir jamais s'y faire un lit durable ni paisible : bien-tôt l'envie trouve des assassins, ou la liberté des vengeurs, & dans le tems que ces Héros se croyent plus que jamais les arbitres de la vie & de la mort des autres, ils périssent souvent par ceux dont ils se croyent les maîtres.

Faut-il descendre des premieres pla-

ces du monde à ces honneurs ſubalternes qui n'amuſent que l'ambition des ſujets ? Placé entre le Souverain & le Peuple, on y devient l'eſclave de l'un & de l'autre : il y faut ſans ceſſe concilier des intérêts oppoſés, ſous peine de ſervir de victime à la tyrannie, ou à la révolte. Qu'eſt-ce qu'une pareille autorité, que l'on perd à tous les momens par la ſeule crainte de la perdre ? Une Grandeur apparente pour ceux qui l'ambitionnent ; un eſclavage réel, pour les malheureux qui en joüiſſent.

Il n'y a donc point ici de ſolide puiſſance, ni par conſéquent de véritable Grandeur. Nous n'en avons que le phantôme qui diſparoît dans les bras de ceux qui croyent s'en ſaiſir, pendant qu'il éblouït encore ceux qui ne l'apperçoivent que de loin. Les hommes que nous imaginons les plus puiſſans, ſentent leurs foibleſſes juſques ſur le Trône, où tout accablés qu'ils ſont de nos reſpects, ils ne peuvent ſouvent obtenir leur propre eſtime.

Mais changeons d'objets un moment ; franchiſſons la diſtance infinie qu'il y a des Conquerans, & des Rois du monde, juſqu'à ceux qui craignent Dieu. Nous allons voir dans ces derniers, l'indépendance que les autres

cherchent ſans ſuccès. Quelque paradoxe qu'il paroiſſe d'abord de faire naître la Grandeur, de la crainte, nous connoîtrons par la nature de cette crainte, dont il s'agit ici, qu'elle ne peut produire que des effets héroïques; que l'inſenſé qui ne craint pas Dieu, eſt le joüet éternel de tout ce qui l'environne ; au lieu que le Sage qui le craint, exerce une eſpéce d'empire ſur toute la nature & ſur ſoi-même.

Nous ne parlons point de cette crainte déſeſpérante qui eſt le partage des impies. Le Sage n'a voulu mettre au-deſſus de toute grandeur humaine, que cette crainte amoureuſe qui regarde Dieu, plûtôt comme un Pere, que comme un Maître? qui nous fait vouloir une même choſe avec lui, & qui donne ainſi à notre obéïſſance le goût de la liberté & du choix.

* Celui qui craint Dieu dans ce ſens, ne connoît d'autre joug que la juſtice; & loin de dépendre d'aucune créature, il partage en quelque ſorte la puiſſance du Créateur, par une complaiſance univerſelle en ſes Décrets, & par le concours d'une volonté toûjours conforme à la ſienne.

* *Beatus vir qui timet Dominum, in mandatis ejus volet nimis.* Pſ.

Si tous les hommes craignoient Dieu, la ſocieté n'auroit pas eu beſoin des loix humaines ; celles qu'il a gravées au fond de leur cœur, ſuffiſoient pour établir dans le monde une paix inaltérable ; tout le genre humain n'eût été qu'une ſeule famille, où ſans s'armer de menaces & de châtimens, une diſcipline ſage eût diſtribué les travaux ſelon les forces. Amis zêlés les uns des autres, nous nous ſerions rendu plus de ſervices que l'autorité n'en peut éxiger ; & reſpectés également dans les différentes places où l'intérêt commun nous auroit rangés, la ſubordination n'eût pas été un eſclavage.

En vain, l'oubli de Dieu a-t'il interrompu un ſi bel ordre ; il ſubſiſte encore pour ceux qui le craignent. S'ils obéiſſent aux loix humaines, ce n'eſt qu'autant que Dieu les a adoptées ; ils ne s'informent point de ce que l'on punit, mais de ce qui eſt juſte. S'ils ſont ſujets fidéles, ce n'eſt pas pour éviter la vengeance des Souverains ; s'ils ſont Rois bienfaiſants, ce n'eſt pas pour prévenir la révolte des peuples ; Juges équitables, leur juſtice n'eſt point la crainte du reproche ; Soldats intrépides, leur valeur n'eſt point la crainte du mépris. La crainte de Dieu ferme

leur cœur à toute autre crainte ; & Supérieurs au respect humain, ils ne dépendent que de leur devoir.

C'est cependant le joug universel, que ce respect humain. En quelque état que soient les hommes, ils se craignent toûjours les uns les autres ; ils ont, presque dans tout ce qu'ils font, autant de maîtres que de témoins ; trop jaloux d'occuper une place avantageuse dans l'esprit des autres, ils se laissent tyranniser par les opinions établies, faisant presque toûjours, moins ce qu'ils approuvent que ce qu'ils sçavent que les autres admirent. Alexandre en ravageant la Terre, n'étoit que le vil esclave de l'opinion ; il ne dévora tant de travaux que pour obtenir l'estime de ceux mêmes qu'il subjugoit ; l'Estre chimérique qu'il se faisoit dans l'imagination des hommes, lui étoit plus cher que sa propre vie ; & peut-être que Caton n'attenta sur la sienne, que pour être plus grand dans l'esprit des Romains que César même.

Jugemens humains, que d'aveuglement & de foiblesse dans ce que vous appellez Sagesse & Puissance ! Celui qui craint Dieu n'aspire qu'à l'estime de Dieu ; il ne respecte d'autre té-

moin que le Scrutateur des consciences ; tout le reste est pour lui comme s'il n'étoit pas. Disons tout ; & voilà l'indépendance de l'homme juste, l'Univers entier armé contre lui, ne lui arracheroit pas une action , une seule parole contraire à ses lumiéres.

Mais, où sont, dira-t'on, ces prétendus Souverains ? qu'on ouvre les annales de l'Eglise ; on y va voir des exemples de cette indépendance d'autant plus surprenants qu'ils y sont communs.

Quel spectacle se présente ici ? d'un côté , des Hommes qui au péril du mépris des Nations, vont y répandre des vérités que la sagesse humaine traite de scandale & de folie ; de l'autre, les Maîtres du monde soulevés contre ces hommes désarmés & sans appui. Quel étrange combat ! A qui doit demeurer l'avantage ? vous n'en doutiez pas, persécuteurs de l'Eglise naissante ; les promesses & les menaces , les honneurs offerts & les échaffauts dressés , vous répondoient d'un prompt succès. Mais vous ignoriez ce que peut la crainte de Dieu sur les cœurs ; vous apprîtes alors que vous ne pouviez faire, ni le bonheur , ni le malheur des hommes ; armez en vain de bienfaits & de

châtimens, vous ne pûtes ni féduire ni effrayer les Chrétiens ; & pendant que troublés, défespérés de votre impuiffance, vous prononciez contr'eux des Arrêts fanguinaires ; tranquilles, ils n'étoient impatients que de l'exécution. De quel côté alors fe trouvoit la Grandeur ? vous étiez méprifables fur le Trône, ils étoient Grands fur l'échafaut & leurs fupplices mêmes faifoient plus de jaloux que votre autorité.

Il ne manque aujourd'hui à ceux qui craignent Dieu, que de pareilles épreuves, pour attirer encore l'admiration de ceux qui les méprifent. Mais toute ignorée qu'elle eft, leur indépendance n'en eft pas moins réelle. Au-deffus de leurs paffions & des paffions des autres, au-deffus des douleurs & de la mort même, ils obéiffent librement à une Loy fainte qu'ils aiment, & qu'on ne fçauroit violer fans tomber auffi-tôt dans l'efclavage.

Ce ne feroit pas affez que ceux qui craignent Dieu, ne fuffent Grands que du côté de l'indépendance, ils le font encore du côté des lumiéres. Mefurons leur grandeur de tout fens ; & que les Sçavants & les Sages du monde apprennent encore à leur céder l'avantage de la Science & de la Sageffe.

* CEUX qui n'ont pû parvenir aux dignités humaines, ou qui en ont reconnu l'illuſion, ont cherché une autre ſorte de ſupériorité ſur leurs égaux. C'eſt par les lumiéres qu'ils ont voulu régner ; au lieu de ſujets, ils ſe ſont fait des diſciples, & ils imaginoient plus de grandeur à éclairer les hommes qu'à les ſoûmettre.

Rien en effet ne ſeroit plus grand que de pouvoir tout connoître, de meſurer d'un œil certain toute l'immenſité de la nature, d'en découvrir l'arrangement & les reſſorts, & de partager, pour ainſi dire, avec Dieu-même, la joüiſſance de la vérité. Mais l'ambition des Sçavans n'a pas été plus heureuſe que celle des Héros ; ils n'ont acquis qu'une ſcience confuſe, enveloppée de ténébres épaiſſes, en priſe à une infinité d'objections, & plus inquiétante encore par ſon incertitude, que l'ignorance la plus profonde.

Auſſi du ſein de chaque ſecte, comme d'un état mal affermi, s'eſt il élevé de tout temps des ſéditieux qui ont ſecoué le joug des principes qu'ils avoient reçûs, pour leur en ſubſtituer d'autres qui ont encore trouvé des deſtructeurs.

* *II. Partie.*

De lueurs en lueurs, nous courons après l'évidence que nous n'attrapons jamais; & le terme du ſçavoir dans cette vie, eſt de s'appercevoir enfin qu'on n'a rien reconnu. Car ce qu'on pourroit excepter de cette incertitude, n'étant rien en comparaiſon de ce qui n'eſt pas éclairci, ne craignons point d'avancer que l'ignorance eſt générale, & que les plus Sçavans ſont ceux qui en ſentent le mieux toute l'étendue.

Vous qui ne vous propoſés pas des vûes ſi nobles, & qui bornés toutes vos recherches à un amas hiſtorique de faits & de ſentimens, pourriez-vous vous prévaloir encore de vos lumiéres? Toute votre ſcience n'eſt que le ſouvenir des erreurs humaines; vous ſçavez, il eſt vrai, tout ce qu'on a penſé, en ignorez-vous moins ce qu'on a dû penſer?

A quoi ſe réduiſent enfin toutes les ſciences humaines? J'en atteſte les Sçavants même? à l'utilité, & à l'agrément de la vie préſente, ou même à la ſimple curioſité. La crainte de Dieu nous fait ſentir qu'il y a une ſcience ſupérieure à celles-là, autant que l'éternité eſt au-deſſus du temps, digne également de notre attention, par ſon objet, par ſa certitude & par ſon importance.

Celui qui craint Dieu abandonne le monde aux vaines diſputes des hommes; ſon objet eſt plus grand : il ne veut tirer d'autre fruit de l'Univers que d'y reconnoître la main puiſſante qui le gouverne ; & dès qu'il a entendu une fois ce témoignage prompt & unanime de toutes les créatures, il y a un Dieu, ſa curioſité dédaigne tout le reſte, & il n'eſt plus occupé que de Dieu même. Son étude alors ſe réduit à deux choſes ; à diſcerner la volonté de Dieu ſur les hommes, & à vaincre en lui-même les obſtacles que la cupidité y renouvelle à chaque inſtant. Objet véritablement digne & le ſeul digne d'une intelligence, de decouvrir l'ordre éternel & de s'y ſoûmettre, quoiqu'il en coûte.

Autant que l'objet de cette Science eſt grand, autant la certitude en eſt-elle entiere. Ce ne ſont point les Philoſophes qui nous ont annoncé les deſſeins de Dieu ſur les hommes ; nous n'avons point l'embarras d'opter entre des ſectes ennemies & ingénieuſes ſeulement à ſe convaincre réciproquement d'erreur. C'eſt Dieu lui-même qui s'eſt fait notre maître ; il nous a redonné les Loix qu'il avoit gravées dans nos cœurs en les formant, & que la révolte en

avoit effacées ; mais parce qu'il auroit été inutile de nous apprendre sa volonté, s'il nous eût abandonné à nos foiblesses, il nous a promis en même tems de nous aider à l'accomplir. Le secours est infaillible, & toûjours aussi prompt que nos souhaits.

Qu'est-il besoin à présent de relever l'importance de cette étude ? on sent assez sans doute qu'elle est l'unique nécessaire.

Il y va de notre bonheur & de notre perfection ; tout le reste, pût-il être connu, nous est étranger ; en ce point seul, l'ignorance nous est mortelle : Ecoutons tous, dit le Sage, * craignez Dieu & observez ses Loix, c'est en cela que consiste tout l'homme.

Non que les autres Sciences soient absolument inutiles ; la crainte de Dieu les sanctifie, en les subordonnant à la principale ; elle sçait même tirer des raisons d'humilité de ce qui seroit sans elle une source d'orguëil ; elle apprend enfin aux plus éclairés à reconnoitre encore leur ignorance, & à compter pour rien les applaudissemens des hommes ; ce qui est plus grand que tous les talents qui les attirent.

* *Audiamus, time Deum, & mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo.*

Ne

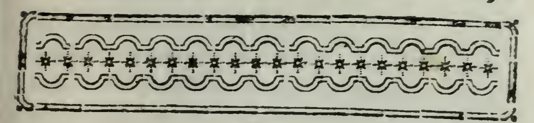
Ne cherchons donc point d'indépendance ni de lumiéres ailleurs que dans la crainte de Dieu. Hors de là, point de Sageſſe, ni même, pour ne rien ômettre, de véritable magnanimité. Les vertus humaines produiſent quelquefois les grandes actions ; la ſeule crainte de Dieu forme les grands ſentimens.

Qu'on ſe faſſe à plaiſir l'idée d'un homme véritablement magnanime. L'inſtabilité, l'agitation de tout ce qui l'environne ne ſçauroit l'ébranler un moment : tout change, & il ne change pas. Toûjours juſte, toûjours égal, les ſuccès ne lui cachent point ſon impuiſſance naturelle ; les revers ne lui font rien perdre de ſa dignité. Généreux juſqu'à ſe ſacrifier pour les autres, déſintéreſſé juſqu'à ſe trouver trop payé par le plaiſir de le faire ; capable de loüer ſes ennemis & de ſe condamner ſoi même ; zelé pour la juſtice ; indiférent pour la gloire ; exempt enfin, ou du moins vainqueur des paſſions mêmes que les hommes honorent. Ce Héros que l'imagination ſe forme, la crainte de Dieu l'a produit plus d'une fois ; & de tous ceux à qui l'admiration des peuples a donné le nom de Grand,

n'eſt-ce pas à celui-là que l'envie le doit le moins diſputer.

PRIERRE.

SEIGNEUR, vous ne ſçauriez aliéner votre gloire ; vous êtes le Puiſſant & le Sage, & nous diſparoiſſons devant vous ; mais entre vos créatures, ne nous ſera-t'il pas permis de ſentir notre dignité ? ne ſont-ce pas des titres de grandeur pour l'homme, que d'avoir été créé à l'image de Dieu, & que Dieu lui-même n'ait pas dédaigné de devenir Homme ? Ne ſouffrez donc pas, SEIGNEUR, que nous nous aviliſſions nous-mêmes ; élevez nos cœurs juſqu'à ne vouloir dépendre que de vous ; répandez en nous cette crainte magnanime, qui d'eſclaves des hommes, nous fera devenir les enfans de Dieu. Réprimez en nous cette curioſité téméraire qui oſe vous interroger ſur vos ouvrages, & préparez-nous par la juſtice à être les témoins éternels de la vérité. Nous verrons alors ce que l'œil n'a point vû, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que l'eſprit humain n'a point compris ; nous joüirons enfin du régne & des lumiéres que vous réſervés à ceux qui vous craignent.



ELOGE FUNEBRE DE LOUIS LE GRAND, PROTECTEUR DE L'ACADEMIE FRANÇOISE,

Prononcé dans l'Académie Françoise, le Jeudi 19 Décembre 1715.

MESSIEURS,

L'ACADÉMIE FRANÇOISE toûjours fidelle à la gloire de ſon Auguſte Protecteur, ne s'eſt jamais aſſemblée publiquement que pour rendre de nouveaux hommages à ſes vertus.

La matiere ſembloit ſe renouveller, à meſure que les occaſions de la traiter renaiſſoient. Cet uſage établi par notre amour, & ſi conſtamment ſuivi par notre zèle, cet uſage de loüer le ROY, en prenant poſſeſſion du rang Académi-

que, n'a jamais pesé à personne par la nécessité de redire les mêmes choses, mais seulement par la difficulté de bien dire ce que les occasions présentes offroient de nouveau à célébrer. On n'étoit point obligé, pour offrir de grands tableaux à l'esprit, de retourner sur des actions passées, & ce n'étoit point dans un souvenir éloigné qu'on alloit chercher l'admiration. Chaque année d'un Regne si mémorable, chaque jour même avoit sa gloire propre & indépendante : c'étoit toûjours le même Héros, ce n'étoit jamais le même sujet.

Mais non contens d'exiger de nos nouveaux Confreres ce témoignage public de vénération pour un Roy à qui ils alloient appartenir sous un nouveau titre, nous intéressions encore tout ce que la France enfantoit de Génies à se joindre à notre reconnoissance. Nous décernions des couronnes à qui sçavoit le mieux donner à ses actions leur véritable éclat, à ses vertus leur véritable grandeur, & nous ne croyions pas que l'on pût mieux former les esprits au grand, qu'en leur proposant une matiere toûjours aussi féconde que sublime, poëtique même par la seule vérité.

Ce Héros enfin nous est enlevé ; ce Héros si long-tems l'objet de nos accla-

mations & de notre joie, l'eſt aujourd'hui de notre douleur. Il ne nous reſte d'autre conſolation que de voir qu'il a juſtifié, ſurpaſſé même toutes nos loüanges dans ſes derniers inſtans, & que l'admiration qui ſe croyoit épuiſée, a trouvé de quoi ſe récrier encore au dernier ſpectacle que lui a donné ſa vertu.

De quel prix, MESSIEURS, venons-nous payer aujourd'hui ſon auguſte protection ? Il n'a pas beſoin de notre ſecours pour cette immortalité que nous nous vantons de ſçavoir donner aux grands noms. Dans quels climats la Renommée n'a-t'elle pas porté la gloire de ſon Regne ? La Terre & les Mers en ont été le theâtre ; les Nations polies, les Nations ſauvages en ſont preſque également inſtruites ; & l'Hiſtoire s'en perdît-elle, elle ſe retrouveroit dans la tradition de tous les Peuples.

Inutiles à ſa gloire, ne ſongeons qu'à immortaliſer notre reconnoiſſance ; c'eſt aſſez pour nous de montrer à l'avenir, que du moins par notre zèle, nous avons été dignes de la protection du plus grand des Rois.

Je dis, MESSIEURS, du plus grand des Rois ; & dans ce tribut funébre que je lui rends par l'ordre de l'A-

cadémie, J'ofe entreprendre de vous expofer toute fa grandeur. Mais vous m'en défavouëriez, fi je la cherchois dans cette puiffance extérieure, qui n'eft refpectable qu'aux yeux vulgaires. Je la cherche au fonds de fon ame, & c'eft-là que je la trouve toûjours égale, fous quelque face que je la regarde. LOUIS eft grand dans la profpérité, & l'yvreffe des fuccès n'altere jamais fa fageffe : LOUIS eft grand dans les difgraces, & l'humiliation des revers ne fert qu'à découvrir toute fa fermeté.

Que les malheurs de l'Etat, que le dérangement de nos fortunes, fuites inévitables des longues guerres, ne nuife point à l'admiration qu'éxige la mémoire d'un fi grand Roy : LOUIS n'auroit demandé de nouveaux jours que pour les réparer, s'il avoit pû vouloir autre chofe que ce que la Providence ordonnoit. Les malheureux font fouvent injuftes, mais les efprits éclairés fçavent fe mettre au-deffus de leurs malheurs, pour rendre juftice à la vertu. Diffipons d'avance par notre raifon, ce nuage paffager qui peut bien obfcurcir le Soleil à quelques yeux, mais qui le laiffe briller de toute fa fplendeur au refte de l'Univers.

PREMIERE PARTIE.

ON ne connoît que trop, MESSIEURS, quel eſt l'enchantement de la proſpérité. Elle aveugle l'eſprit, & elle ſéduit le cœur ; elle change les Salomons mêmes en idolâtres. Elle ôte à l'homme le ſentiment de ſon impuiſſance naturelle, pour y ſubſtituer une confiance téméraire en ſes propres forces, & le dégradant en effet plus qu'elle ne l'éleve en apparence, elle le rend eſclave de ſes déſirs, en lui faiſant ſecouer le joug honorable de ſes devoirs : elle détruit en lui ce lien de ſenſibilité qui nous unit tous ; & fixant ſes yeux éblouis ſur ſon propre bonheur; elle ne lui permet pas de les détourner ſur les beſoins des autres : enfin elle fait naître & nourrit en lui le mépris des autres hommes, parce qu'elle lui préſente la félicité comme un mérite, & comme un diſcernement que la nature a fait de lui, dont les autres hommes n'étoient pas dignes.

L'ame grande, l'ame forte eſt celle que tout ce charme ne ſçauroit ſurprendre, qui incapable d'éblouïſſement, voit au milieu des ſuccès, la ſource divine d'où ils deſcendent ; qui au mi-

lieu des triomphes, conſerve encore la force de réfléchir ſur ſa dépendance, & de ſentir ſa foibleſſe ; qui du ſein de la gloire & du haut du trône, ſçait encore ſoulager & reſpecter comme ſes égaux, ceux que l'ordre politique lui a ſoumis.

Rappellez à préſent, MESSIEURS, la plus grande partie du regne du Roy. Vous le verrez aſſiégé, ſi je l'oſe dire, d'une proſpérité conſtante, & ſecouru auſſi conſtamment par une ſageſſe toûjours victorieuſe ; ſorte de combat qui n'eſt un ſpectacle que pour la raiſon, mais bien digne de l'intéreſſer & de l'occuper toute entiere.

Ce Roy dont le Ciel préſagea toute la gloire par les palmes triomphantes qui ombragerent ſon berceau, ſur qui la Providence attentive veilla comme ſur un fils durant les troubles de ſa minorité, & qui vit depuis ſa puiſſance croiſſant au gré de ſes déſirs, devenir l'étonnement & la jalouſie des Nations ; ce Roy qui força les Monarchies les plus altieres à reconnoître les prééminences de ſon Trône, & les Républiques humiliées à implorer ſa protection ou ſa clémence, qui vit les peuples de l'Orient lui apporter en tribut des extrémites de la terre, la vénération de

leurs Rois, & tomber de respect à sa vûe de cette Majesté que la renommée impuissante n'avoit pû leur peindre dans tout son éclat ; ce Roy.... Mais, MESSIEURS, dispensez-moi de l'ordre des tems ; j'assemble ici, selon que les idées me pressent, ce corps de félicité si extraordinaire pour un seul homme ; ce Roy qui parcourut avec tant de rapidité la carriere des Conquérans, devant qui les monts sembloient baisser leur tête, & les fleuves ouvrir leurs flots, à qui toute l'Europe, en se liguant contre lui, rendit l'hommage de la crainte, & en recherchant son alliance, celui du respect & de l'admiration ; ce Roy plus heureux encore par sa prospérité domestique, que par les succès brillans de ses armes, qui voyoit sa postérité se multipliant chaque jour sous ses yeux, ne lui présenter dans ses fils que des Ministres zèlés de ses ordres, & plus jaloux de les exécuter que de la gloire dont ils se couvroient en les exécutant ; qui voyoit sa famille auguste s'enrichir encore de ce que l'Europe élevoit de plus illustres Princesses, qui amenées par la paix, venoient orner sa Cour de nouvelles graces, & la rendre aussi riante qu'il la rendroit majestueuse ; ce Roy enfin

si chéri de ses peuples, de qui la santé attaquée mettoit toute la France en larmes, dont la guérison étoit une longue fête célébrée à l'envi dans les campagnes & dans les villes, & où l'artisan même, à force d'amour, sembloit disputer de magnificence avec le riche ; ce Roy, MESSIEURS, & voilà sa véritable grandeur, n'a laissé vaincre ni sa raison ni son cœur à ce torrent de prospérités ; & tandis que la Nation s'enorgueillissoit de la félicité de son Monarque, le Monarque lui-même ne la regardant que comme une décoration étrangere & fugitive, n'y attachoit point son ame ; il ne pensoit qu'à se faire un mérite solide par ses actions, en remerciant encore le Ciel des succès & des actions mêmes.

Suivez-les ces actions, MESSIEURS, elles sont elles-mêmes les loüanges : désavouez-moi, si vous ne reconnoissez dans les faits mêmes des fruits constans de sagesse, de religion, de bonté & de respect même pour les hommes.

En vain l'Etat étoit-il délivré des troubles qui l'avoient agité. LOUIS y découvre encore dans le sein de la paix, une autre guerre civile d'autant plus funeste qu'un long usage rebelle à tant d'Edits en avoit fait comme le pri-

vilége de la Nation, qu'elle ne régnoit qu'entre les vaillans, & que l'Orgueil & la Vengeance l'honoroient du nom de courage & de grandeur d'ame.

Ces combats ſinguliers, d'autant plus magnanimes aux yeux de l'Erreur, que les combattans ſe devoient être plus chers, que le ſujet même en étoit plus frivole, & qu'à peine y diſtinguoit-on l'offenſeur & l'offenſé, qui privant la Patrie de ſes plus fermes ſoûtiens, tenoient lieu des proſcriptions les plus odieuſes, & qui par une contagion déplorable communiquoient leur fureur juſqu'à ceux qui n'en étoient que les témoins : ces combats, malgré tout leur faux éclat, ne peuvent cacher leur véritable infamie aux yeux d'un Roi qu'inſtruiſoit la Raiſon, & dans un âge boüillant où les projets qu'il méditoit avoient tant de beſoin du courage de ſes Sujets, il ne craint pas de proſcrire une valeur injuſte & inſenſée.

Apprenez donc, ames féroces, à reſpecter une vie qui n'eſt pas à vous, à ne la ſacrifier qu'aux intérêts de l'Etat quand il la demande, à ne plus vaincre enfin pour nos ennemis.

Et n'eſpérez pas que le nom ni le mérite, le rang ni les ſervices même obtiennent jamais du Souverain ces graces

meurtrieres qui exposeroient dans la suite tant d'illustres vies. Combien de fois renouvellera-t'il le mérite de ses Loix par son infléxibilité bienfaisante ?

Que ne peut se répandre dans tous les esprits une idée juste de l'honneur, celle que LOUIS en avoit : on attache le mépris à l'offensé, il n'est dû qu'à l'offenseur ; c'est à lui de rougir, puisque c'est lui qui s'est dégradé ; & si le duel pouvoit être permis par l'intérêt de l'honneur, ce seroit à l'offenseur d'appeller celui qu'il a outragé, pour perdre le témoin de son injustice.

Ne compterez-vous pas encore entre les ouvrages d'une raison que la prospérité rendoit plus attentive & plus sûre, le joug de la discipline & de la régle imposé à nos armées ? Nos troupes auparavant sans frein & le fleau des peuples mêmes qu'elles défendoient, instruites à ne plus effrayer que les champs ennemis, ajoûtant à la valeur ce qui étoit retranché à la licence, & ne se faisant plus un droit militaire de désoler les lieux de leur passage ? la Magistrature plus éclairée, plus autorisée par tant de sages ordonnances, & le Souverain lui-même, n'employant son autorité que pour se condamner dans sa propre cause, plus Legislateur en-

core par ſon exemple que par ſes Loix.

LOUIS s'éléve plus haut, MESSIEURS; ce n'eſt pas aſſez pour lui de veiller aux droits de la Raiſon, ceux de la Religion lui ſont encore plus ſacrés ; & dans le ſein du bonheur qui la fait ſi ſouvent diſparoître aux yeux de l'homme, il la voit, il l'entend, qui du haut du Ciel reclame ſon autorité, & lui donne le ſignal pour attaquer ce monſtre que l'Enfer avoit vomi pour la détruire : ce monſtre qui dérobant d'abord ſa marche tortueuſe pour ſurprendre, avoit enfin levé ſa tête ſuperbe pour menacer ; car c'eſt ainſi que l'Héréſie inſinuante dans ſa naiſſance, étoit parvenuë à déployer toute ſa fureur, qu'elle avoit ſoûtenu des ſiéges contre nos Rois, & forcé la vérité impuiſſante à traiter avec elle comme avec ſon égale. LOUIS l'attaque, & il la terraſſe. Je laiſſe à l'Egliſe à célébrer ce triomphe ; ce n'eſt que par ſa voix qu'il peut être dignement applaudi. Je ne vous préſente que l'entrepriſe & le motif, comme une preuve inconteſtable que les proſpérités de la terre n'avoient pas fait oublier à LOUIS ce qu'il devoit à cette ſouveraineté permanente & univerſelle devant qui toute puiſſance diſparoît.

C'eſt ce même ſentiment de fidélité ; diſons mieux ; c'eſt cet héroïſme chrétien que LOUIS reſpecta dans cette Famille Royale, qui fuyoit d'un Trône où la foy ne pouvoit régner avec elle. Il crut donner un aſile en leurs perſonnes, autant à la Religion qu'à la Royauté ; leur majeſté s'accrut à ſes yeux du ſacrifice qu'ils avoient fait de leur diadême, & il crut toûjours protéger plus qu'un Roi dans un Prince qui ne perdoit ſa Couronne que pour avoir été fidelle au Seigneur.

Ainſi vous avez vû l'homme heureux nourrir ſon zèle & ſa Religion de ſa proſpérité même : mais ce qui n'eſt pas moins rare, LOUIS heureux en devient plus ſenſible aux infortunes des hommes. Regardez ces établiſſemens ſecourables où les miſeres ne ſont pas moins reſpectées que ſoulagées ; ce Palais ſuperbe qui paroît plûtôt un lieu de triomphe que l'aſile de la va leur infortunée ; cet Eliſée décerné, pour ainſi dire, aux ombres guerrieres ; car ne peut-on pas appeller ainſi ces Soldats mutilés qui ne tenoient plus à la vie que par les bontés d'un Roi dont ils avoient ſoûtenu la gloire, cet autre Palais, ou plûtôt ce Temple, où la magnificence ſoulage la miſere, où la piété éclaire la

jeuneſſe, où les talens prêtent à la Nobleſſe de nouveaux titres, & où les Vertus faiſant l'office des Graces fabuleuſes, s'empreſſent de parer la beauté.

Ces établiſſement étoient plus chers à LOUIS que ſes plus illuſtres conquêtes. Ils appartenoient à ſa bonté ; les Places conquiſes n'appartenoient qu'à ſa valeur. Auſſi que lui coûtoient-elles à rendre, dès qu'elles pouvoient être le prix de la paix ? Monumens de ſa puiſſance quand il les ſoûmettoit, elles devenoient des monumens de ſa modération, en rentrant ſous leurs premiéres Loix ; & la facilité magnanime de ſes Traités prouvoit à toute l'Europe qu'il ſçavoit ſe vaincre lui-même, auſſi aiſément que ſes ennemis.

Et ce n'étoit pas par l'amour du repos qu'il dépoſoit les armes ; plus actif dans le ſein de la paix, il veilloit ſans interruption à nous en faire goûter les fruits ; il vouloit que les Nations enviaſſent encore plus notre félicité que notre gloire ; il exécutoit en Roi ce qu'il méditoit en Pere ; ſes vaiſſeaux triomphans traverſent les flots pour nous enrichir des dépouilles d'un nouveau monde, & tirant des prodiges du fonds de ſon amour pour nous, il parle, & les mers s'uniſſent pour nous amener l'abondance.

Mais c'eût été peu pour lui de ne procurer à ses Peuples que cette sorte d'abondance, qui toute nécessaire qu'elle est aux premiers besoins de la nature, ne sçauroit pourtant rendre l'homme heureux selon toute la dignité de ses désirs.

L'esprit a des besoins plus nobles, & dès que les autres sont satisfaits, ils se font assez sentir à l'ame, si ce n'est par leur importunité, du moins par la langueur où ils la laissent. C'est aux Arts & aux Sciences à lui fournir les alimens qu'elle demande, & c'est au Prince à ouvrir par sa protection & par ses bienfaits, cette nouvelle source de félicité publique.

Dans quel siécle, MESSIEURS, a-t'elle coulé plus abondamment que dans le nôtre ? Quel Art, s'il n'a pris naissance parmi nous, n'y a pas trouvé du moins sa perfection ? L'industrie semble y avoir épuisé tous ses miracles, & la France embellie de toutes parts, seroit méconnoissable à ceux qui l'habitoient avant nous.

Oui, la magnificence & le goût sont des vertus dans les Souverains. Elles hâtent la lenteur ordinaire des Arts ; ceux qui les exercent s'efforcent à l'envi de mériter le choix du Prince, & ce haut

dégré d'excellence où les éléve l'utile ambition d'être préférés, tourne bientôt à l'avantage de toute la Nation : nous profitons des efforts qu'on a faits pour lui ; & nous sommes servis en Rois, parce que tout est devenu digne du Souverain.

Eh ! que la morale ne vienne pas nous effrayer ici du danger du luxe. Il ne consiste pas dans la beauté ni dans la perfection des choses dont nous nous servons ; il ne consiste que dans la vanité qui s'y complaît : mais n'est-elle par la même dans tous les temps, & aveugle qu'elle est, ne se complairoit-elle pas également dans les choses médiocres, si les plus parfaites étoient ignorées ?

Les Sciences & les Lettres ont encore prêté la main aux Arts. A quelle sublimité ne sont elles pas rapidement parvenuës ? Combien de découvertes récompensées d'avance par un Roi dont les bienfaits alloient chercher les Sçavans jusques dans les glaces du Nord ? Athenes & Rome qui nous disputent encore la gloire du génie, ne nous disputent plus du moins celle des connoissances ; le Ciel s'est dévoilé à nos yeux ; nous avons sondé la terre & les mers, & nous avons tiré, pour ainsi dire, le monde Philosophique de son cahos. Plus les hommes sont éclairés, plus ils sont hom-

mes; mais auſſi plus un Roy procure à ſes peuples cet accroiſſement de lumiéres, plus il eſt Roy.

Vous rappellez, MESSIEURS, ce jour ſi cher à votre mémoire, où le vainqueur & le pacificateur du monde ne crut pas ſe dégrader, en ajoûtant à ſes titres celui de votre Protecteur. Mais ce jour de votre gloire fut encore plus le jour de la ſienne; & tandis qu'il n'y avoit qu'à vous féliciter de l'éclat qu'il répandoit ſur vous, il falloit le loüer de l'y répandre. Il voyoit dès-lors les fruits que produiroit cette adoption; & j'oſe dire qu'il donna dès ce moment à la Nation, à l'Univers, à la Poſtérité, ces ouvrages excellens qui feront à jamais ſon inſtruction ou ſes délices.

Vous aviez de quoi reconnoître un ſi auguſte appui; & le Ciel a mis entre les mains des Muſes, le prix des plus grands bienfaits; les loüanges. Auſſi avez-vous conſacré tous vos talens à ſa gloire. Jamais Roi n'a été plus célébré que LOUIS, & votre exemple auſſi-bien que ſes vertus lui attirerent de toutes parts les hommages redoublés de la Poëſie & de l'Eloquence.

Poſtérité, ne croi pourtant pas que cet encens enyvrât ſon ame. Apprends qu'après le plus ſignalé * de ſes exploits,

* La priſe de Mons & de Namur.

il refuſa les Couronnes que nous nous préparions à lui offrir. Il ſacrifia cette fois notre zèle aux conſeils de ſa modération ; & ſi dans les autres circonſtances, il ſacrifia les conſeils de ſa modération à notre zèle, c'eſt qu'il ne crut pas devoir s'oppoſer à l'épanchement de nos cœurs ; & que ſe plaiſant à penſer que nous l'aimions, il ne voulut pas nous priver du plaiſir de lui en donner des marques.

Il vous le dit lui-même, MESSIEURS, après un * de vos plus éloquens hommages, qu'*il voyoit avec reconnoiſſance le plaiſir que vous aviez à relever le peu de bien qu'il pouvoit faire.* Voilà le langage d'un homme qui ne reçoit pas les loüanges comme l'aliment de ſon orgueïl, & qui ſemble plûtôt ne leur faire grace qu'en faveur de l'amour qui les donne.

Loin que la vûe de ſon propre mérite l'occupât tout entier, yvreſſe preſque n ſéparable de la proſpérité, il épuiſoit au contraire ſon attention ſur celui des autres ; & c'eſt ainſi que les grandes ames ſçavent tromper l'orgüeil : elles ſe rempliſſent de tout ce qui s'offre d'eſtimable autour d'elles, & cette diſtraction les ſauve du péril de ſe voir trop elles-mêmes. Auſſi prompt à récompen-

* Harangue de M. le Cardinal de Polignac.

ser le mérite qu'à le connoître, ses bienfaits & son suffrage n'étoient qu'une même chose; il craignoit même de n'avoir jamais assez récompensé; les graces s'ajoûtoient aux graces; & la premiere estime qu'il avoit une fois conçûe, toûjours vive, toûjours présente à son esprit, èn sollicitoit & en obtenoit toûjours de nouveaux témoignages.

Je ne chercherai point mes preuves ailleurs que dans cette assemblée. Combien d'entre vous, MESSIEURS, le loüent à l'heure que je parle, de cette magnificence qu'ils ont éprouvée, tandis qu'on les loüe eux-mêmes du mérite qui en a été l'objet?

Mais nous n'avons presque les vertus qu'aux dépens les unes des autres, & tel est le caractere de l'esprit humain, qu'une perfection en lui, annonce souvent un vice qui la dégrade. Celui qui est vivement frappé des grandes qualités, apperçoit aussi les défauts avec une pénétration du moins égale, & comme il ne sçait point cacher son estime, il ne sçait pas aussi dissimuler son mépris.

La prospérité, la puissance, les graces de l'esprit, le sel même de l'expression, plus que tout cela la supériorité réelle du mérite, tout favorisoit dans le Roi ce penchant presque invincible de l'or-

güeil à ſe joüer malignement des imperfections d'autrui : mais la raiſon lui en découvrit toute la baſſeſſe, & l'humanité ſeule lui en fit ſentir toute la barbarie.

Non, qu'on ne louë point de bonté, ces Souverains qui contens de ne pas faire couler le ſang de leurs Sujets, ſe permettent de les bleſſer, j'ai preſque dit de les immoler par des railleries tyranniques ; car le mépris du Prince n'eſt-il pas une eſpéce de mort pour le Courtiſan ? Le bon Prince eſt celui-là ſeul qui ménage ſcrupuleuſement les hommes par la circonſpection de ſes diſcours, qui ne ſort jamais du reſpect qu'il doit à ſes Sujets mêmes, & qui ſçait faire de ſes paroles & de ſon ſilence, autant de graces.

Je l'avoüerai, MESSIEURS, cette qualité de LOUIS me frappe d'une admiration particuliere. Ses autres actions étoient faites à la face de l'Univers, & leur éclat pouvoit être leur prix. Mais qu'il eſt difficile d'exercer conſtamment une vertu qui n'eſt point en ſpectacle, & de remporter des victoires dont on eſt le ſeul témoin !

Raſſemblez à préſent ce que je viens de mettre ſous vos yeux ; joignez-y ce que vous me reprochez en ſecret de n'a-

voir pas célébré ; suppléés à ce que j'ai dit, ce que je vous ai donné lieu de penser des vertus du Roi ; car je ne serois pas surpris que l'Orateur fut ici celui qui le loüât le moins : tout ne vous montre-t'il par la sagesse de LOUIS victorieuse de la prospérité ? Vous allez voir changer la face de sa fortune, il demeurera toûjours le même.

SECONDE PARTIE.

IL sembla, MESSIEURS, pendant plus d'un demi siécle, que le Ciel se plaisoit à rassasier le Roi de félicité & de gloire ; mais quand le terme de notre bonheur fut arrivé, il sembla aussi mesurer les disgraces à ses anciennes faveurs, & vouloir épuiser sur nous le trésor des maux, comme il avoit épuisé celui des biens.

LOUIS va être blessé par tous les endroits sensibles de son cœur, & le Conquérant, le Pere & le Roi vont être également frappés.

Vous vous ressouvenez, MESSIEURS, de cette bataille funeste, qui fut comme le signal de nos malheurs : nos Troupes défaites aux mêmes lieux qui venoient d'être les témoins de leur triomphe ; ces Troupes oubliant tout à

coup qu'elles ſont Françoiſes, ſe livrent aux fers, les armes à la main, ou fuyent devant l'Ennemi étonné de leur terreur : Que la Nation ne rougiſſe point, je rapporte des prodiges ! Cependant nous ne pouvons plus vaincre notre malheur : chaque année nous amene de nouveaux revers : plus d'un lieu devient célébre par nos déroutes & par nos pertes : des ordres où la prudence s'étoit trop précautionnée contre l'excès du courage, enchaînent la valeur d'un Prince * né pour vaincre, & nous coûtent à la fois & la Victoire & ſon ſang : les places rebelles nous échappent, les places fidelles ſont enlevées ; les imprudences mêmes de nos Ennemis deviennent pour eux des triomphes, on ne conçoit pas leur témérité, encore après le ſuccès. Où ſeront nos reſſources ? Nos Généraux ** prêts de vaincre, ſont bleſſés, & ne ſauvent que leur gloire particuliere de la diſgrace publique. Le Roy demande enfin la Paix, car il eſt auſſi grand de la demander par prudence & par amour des peuples, que de la donner par modération ; & nos ennemis inſultent à nos démarches

* M. le Duc d'Orleans.

** M. le Maréchal de Villars.

par des propoſitions plus dures que le refus le plus ſuperbe. Trouvez-vous le Conquérant aſſez humilié ?

La proſpérité domeſtique ne s'évanoüit pas moins rapidement. Ce Prince * modelle éternel des enfans des Rois, exemple auſſi néceſſaire pour le bonheur des Etats, que celui des qualités Royales, ce Prince meurt, & ne nous laiſſe que le ſouvenir de ſes vertus. Son auguſte Fils qui ſe préparoit avec tant de courage à un regne qu'il craignoit ſi ſincerement ; à qui l'amour des hommes dictoit déja des projets dignes que la Sageſſe les ait adoptés aujourd'hui pour notre reſſource, ce Pere des peuples, donnons ce titre à ſes déſirs, ſuit ſon Epouſe dans le tombeau, où lui-même eſt ſuivi de ſon Fils ; & la tombe ne ſe ferme pas encore, elle nous enléve dans le frere de nouvelles eſpérances. Ainſi le Roi avoit vû une famille nombreuſe, l'ornement, l'appui de ſa Couronne & les délices de ſon cœur : il n'a fait que paſſer, & elle n'eſt plus ! Trouvez-vous le pere aſſez malheureux.

Mais il eſt une infortune encore plus ſenſible pour un bon Roi ; le malheur

* Monſeigneur.

des peuples : & LOUIS l'éprouve dans toute ſon étenduë. La fidélité ſe dément dans ſes Provinces éloignées ; l'impiété ſous le nom de zèle, y allume des révoltes auſſi opiniâtres qu'inſenſées. L'abondance diſparoît de ſes Etats ; combien de campagnes abandonnées ! Il faut armer pour les défendre ceux qui les devoient cultiver. Les ſaiſons cruelles s'uniſſent avec la guerre pour nôtre ruine ; le froid devorant va brûler les moiſſons & les fruits juſque dans les entrailles de la terre, & nous ravit en un jour, les beſoins de pluſieurs années. Pour comble enfin, les peuples preſque épuiſez, à qui la dure néceſſité demande encore de nouveaux efforts tandis que l'avarice des uns eſt attentive & induſtrieuſe à augmenter la miſere des autres. Trouvez-vous le Monarque aſſez accablé ?

Grand Dieu, vous donnâtes autrefois à un Roi ſelon vôtre cœur le choix des fléaux dont vous vouliez punir ſon crime ; vous les raſſemblez tous ſur LOUIS ! étoit-ce pour l'expiation de ſes foibleſſes, ou plûtôt pour l'exercice & le triomphe de ſes vertus ?

Suivez le Roi, MESSIEURS, dans cet enchaînement de diſgraces ; & trouvez-y, s'il ſe peut, un moment où

ſa Grandeur d'ame ſe ſoit démentie.

L'effet de l'adverſité ſur une ame commune, eſt de la décéler à elle-même ; elle ſe croyoit grande tant que la proſpérité l'élevoit, & elle prenoit ſa confiance pour une véritable force. A meſure que ces biens qui la ſéduiſoient, lui échappent, elle ſe trouve ſans appui; il ne lui reſte rien, dès qu'on lui a enlevé ce qui ne lui appartenoit pas ; & elle demeure effrayée de ſon propre vuide. Delà ce découragement honteux ; qui ne ſçait que ſe plaindre ſans agir, & qui ſe borne à ſentir ſtupidement les revers, en laiſſant aux autres le ſoin des reſſources.

Une ame grande au contraire n'eſt jamais ſi forte que lorſque tout ſe déclare contr'elle, & elle compte même que les malheurs l'enrichiſſent, à meſure qu'elle trouve en elle plus de fermeté à leur oppoſer.

Douterions-nous que LOUIS ne penſât ainſi ? Jamais les mauvais ſuccès l'ont-ils jetté dans le découragement ? Sa raiſon auſſi libre alors que dans les jours heureux, ne cherchoit-elle pas les remédes avec la même tranquillité ? Ne les découvroit-elle pas auſſi ſûrement ? Nulle précipitation, nulle lenteur : ſa prudence pouvoit être trompée,

mais non pas déconcertée ; & content de sçavoir toûjours prendre les mesures qu'exigeoient les besoins, il regardoit les événemens comme l'affaire d'un plus grand Maître que lui.

C'est de là que naissoit sur son front cette sérénité majestueuse, qui ne s'est jamais obscurcie, & je ne parle pas d'une Majesté extérieure, qui ne consisteroit que dans un assemblage de traits propres à imprimer le respect ; je ne loüerois pas un grand Roi d'un don si frivole ; je parle de cette Majesté de l'ame, qui, pour ainsi dire, commande aux traits, qui étale au-dehors une expression sensible de son courage & du témoignage présent qu'elle se rend de sa fermeté. Telle étoit la Majesté de LOUIS, & c'est ainsi que je la donne pour preuve de sa Grandeur dans les disgraces.

Si LOUIS n'avoit eu qu'un extérieur auguste, nous aurions pû nous y méprendre dans les jours de sa gloire. La joye des succès, la fierté de la puissance pouvoit répandre sur son front cette splendeur respectable dont il brilloit alors ; mais l'humiliation des revers auroit bien-tôt terni tout cet éclat ; l'abbatement & la tristesse auroient pris la place des passions imposantes, & nous

aurions été ſurpris de ne plus retrouver cette prétenduë Majeſté où la vertu n'auroit point eu de part.

Vous le ſçavez pourtant, MESSIEURS; celle de LOUIS fut toûjours la méme. Jamais les diſgraces ne lui ont fait changer de viſage ; c'eſt que ſa vertu ne changeoit point. Les événemens conſternoient les villes , tandis que la tranquillité & la confiance régnoient auprès du Trône ; on ſe raſſuroit à la vûe du Maître , & il sembloit que nos reſſources fuſſent peintes ſur ſon front.

Adverſité , quelle fut ton impuiſſance ſur le Cœur du Roi ! Tu n'as pû encore altérer un moment ſa bonté. Les malheurs nous aigriſſent , & nous rendent les hommes importuns : mais n'étoit-ce pas toûjours dans le Roi cette auguſte affabilité qui enhardiſſoit le reſpect ſans l'affoiblir , ce même penchant à faire des graces , ce même déſir plus étendu que ſes graces , qui mettoit dans ſon accuëil & dans ſes paroles le plus ſenſible objet de la reconnoiſſance ? Avec quelle grandeur d'ame récompenſoit-il ceux dont la fortune avoit trahi la prudence ou la valeur ? On eût dit que par plus de profuſion , il vouloit dédommager la Vertu de n'avoir pas réüſſi.

Mais cette ame étoit elle aussi tranquille qu'elle le paroissoit, & cette égalité ne pouvoit-elle pas être un effort de l'orgueil à cacher un trouble qui l'auroit avili ? Ce seroit déja une grande force que de soûtenir si constamment un personnage si difficile, & cet effort seul a peut-être fait tout le mérite de la plûpart des grands hommes.

LOUIS étoit plus solidemement grand ; & pour s'en convaincre, il n'y a qu'à le suivre dans le secret de son domestique ; car ce sont les vertus privées qui garantissent le mieux la vérité des plus éclatantes.

Loin de dépoüiller en se dérobant à sa Cour, cette sérénité si décente sur le front d'un Monarque, il y ajoûtoit pour ceux qui le servoient, une douce familiarité qui gagnoit leurs cœurs. Loin de lire les fâcheux événemens dans ses regards, ils y trouvoient toûjours leur consolation. Eh ! ne suffit-il pas de sçavoir que jamais Maître n'a été plus aimé que LOUIS ? Ses Domestiques sont célébres dans le monde par leur amour & par leur zèle : ils nous ont tous appris qu'on aimoit d'autant plus le Roi qu'on l'approchoit de plus près, & qu'on le voyoit, si j'ose ainsi parler, dans les momens les plus

naïfs. Voilà ſes vrais Panégyriſtes, & leur admiration le loüe mieux que celle de l'Univers, parce que c'eſt à ces yeux aſſidus qu'il pouvoit ſe déguiſer le moins.

On ſe perſuade déja, ſans que je le diſe, qu'une Ame ſemblable étoit incapable d'aucun murmure, & que LOUIS étoit auſſi ſoumis qu'il étoit ferme. Loin que l'impatience le révoltât contre la main divine qui le frappoit, ſa piété tranquille l'adoroit avec plus de reconnoiſſance. Dans le temps que le Seigneur retiroit la Victoire de ſes mains, il lui élevoit des Temples avec une magnificence qui ſembloit lui rendre graces des revers mêmes.

Vous ne vous étonnez pas ſans doute que je faſſe ici de la piété le caractere d'une Ame grande. Vous le ſçavez mieux que moi, MESSIEURS, que ſans ce fondement, toute grandeur n'eſt qu'illuſion, & que c'eſt à la Religion ſeule à faire des Héros, ſi ce titre n'eſt dû qu'à la vertu ſolide.

Les hommes vulgaires portent leurs défauts juſques dans la piété. Ils la rendent inquiéte, ſinguliere & ſuperſtitieuſe; ils ſemblent penſer qu'elle doit varier ſelon les temps; qu'il y en a une pour la proſpérité, & une autre pour

l'adverſité ; & comme ſi Dieu changeoit, ils changent, ſelon les événemens, le culte qu'ils lui rendent.

L'ame grande & éclairée ne connoît point ces variations : elle honore l'immutabilité de Dieu par la conſtance & l'uniformité de ſes ſentimens ; & c'eſt ainſi que LOUIS fut religieux dans les diſgraces, comme il avoit commencé de l'être dans les jours heureux. Ce ne ſont point ces pratiques extraordinaires de piété, dont on ſe ſurcharge, & qu'on croit fauſſement plus ſaintes que les obligations de ſon Etat ; ce ne ſont point ces vœux impatiens qui ſemblent impoſer des conditions au Seigneur ; ce ne ſont point ces peines arbitraires qu'on veut bien ſouffrir pour ſe racheter de celles que la Providence nous a déſignées ; LOUIS fait conſiſter tout ſon culte dans une fidélité conſtante à ſes devoirs, & dans une parfaite réſignation aux ordres du Ciel. Ainſi l'aſſiduité à ſes Conſeils, l'attention aux beſoins de l'Etat, ſes ordres, ſes bienfaits, l'emploi de toutes ſes heures pour la décence du Trône, pour l'utilité publique, pour le plaiſir même de ſa Cour, ou pour la conſolation de ſa famille ; tout eſt en lui une œuvre de Religion, parce que tout eſt animé de l'eſprit de l'ordre : ainſi la dé-

route de ſes armées, la perte de ſes enfans, les fléaux dont le Ciel afflige ſes peuples, tout eſt en lui un ſacrifice d'autant plus pur, qu'il n'eſt pas de ſon choix, & qu'il coûte plus à ſon cœur.

C'eſt cette piété perſévérante qui trouve grace devant le Seigneur: & ſoudain LOUIS eſt rétabli dans toute ſa gloire. Des Victoires ineſpérées, une Paix triomphante, (je parle devant ceux * qui en ont été les inſtrumens & les Miniſtres) nos Alliez rétablis dans leurs droits, ou affermis ſur leur Trône, nos ennemis enfin devenus nos alliez, & nous rendant leur confiance qui nous ſera toûjours plus chere & plus honorable que la victoire; voilà la récompenſe des vertus de LOUIS; & c'eſt le Ciel en ſe déſarmant, qui fait ſon Eloge.

Nous ne croyions pas, MESSIEURS, qu'il pût y avoir rien de plus admirable qu'une ſi belle vie: la mort du Roy nous a détrompé. C'eſt elle qui m'a garanti les grands motifs de toutes ſes actions; c'eſt elle qui m'a dévoilé toute la perfection de ſes vertus.

Je laiſſe aux Orateurs Evangeliques à ſe ſaiſir du pathétique terrible que leur

* M. le Cardinal de Polignac.

* M. le Maréchal de Villars.

offre le ſpectacle d'un Roy mourant. C'eſt à eux d'en effrayer la vanité humaine, de lui montrer le tombeau comme le terme humiliant de tous ſes projets, & de frapper les eſprits de cette horreur ſalutaire qui y réveille la Religion. Je ne ſuis point autoriſé à exciter ici ces grands mouvemens, & je ne vous expoſe la mort du Roy, que comme le plus digne objet de votre admiration.

Qu'eſt-ce qui fait l'éclat de toutes ces morts célébres que reſpecte & qu'admire l'Univers ? Une fierté féroce, un amour aveugle de la gloire, ou le mépris inſenſé de la vie. La mort du Roy préſente une grandeur plus réelle Il n'y paroît grand que parce qu'il ne cherche point à le paroître ; ſa fermeté n'eſt point faſtueuſe, ſes attendriſſemens ne ſont point des foibleſſes ; & cet homme à qui l'on auroit voulu faire oublier qu'il étoit mortel, ſemble n'avoir appris toute ſa vie qu'à mourir.

Auſſi peu occupé de ſes douleurs que ſi elles lui étoient étrangeres, il ne ſonge qu'à ſes devoirs, & toutes ſes paroles ſont autant de preuves de la ſupériorité de ſa raiſon & de la grandeur de ſon ame. Je ne puis m'empêcher de vous rappeller ici celles qui nous intéreſſent davantage. *Mon Fils*, dit-il au jeune

Prince, *vous allez régner : Songez que tout votre bonheur dépend d'être ſoûmis à Dieu, & du ſoin que vous aurez de ſoulager vos Peuples. Evitez la guerre autant que vous pourrez ; je l'ai entrepriſe quelquefois trop légérement ; ne m'imitez pas ; ſoyez un Prince pacifique , & que toute votre application ſoit de ſoulager vos Sujets.*

Vous le ſentez avec attendriſſement, MESSIEURS ; ce Fils que LOUIS embraſſe , lui eſt moins cher , lui eſt moins préſent que ſes peuples : il ne regrette que leurs malheurs ; il ne ſe reproche que de ne les avoir pas aſſez prévenus ; il ne ſouhaite à ſon Fils que la gloire de les réparer.

Puiſſe le jeune Roy ne croître que pour méditer ces précieuſes paroles , pour en faire le fonds de ſes ſentimens, & pour y meſurer tout ſon régne.

Mais, MESSIEURS, connoiſſons tout notre bonheur. C'eſt le Prince même à qui tous les droits & toutes les vertus ont décerné l'adminiſtration de l'Etat ; c'eſt lui qui chaque jour va retracer au Souverain ces importantes leçons dans ſon exemple ; c'eſt ce Prince qui va lui apprendre en nous rendant heureux , combien il eſt grand de travailler à la félicité des hommes , tandis que nos acclamations & notre recon-

noiſſance lui apprendront combien il eſt doux d'en être aimé. C'eſt ce Héros célébre par des conquêtes dont toutes les vertus militaires peuvent ſe diſputer l'honneur, qui par un gouvernement pacifique, enſeignera au Souverain à n'aimer que la Paix, & à ne ſe rendre redoutable que pour n'avoir pas beſoin de vaincre.

Grand Roy que je viens de célébrer avec un zèle ſi ſincere, ſi nos intérêts vous touchent encore, ſoyez ſenſible à notre conſolation : le bonheur même de vos Peuples va être l'éducation de votre Fils.



COMPLIMENT

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE

A MONSEIGNEUR

LE CHANCELIER.

MONSEIGNEUR,

C'eſt un nouveau bienfait du Roi, pour tout ſon Peuple, & pour Nous en particulier, que votre élévation à la premiére dignité du Royaume.

L'Académie s'eſt affligée, elle s'en fait honneur devant Vous, de la retraite imprévûe de votre illuſtre Prédéceſſeur : Nous perdons en lui un ami des Muſes, & qui regardoit comme une portion de la Juſtice, l'appui généreux qu'il prétoit aux Gens de Lettres.

Le choix du Roi nous a conſolez; ce choix qu'une raiſon conſtante éclaire, & qui fait toûjours le plus ſolide éloge de ceux ſur qui il tombe : il

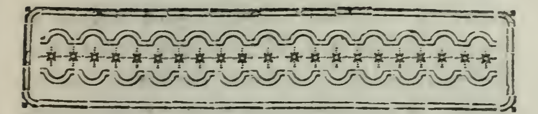
nous rend en Vous ce que nous perdons dans le Chancelier reſpectable à qui vous ſuccédez. C'eſt avec joye que nous Vous voyons monter à la place d'où nous avons eu la douleur de le voir deſcendre, & en admirant en lui cette piété recueillie qui le dérobe au fardeau glorieux des affaires, Nous admirons en Vous cette Religion généreuſe qui vous dévoüe au travail pour l'utilité publique.

Vous avez déja lutté avec ſuccès contre les maux de la guerre, dans un Miniſtere pénible, où la difficulté des tems n'a fait que ſervir à votre gloire: Placé aujourd'hui à la tête de la Juſtice, Vous exercez un Miniſtere de paix, dont tout le Royaume va ſe reſſentir. Songez, MONSEIGNEUR, que les Muſes y doivent avoir leur part. La Paix demande que les Lettres fleuriſſent, & la Juſtice veut qu'elles ſoient récompenſées. Nous ne doutons pas que Vous ne comptiez cette loi entre celles dont Vous devenez l'organe & le ſoûtien, & que Dépoſitaire de l'autorité Royale, Vous ne ſoyez auſſi le Miniſtre de la protection particuliere dont le Roi Nous honore.

L'Académie Françoiſe, MONSEI-

GNEUR ; eſt digne de votre eſtime & de votre affection, je puis dire, en m'exceptant, par le mérite de ceux qui la compoſent ; mais j'ajoûte, en le diſputant à tous, par ſon zéle & ſon attachement ſincere pour votre perſonne.





REMERCIMENT A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

MESSIEURS,

Que ne m'eſt-il permis de recüeillir ici ce qu'on Vous a dit de plus éloquent en de pareilles occaſions ? Pourquoi faut-il des expreſſions différentes pour des ſentimens ſemblables ? Ceux mêmes que je remercie m'ont enlevé tout ce que j'aurois dû leur dire.

Tant de grands Hommes ont eu à s'acquitter du devoir dont je m'acquitte, qu'il n'y a pas de honte à croire la

matiere épuisée : peut-être même y auroit il de la justice à dispenser désormais ceux que vous recevrez parmi vous, d'un hommage tant de fois rendu, & auquel la reconnoissance la plus ingénieuse ne sçauroit plus donner aucun air de nouveauté

Je me trompe, MESSIEURS, mon insuffisance me rend injuste, maintenez un usage qui n'humiliera que moi: j'admirerai avec plaisir dans ceux qui me suivront, les ressources qui m'ont manqué.

Je puis du moins vous donner un garand bien sûr de la haute idée, que j'ai de la place où vous m'élevez. C'est ce desir même d'être reçû parmi Vous, si vif en moi dès sa naissance, tout chimérique que je l'ai crû ; ce désir qui m'a tenu lieu de génie, qui m'a dicté ces essais lyriques dont vous avez agréé l'hommage ; & qui sous vos auspices ont trouvé grace devant le public ; ce désir qui, industrieux à se servir lui-même, m'a fait tantôt Orateur & tantôt Poëte pour mériter tous vos lauriers, qui m'a même enhardi plus d'une fois à vous remercier ici d'un suffrage unanime que j'osois regarder alors comme le présage de celui dont je vous rends graces en ce moment ; ce désir

enfin qui du moindre de vos Eléves, me fait devenir un de vos Confreres.

Je prononce ce mot avec tranſport, & j'oublie un moment ce que je ſuis, pour ne voir que le mérite de ceux à qui vous daignez m'aſſocier.

Quelque naiſſance, quelque dignité qui diſtingue la plûpart d'entre Vous, ce n'eſt point par cet éclat emprunté qu'ils m'ébloüiſſent ; ils en ont un plus réel & plus indépendant. Qu'on rende ailleurs aux grands emplois & aux grands noms ces hommages extérieurs que l'amour propre, habile à ſe dédommager, dément quelquefois en ſecret ; on n'honore ici que les talents & la vertu ; on n'y rend que ces reſpects ſinceres, d'autant plus flatteurs pour ceux qui les reçoivent, qu'ils ſont le plaiſir même de ceux qui les rendent.

Je ſens ce plaiſir, MESSIEURS, dans toute ſon étenduë : il n'y en a pas un de Vous, (car j'ai brigué l'honneur de Vous approcher & de Vous étudier avant le tems,) il n'y en a pas un de Vous en qui je n'aye ſenti cette ſupériorité d'eſprit, ſi ſûre de ſon empire, mais dont la politeſſe ſçait rendre la domination ſi douce.

Oüi, j'oſe le dire, les titres ſont ici de trop ; le mérite perſonnel attire à lui

toute l'attention. On remarque à peine que Vous rêüniſſez dans votre Corps ce qu'il y a de plus reſpectable dans les différents Ordres de l'Etat ; on ſonge ſeulement, & c'eſt-là votre éloge, que vous y raſſemblez le ſçavoir, la délicateſſe, les talents, le génie, & ſur tout la ſaine-critique, plus rare encore que les talents, auſſi néceſſaire à l'avancement des Lettres, que le génie même.

Mais à ne regarder que vos Ouvrages, MESSIEURS, quelle ſource d'admiration ! Peut-être en ſommes-nous encore trop près pour en jüger ſainement : on n'eſt jamais aſſez touché de ce qu'on voit naître & de ce qu'on poſſéde ; on ſe familiariſe avec le mérite de ſes Contemporains ; l'Antiquité ſeule y met le ſceau de la vénération & de l'eſtime publique. Plaçons donc l'Académie dans ſon véritable point de vûë, & voyons-la, s'il ſe peut, avec les yeux de la Poſtérité.

Des Hiſtoriens d'une ſimplicité élégante, d'une préciſion nette, & d'un ordre intéreſſant, non moins habiles à diſcerner les caracteres, qu'à dévoiler les motifs, & qui par le charme des tours & de l'expreſſion, ſemblent plûtôt renouveller les événemens, que les raconter : des Orateurs également heu-

reux à choisir & à placer leurs pensées, qui ne remuent les passions qu'en faveur de la vertu, & dont les beautés sont de tous les lieux & de tous les temps, parce que la raison est universelle, & ne change point ; des Poëtes exacts sans être froids, sublimes, mais qu'on entend toûjours, souvent au-dessus de leurs modéles dans les genres déja connus, & peut-être inimitables dans ceux qu'ils ont inventés ; des Traducteurs ingénieux quoique fidéles, qui tiendront lieu la plûpart des originaux qu'ils ont embellis ; des Philosophes enfin & des Theologiens solides, qui ont sçû parer les sujets les plus austeres, & qu'on relit encore pour le seul plaisir, quand on croit les avoir assez lûs pour s'instruire. Voilà l'Académie, MESSIEURS, telle qu'elle paroîtra au jugement de l'avenir. Les imperfections légeres & inséparables de l'humanité, que la jalousie contemporaine grossit & multiplie à nos yeux, disparoîtront alors dans la foule des beautés.

Alors on Vous rendra toute la justice qui Vous est dûe ; on connoîtra tout ce que Vous avez fait pour notre Langue ; ce qu'elle étoit avant Vous, & ce qu'elle est devenuë entre vos mains.

On ne dira plus simplement, comme

on l'a dit jusqu'ici, que chaque Langue a ses beautés différentes, & que le génie particulier de la notre, est l'ordre, la netteté & la justesse. Vous le sçavez mieux que moi, MESSIEURS; les Langues n'ont point de génie par elles mêmes. Ce sont les Ecrivains célébres, qui par l'usage différent qu'ils en font, établissent ces préventions confuses, à qui dans la suite on laisse usurper le nom de principes.

Pourquoi notre Langue n'admet-elle plus ces métaphores audacieuses qui défigurent les objets en voulant les aggrandir? pourquoi retranche-t'elle ces longues comparaisons chargées de circonstances inutiles, qui ne laissent pas discerner les véritables rapports des choses? Pourquoi veut-elle que dans un discours, les pensées naissent les unes des autres, ne forment toutes ensemble qu'un tissu de conséquences; Que par des transitions délicates, on fasse passer l'esprit sans effort & sans précipitation d'un sujet à un autre? Manquons-nous donc d'expressions pour un stile enflé & licentieux? Nous coûteroit-il tant d'arranger nos pensées selon que le hazard nous les présente; sans égard à ces rapports justes, ni à cet ordre naturel que le raisonnement exige? Non

ſans doute, & nous n'avions que trop de pente à joüir de ces libertés : mais de ſages Ecrivains ſe ſont garantis de la contagion de l'uſage ; ils ont remonté aux ſources du plaiſir & de la perſuaſion, & ils nous ont accoûtumés enfin à une raiſon exacte ; dont nous ne ſçaurions plus nous paſſer, mais que par une eſpéce d'ingratitude, nous nommons le génie de notre Langue, pour ne la pas nommer votre ouvrage.

Qu'on voye cependant, quel étoit avant Vous le génie de la Langue Françoiſe ; elle a aimé l'enflure dans Ronſard, les pointes & la licence dans Theophile, le faſte des hyperboles dans les uns, la fauſſe plaiſanterie dans les autres, le déſordre preſque dans tous : les Auteurs mêmes les plus ſenſés n'avoient pas ſeuls aſſez de force, pour ſecoüer avec perſévérance le joug du mauvais goût : Il falloit une Compagnie qui par le concours des lumiéres, établit des principes certains, rendît le goût plus fixe, diſciplinât le génie même, & en aſſujettit les fougues à la raiſon.

Voilà la gloire, Messieurs, de votre Illuſtre Fondateur. Il a prévû les fruits de votre établiſſement ; il a ſenti que les plus grands génies abandonnés

à leur goût particulier s'égareroient toûjours par quelque endroit ; mais que réünis, ils seroient les maîtres les uns des autres, & que de tant d'esprits enrichis réciproquement de leurs lumiéres, il ne se formeroit bien-tôt qu'un seul esprit, dont les vûes seroient plus vâstes, & les jugemens plus uniformes, capable enfin d'atteindre à la perfection, & d'en donner des régles.

C'eût été trop peu pour ce sage Ministre dévoüé aux intérêts de son pays, de ne lui procurer que la sûreté & l'abondance ; il voulut par votre Institution, lui assûrer cette politesse des mœurs, ce commerce agréable des esprits, cet amour, ce goût du beau, qui fait sentir tous les autres biens, & qui assaisonne jusques à l'abondance même.

Les grands Hommes ont les mêmes principes. SEGUIER succéda aux vûes d'ARMAND. Il vous consola généreusement de sa perte, & il soûtint l'ouvrage d'un autre, avec autant d'ardeur que si c'eût été le sien ; long-temps votre Confrere, il en étoit devenu encore plus digne d'être votre Protecteur ; & ce qui fait votre gloire & la sienne, LOUIS lui-même n'a pas dédaigné de lui succéder.

C'eſt de ce jour, MESSIEURS, que votre fortune eût tout ſon éclat ; les Muſes vinrent s'aſſeoir au pied du Thrône, & le Palais des Rois devint l'azile des Sçavans. Vous ne ſongeâtes alors qu'à immortaliſer votre reconnoiſſance, & le tribut que vous exigeâtes de vos nouveaux Confreres, fut l'éloge du Prince dont ils alloient partager la protection.

Ainſi par autant de plumes immortelles, furent écrites les Annales de ſon Régne, monument précieux d'équité, de valeur, de modération, & de conſtance, modéle dans les divers événemens, de cet Héroïſme éclairé, où le Sage ſeul peut atteindre.

Mais quelque grand que LOUIS paroiſſe à la poſtérité par ſes actions & par ſes vertus, ne craignons point de le dire, il lui ſera encore plus cher par la protection qu'il Vous a donnée. Tout ce qu'il a fait d'ailleurs, n'alloit qu'à procurer à ſes peuples, à ſes voiſins & à ſes ennemis mêmes, un bonheur ſujet aux viciſſitudes humaines ; par la protection des Lettres, il s'eſt rendu à jamais le Bienfaicteur du monde ; il a préparé des plaiſirs utiles à l'avenir le plus reculé, & les ouvrages de notre ſiécle qui feront alors l'éducation du

genre humain, seront mis au rang de ses plus solides bienfaits.

Multipliez donc vos Ouvrages MESSIEURS, par reconnoissance pour votre auguste Protecteur; quelque sujet que Vous traitiez, Vous travaillerez toûjours pour sa gloire, & l'on ne pourra lire nos Philosophes, nos Historiens, nos Orateurs & nos Poëtes, sans bénir le nom de l'Auguste qui les a fait naître.

Je brûle déja de contribuer selon mes forces, aux obligations que lui aura l'Univers: Heureux si mon génie pouvoit croître jusqu'à égaler mon zèle!

Je l'échauffe du moins de la plus vive émulation; je me représente quel étoit l'homme dont je remplis ici la place: j'ai fait plus, MESSIEURS; pardonnez-moi cette vanité qui ne me sera peut-être pas infructueuse; j'ai voulu compter tous mes ayeux Académiques: c'est l'illustre Personnage que vous regrettez; c'est son frere, le grand Corneille; c'est Maynard dont le nom se soûtient encore après celui du grand Corneille: filiation singuliere, dont je ne me fais gloire ici, que pour m'engager davantage à ne pas dégénérer.

Je trouve dans ce nouvel ordre d'Ancêtres, toutes les prééminences de la Poësie

Poëſie. Maynard partagea les ſuffrages de ſon ſiécle avec les Malherbes & les Racans; combien lui doit-on de ces vers heureux, qu'on ne peut s'empêcher de retenir, ni ſe laſſer de redire?

Le grand Corneille eſt de ces hommes qu'on ne peut plus loüer. Pour ſoûtenir l'idée que ſon nom ſeul réveille, il faudroit ce génie ſublime; j'ai preſque dit cet inſtinct divin, qui n'a été donné qu'à lui, & qui ne l'abandonnoit preſque jamais.

C'eſt au Frere, c'eſt au Rival de ce grand Homme, que je ſuccéde aujourd'hui. Je ne déſeſpere pas, MESSIEURS, de recueillir quelques-uns de ſes talens, ſoûtenu par vos leçons, & animé par l'exemple de ſon digne Neveu, dont je ſerois tenté de méler ici l'Eloge, s'il pouvoit être court, & ſi je ne devois toute mon attention à mon Prédéceſſeur.

Né avec un goût univerſel, il connoiſſoit également les beautés de l'une & de l'autre Scene; la France le comptera toûjours entre ſes Sophocles & ſes Ménandres. Capable du Grand, il mérita plus d'une fois la noble jalouſie de ſon frere qui eut la générosité de la lui avoüer; tendre & pathétique, il fit couler pour quelques-unes de ſes Héroïnes, des larmes que quarante ans

de ſuccès n'ont pas encore épuiſées.

Mais s'il ſçut peindre heureuſement les majeſtueuſes douleurs de la Tragédie ; le badinage & les jeux inſtructifs du Comique ne lui furent pas moins familiers : & ce qui le diſtingue dans les deux genres, c'eſt qu'il y poſſéda ſouverainement le don de l'intrigue, & des ſituations ; peut-être ne connoîtroit-il point de maître au Theâtre, ſi ſa féconde facilité, ſi la foule de ſes grands deſſeins lui eût laiſſé le ſoin ſcrupuleux du détail.

Combien d'ouvrages cependant devons-nous à cette heureuſe fécondité ? Ces Traductions, ces remarques ſur la Langue, ces Dictionnaires, travaux immenſes, qui demandent d'autant plus de courage dans ceux qui les entreprennent, qu'ils ne peuvent s'en promettre un ſuccès bien éclatant, & que le Public qui prodigue toûjours ſes acclamations à l'agréable, joüit d'ordinaire avec indifférence de ce qui n'eſt qu'utile.

Vous ne me pardonneriez pas, MESSIEURS, de n'enviſager mon Prédéceſſeur que par ſes talents, je dois le regarder par ſes vertus, l'objet indiſpenſable de mon émulation.

Sage, modeſte, attentif au mérite

des autres, & charmé de leur ſuccès; ingénieux à excuſer les défauts de ſes concurrents, comme à relever leurs beautez; cherchant de bonne foy des conſeils ſur ſes propres ouvrages, & ſur les ouvrages des autres, donnant lui-même des avis ſinceres, ſans craindre d'en donner de trop utiles; ne trouvant pas même à combattre en lui cette baſſe jalouſie tant reprochée aux Auteurs: voilà le modéle que j'ai à ſuivre. Croiroit-on que je peins un Poëte, ſi vous n'aviez encore parmi vous de pareils exemples!

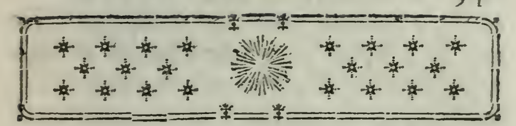
Je vous en atteſte MESSIEURS, vous qui le connoiſſiez tout entier, & qui avez joüi ſi long-temps de ſon aſſiduité. Le plaiſir de vous entendre l'attiroit ici autant que ſon devoir: vous l'avez vû fidéle à vos exercices, juſques dans une extrême vieilleſſe, tout infirme qu'il étoit & déja privé de la lumiére.

Ce mot me fait ſentir tout à coup l'état où je ſuis réduit moi-même. Ce que l'âge avoit ravi à mon Prédéceſſeur, je l'ai perdu dès ma jeuneſſe; cette malheureuſe conformité que j'ai avec lui, vous en rappellera ſouvent le ſouvenir; je ne ſervirai d'ailleurs qu'à vous faire mieux ſentir ſa perte.

Il faut l'avoüer cependant, cette pri-

vation dont je me plains, ne ſera plus déſormais pour moi un prétexte d'ignorance. Vous m'avez rendu la vûe, vous m'avez ouvert tous les livres en m'aſſociant à votre Compagnie. Aurai-je beſoin de faits ? Je trouverai ici des Sçavants à qui il n'en eſt point échappé. Me faudra-t'il des préceptes ? je m'adreſſerai aux Maîtres de l'art. Chercherai-je des exemples ? J'apprendrai les beautés des Anciens, de la bouche même de leurs rivaux. J'ai droit enfin à tout ce que vous ſçavez ; & puiſque je puis vous entendre, je n'envie plus le bonheur de ceux qui peuvent lire. Jugez, MESSIEURS, de ma reconnoiſſance, par l'idée juſte & vive que je me forme de vos bienfaits.





DISCOURS
SUR
LE DIFFERENT MÉRITE
DES OUVRAGES D'ESPRIT.

LE terme le plus employé dans le monde, & cependant le plus équivoque, c'est l'Esprit. Chacun y attache une idée particuliere ; & sans vouloir entrer dans le sens qu'un autre lui donne, ni songer même à le faire entrer dans le sien, on se contredit souvent sur des mots, quoiqu'au fonds, sans le sçavoir, on soit d'accord sur les choses, & qu'il ne manque pour convenir que la précaution de définir les termes ; précaution qui à la vérité paroîtroit pédantesque dans les conversations ordinaires, où la vivacité l'emporte sur l'exactitude, & où la justesse est presque toûjours déconcertée par les saillies.

Cette contradiction regne sur tout à l'égard des ouvrages de poësie & d'éloquence. Il n'en a point encore paru qui

ayent emporté tous les suffrages : ils ont la plûpart des admirateurs & des critiques : traités d'excellens par les uns, tandis que les autres n'hésitent pas à les soûtenir méprisables. A voir des jugemens si opposés sur les mêmes choses, on est quelquefois tenté de croire que ces arts n'ont que des beautés arbitraires. Gardons-nous cependant d'en porter un jugement si faux. Il y a dans les ouvrages d'esprit des défauts véritables & des perfections réelles : je croi même qu'on peut établir des regles pour les peser avec assez d'exactitude, & pour n'accorder précisément aux choses que l'estime qu'elles méritent.

Ce que j'en vais dire n'est pourtant qu'un essay que je verrois avec plaisir perfectionner par des mains plus habiles ; & je ne lui souhaite point de plus grand succès que d'être l'occasion d'un meilleur ouvrage.

Je n'entre point dans les causes physiques qui occasionnent nos pensées. J'examine, indépendamment de ces causes, les diverses facultés de notre ame, pour les ranger dans leur ordre, & leur donner à chacune leur juste prix. La Mémoire, l'Imagination, le Jugement ; j'ajoûte la Méthode qui, si l'on veut, n'est pas distinguée du Jugement ; & qui en est plûtôt l'étenduë & la perfection.

On eſt aſſez d'accord ſur le mérite de ces différens talens. Tout le monde place celui qui ne fait que ſe ſouvenir au-deſſous de celui qui imagine ; celui qui ne fait qu'imaginer, au-deſſous de celui qui juge & qui raiſonne ; & enfin celui qui n'a ſeulement que des idées juſtes, au-deſſous de celui qui avec cette même juſteſſe, connoît encore la dépendance & le rapport de ſes idées, & qui ſçait dans un arrangement exact les fortifier les unes par les autres.

Il faut ranger les Auteurs dans ces différentes claſſes. C'eſt delà que nous tirerons des principes pour connoître de quelle ſorte d'eſprit ils ont ; & pour ſçavoir même en détail ſur chaque endroit de leur ouvrage, en quel ſens on peut le loüer ou le reprendre. Que l'amour propre ne s'effarouche pas de cette eſtimation, s'il y perd quelquefois, en ce qu'il ſera obligé d'évaluer certains Auteurs plus qu'il ne voudroit, il regagnera aſſez d'ailleurs, en rabattant du prix de bien des choſes que la réputation lui ſurfait.

* Il y a des Auteurs de pure Mémoire, pour ainſi dire, qui n'ont d'autre talent que de s'approprier le travail des autres. Je ne prétends pas parler de ces com-

* La Mémoire.

pilateurs effrontés qui ramaſſant ſans choix & ſans art, des faits & des penſées qu'ils ont luës, s'imaginent avoir quelque part aux choſes qu'ils ſe donnent la peine de redire. Il n'y a pas de queſtion ſur ces gens-là ; il ne s'agit pas de régler leur rang dans les lettres ; ils n'en ont point. Je parle d'une eſpéce d'Auteurs ſur qui il eſt plus aiſé de ſe méprendre, & qui viennent même quelquefois à bout d'uſurper une réputation, du moins paſſagere.

Ce, ſont de prétendus Orateurs & de prétendus Poëtes, qui ſans ſonger à rien copier ; ne font cependant autre choſe. Incapables de rien produire, c'eſt la ſeule mémoire qui leur fournit ſur tout ce qu'ils font., le deſſein, les penſées, & même juſqu'au ſtyle. Pleins des bons Auteurs qu'ils ſe ſont rendus familiers, ils n'oſent, parlons plus juſte, ils ne peuvent penſer que d'après eux. Ils appliquent leurs tours & leurs expreſſions aux circonſtances préſentes ; & ſouvent ſimples traducteurs, ſimples copiſtes qu'ils ſont des choſes, ils croyent être originaux pour avoir changé ſeulement des noms. En vain prétendroient-ils que les beautés qu'ils employent ne laiſſent pas de leur être propres, quoiqu'elles leur ſoient communes avec d'autres, & qu'il

n'y a qu'à les féliciter de s'être rencontré avec de grands Hommes ; la trop grande conformité les décele ; il y a toûjours quelque chose d'original qui distingue ce que nous pensons de nous-mêmes, d'avec ce que nous imitons, au lieu que l'air servile de l'imitateur se ressent d'abord. L'expression même les trahit à chaque instant : dans la prose, ce sont des phrases, des periodes entieres, ramassées des meilleurs ouvrages, & liées avec beaucoup de peine ; & fort peu d'art : dans la Poësie ce ne sont que des hemistiches & des vers connus. Jamais une épithete dont ils n'ayent l'exemple ; jamais une de ces manieres de parler que le génie hazarde à propos, & dont le bonheur cache la hardiesse.

Reconnoissons ici toute la séduction de l'amour propre. Y a-t'il aujourd'hui un autre mérite que celui de la Mémoire, à peindre l'Aurore ouvrant les portes de l'Orient avec ses doigts de roses ; les heures attelant le char du Soleil ; lui-même couronné de rayons, fournissant sur son char doré sa vaste & pénible carriere, & venant enfin se délasser dans le sein de Thetis : à représenter Neptune appellant les tempêtes d'un coup de son trident, ou calmant les mers d'un seul mot ; conduisant ses moëtes chevaux sur

les plaines humides, précédé des Tritons & des Sirenes ; & recevant de toutes parts le tribut des fleuves : à peindre la riante Flore, careſſée du jeune Zéphire, ou ſes tréſors diſſipés par les tyrans des airs : à deſcendre enfin ſur les rives du Stix formidable aux Dieux même, où les Parques infléxibles filent & tranchent ſans égard les jours des humains, & où de ſeveres Juges diſtribuent équitablement aux ombres les tourmens du Tartare & les délices de l'Eliſée ? Toutes ces idées qui ont dû coûter des veilles aux inventeurs, s'offrent aujourd'hui d'elles-mêmes ; & cependant tel eſt le penchant de l'homme à s'eſtimer plus qu'il ne vaut, que quelquefois de grands Auteurs s'applaudiſſent encore de les employer, & ſe laiſſent enyvrer d'un orgueil puérile qui n'étoit pas même pardonnable aux inventeurs.

J'ai cité ces idées toutes triviales qu'elles ſont, par cela même qu'elles ſont triviales, & qu'elles font d'autant mieux ſentir que nous plaiſons quelquefois par des choſes où nous n'avons aucune part.

Mais ne nous y trompons pas ; il y a pour tous les genres des chemins auſſi tracés que ceux-là, quoi-qu'on s'en apperçoive moins. Combien de tours dans l'éloquence pour ſe concilier la bienveillance des auditeurs, pour effrayer, pour

attendrir, pour réveiller l'attention languiſſante, enfin pour ramaſſer ſes forces, & porter le dernier coup à ceux que l'on veut convaincre ? Combien de lieux communs de morale & de figures pathétiques, qui ne manquent aujourd'hui leur effet que parce que nous ſommes trop aguerris contr'elles ?

Y a-t'il quelque genre de Poëſie dont nous n'ayons les matériaux tout préparés ? le Poëte paſtoral croit avoir aſſez de Theocrite & de Virgile. Juvenal & Horace ſuffiſent aux Satyriques. La Tragédie même ſi enrichie de nos jours par des génies également heureux & hardis, ne fait preſque plus de progrès : toûjours mêmes intérêts, mêmes obſtacles, caracteres répetés, ſituations connuës, ſentimens ordinaires auſſi bien que les diſcours : on ne tient pas aſſez de compte à ceux qui au péril du ſuccès prennent des routes nouvelles, & oſent faire uſage de leur génie.

* C'eſt pourtant à ces Auteurs d'Imagination que nous devons la naiſſance des Arts. La Mémoire n'auroit pû faire que des Annales ; le reſte n'étoit pas de ſa compétence.

L'Imagination, car je l'examine ici toute ſeule, eſt ſujette, il eſt vrai, aux

* L'Imagination.

bizarreries les plus extravagantes ; mais elle enfante auſſi les idées les plus heureuſes ; & en matiere de poëſie & d'éloquence le jugement n'a rien à faire qu'autant qu'elle lui donne de quoi choiſir. Si l'on ne ſe ſent point d'imagination, que l'on renonce à la gloire d'Auteur : l'art ne donne point ce talent, il le ſuppoſe ; & dès qu'on en manque, en vain étudieroit on toutes les régles, en vain même dans un ouvrage peiné, les auroit-on obſervées ſcrupuleuſement ; on n'auroit fait par tous ſes efforts que prouver l'inutilité des régles ſans le génie.

Il eſt vrai que ce génie abondant ne ſe trouve gueres avec un jugement ſolide ; & c'eſt pourquoi les arts ont été du tems à ſe perfectionner. Les premiers inventeurs ſçavoient apparemment mieux imaginer que choiſir ; ils exécutoient hardiment tout ce qui s'offroit à eux : l'expérience ne les aidoit pas à prévoir l'effet de leurs caprices. Eblouïs eux-mêmes de la nouveauté de leurs idées, ils en éblouïſſoient les autres ; car rien n'eſt plus contagieux que l'imagination ; mais dans la ſuite on rejettoit le ridicule à meſure qu'on venoit à le reconnoître ; & l'on ne conſervoit que l'agréable, pour ſervir de fondement à d'autres beautés qui ſe raſſemblant d'âge en âge, forme-

rent enfin un édifice régulier dans chaque genre.

Ne croyons pas que le Poëme ſoit né avec la conſiſtance & les proportions de ceux d'Homere, quelque imparfaits que j'aye oſé les juger ; ni même que Theocrite, quoique dans un genre plus ſimple, n'ait pas été aidé par les beautés & les fautes de ſes prédéceſſeurs. L'imagination des premiers hommes ne pouvoit pas aller ſi loin.

Comme l'office de la mémoire eſt de nous repréſenter fidellement ce que nous avons vû ou entendu, celui de l'imagination eſt de feindre des objets nouveaux par un arrangement arbitraire de tout ce qui a déja frappé nos ſens. Plus nous avons vû de choſes, plus nous avons de facilité à imaginer. Celui qui ne connoîtroit que deux eſpéces d'animaux ne pourrroit pas ſe figurer des monſtres auſſi variez, que celui qui les connoîtroit toutes. L'imagination des enfans ne ſe jouë pas avec la même étenduë que la nôtre, & leurs ſonges ſont apparemment plus uniformes que ceux des hommes faits.

En matiere d'ouvrages, l'imagination des premiers inventeurs étoit à peu près auſſi étroite : il lui a fallu beaucoup d'eſſais pour ſe mettre au large ; & ce n'a pû être qu'à la longue, qu'on s'eſt trouvé

en état de former de grands desseins, & de donner de grands spectacles à l'esprit.

Il n'en faut pour exemple que la naissance & les progrès de la Tragédie & de la Comédie, quoique le goût qu'on prit à ces spectacles, les ait rendus d'ailleurs assez rapides. Tout secouru qu'on étoit par les Poëmes d'Homere qui offroient déja de grandes idées du Dramatique, les premiers essais en furent informes : on ne parvint au raisonnable que par dégrés, & ces différens accroissemens furent l'ouvrage & la gloire de plusieurs Auteurs ; tant il est vrai que l'invention & la perfection sont presque toûjours incompatibles.

La Grece eut l'honneur de toutes ces inventions ; & Rome en joüit dans la suite avec la honte de n'y pouvoir rien ajoûter. Seneque demeura au-dessous de ses modelles : Terence même prit tous ses sujets de Menandre, & quoique cela n'ôte rien de l'agrément de ses piéces, c'est toûjours autant à rabattre du mérite personnel de l'Auteur.

Ne nous plaignons pas de notre siécle, il a été plus heureux. Nous devons à l'imagination de nos Auteurs deux genres nouveaux de Tragédie, & une nouvelle source de Comique. Corneille a peint des

Héros qui nous ont moins touchés par leurs périls, qu'étonnés par leur grandeur d'ame. Il a trouvé le ſecret de nous intéreſſer par l'admiration : ſentiment qui rejailliſſoit ſur nous-mêmes, à la vûe des grandes actions dont notre eſpéce eſt capable. Racine, peut-être par un goût particulier, peut-être auſſi par la néceſſité de ſe faire une nouvelle route, pour acquérir une gloire égale à celle d'un rival déja établi, & qu'il déſeſpéroit de ſurpaſſer dans ſon genre, a preſque toûjours fait de l'Amour le premier reſſort de ſes piéces; & comme Corneille flattoit notre orgueil, en nous faiſant voir juſqu'où nous pouvons nous élever, Racine nous conſoloit de nos foibleſſes, en nous les montrant dans les plus grands hommes.

Moliere non content de peindre la Nature en général comme Terence, s'eſt attaché à des ridicules ou à des vices particuliers, qu'il a mis dans tout leur jour; en un mot, il a ſubordonné l'intrigue aux caracteres, genre de Comédie inconnu aux Anciens, du moins au point où il l'a porté.

Voilà le grand mérite de ces Auteurs, l'Invention. Si Corneille n'avoit fait que le Cid, & Moliere que l'Amphitrion, nous joüirions toûjours, comme

nous faiſons, de deux piéces admirables; mais nous ne pourrions pas nous vanter d'avoir en eux deux inventeurs; & quoique Corneille ne doive pas tout le Cid à l'Auteur Eſpagnol, ni Moliere tout l'Amphitrion à Plaute, nous ſerions réduits à chercher leur imagination dans le détail, au lieu qu'elle nous frappe ſenſiblement dans de grands ouvrages, & qu'elle a frayé aux Auteurs qui les ſuivront des chemins qu'ils n'euſſent peut-être pas découverts.

* On voit aſſez par ce que j'ai dit, l'uſage & le prix de l'Imagination. C'eſt une qualité néceſſaire aux Auteurs, mais qui ne ſert le plus ſouvent qu'à les égarer, ſi le Jugement ne la maîtriſe. C'eſt à l'Imagination que nous devons la naiſſance des Arts; mais c'eſt au Jugement que nous en devons la perfection. Comme ſon unique office eſt de choiſir ou de rejetter, c'eſt lui qui d'après les expériences de ce qui a plû aux hommes, ou de ce qui les a choqués, a établi des régles dans chaque genre. C'eſt encore lui qui borne l'autorité de ces mêmes régles, & qui nous en fait ſentir les exceptions.

L'Art eſt comme la loi: elle n'a pû prévoir tous les cas, & ſouvent par l'eſ-

* Le Jugement.

prit de la loi, on eſt réduit à juger contre la loi même. L'Art n'a eu auſſi que des vûes générales ; & ſouvent c'eſt par une connoiſſance profonde de ces vûes que l'on déroge à ſes préceptes particuliers. Voilà en quoi le Jugement eſt néceſſaire, pour reprimer ou adopter à propos les hardieſſes de l'Imagination.

Sur quelque ſujet qu'on ait à travailler, elle nous préſente d'abord pluſieurs deſſeins. Celui qui n'a pas cet eſprit d'examen & de choix, ne ſe donne pas par conſéquent la peine de la comparaiſon : il obéït à ſes premieres idées ; il arrive quelquefois qu'elles ſont heureuſes, & que l'imagination le ſert auſſi-bien toute ſeule, qu'auroit pû faire le jugement avec elle ; mais un moment après le ſort change, c'eſt le propre du hazard de varier : & le même Auteur qui vient de nous étonner par de grandes beautés, nous étonne par de grandes fautes. Comme il n'y a rien en lui qui ſçache juger de ſes caprices, tout paſſe, & l'on ſent à l'inégalité conſtante de ſon ouvrage, qu'il n'eſt le maître ni du beau ni du ridicule qui lui échappe.

Celui au contraire qui joint le jugement à l'imagination, compare à loiſir toutes ſes idées : il ne ſe laiſſe pas entraîner au brillant des unes, il ne ſe dé-

termine pas même par la ſeule juſteſſe des autres ; il ne ſouſcrit à rien qu'autant que l'agrément & la ſolidité ſont d'accord. Nouvelle idée, nouvel éxamen, il s'interroge ſur tout : ſcrupuleux juſques ſur la maniere de dire les choſes, il aſſortit toûjours ſon ton à ſon ſujet ; eſt ſimple ou s'éléve ſelon que les circonſtances le demandent : il n'admet que les ornemens qui rendent la vérité plus reconnoiſſable ou plus intéreſſante ; & enfin, conſtant à rejetter tout ce qui n'eſt pas juſte, il ne s'égare quelquefois, que parce qu'il n'eſt pas donné à l'homme de ne ſe tromper jamais.

Il ſe trouve de deux ſortes de jugement dans les hommes : les uns ne connoiſſent le vrai que par la diſcuſſion, les autres le ſentent ſans ce ſecours. Les premiers ne choiſiſſent ou ne rejettent une idée, qu'après l'avoir examinée de tous les ſens ; & cette maniere de juger, quoique la plus ſûre, nuit preſque toûjours par ſa lenteur à l'agrément, parce qu'elle laiſſe refroidir l'imagination qui en eſt l'unique ſource : Les ſeconds, par des raiſonnemens ſoudains qu'ils auroient même de la peine à développer, s'il falloit en rendre compte, embraſſent d'une ſeule vûe les défauts & les beautés des choſes ; & c'eſt cette ſorte

de jugement qu'on appelle le Goût.

La premiere maniere convient aux Dogmatiques. Comme ils n'ont d'autre but que d'inſtruire, ils comptent pour rien la perte que leur imagination pourroit faire dans la diſcuſſion ; mais la ſeconde, quoique la moins ſûre, eſt preſque la ſeule qui convienne aux Orateurs & aux Poëtes. Ils ne rempliſſent pas tous leurs engagemens, s'ils ne font qu'inſtruire, ils ſont obligés de plaire ; & ils ne peuvent y parvenir, qu'autant que par des jugemens prompts ils ſaiſiſſent les bons momens du génie, qui ne s'accommoderoit pas de la lenteur, ni des ſcrupules de l'examen. Heureux pourtant l'Auteur capable de revenir ſur ſon ouvrage avec ce jugement de diſcuſſion qui peut ſeul appercevoir & réparer les mépriſes du génie.

Il y a une obſervation à faire ſur le jugement des Auteurs. Il ne conſiſte pas toûjours à dire des choſes abſolument exactes, & vraies en elles-mêmes, c'eſt aſſez ſouvent que ce qu'ils diſent ſoit vrai dans les circonſtances où ils le diſent. On a droit de chicanner le Philoſophe ſur tout ce qu'il avance. Comme il promet des démonſtrations, il doit en donner ; mais les Orateurs & les Poë-

tes ſont d'un autre ordre. Il ſuffit aux premiers de ne rien dire que de vrai par rapport à ceux à qui ils parlent. Il y a même beaucoup de jugement à employer quelquefois le faux dont ils prévoyent un bon effet : il ne faut les juger que ſur le but qu'ils ſe propoſent : toûjours d'autant plus irréprochables, en tant qu'Orateurs, qu'ils vont plus ſurement à cette fin, & par les chemins les plus courts.

Le jugement des Poëtes, ſur tout des Dramatiques, roule encore plus ſur des vérités de ſimple convenance. Comme ils font parler des perſonnages de différens caracteres & en diverſes ſituations, ils doivent beaucoup moins étudier ce qui eſt vrai en ſoi, que les diverſes manieres dont les préjugés & les paſſions font penſer les hommes. J'ai vû critiquer une penſée de l'Opera de Thetis qui me paroît cependant une des plus belles de tout l'Ouvrage, & c'eſt beaucoup dire. Thetis près de recevoir l'hommage de Jupiter que Mercure vient de lui annoncer, parle à Pelée qu'elle aime, & dont elle croit être trahie. Elle prétend ſe venger de ſon inconſtance, en ſe rendant à l'amour de Jupiter. Voici ſes paroles.

Mon cœur s'eſt engagé ſur l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Et je veux l'en punir en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi.

Si elle aime Jupiter, diſoit le Critique, ce ne ſera plus une peine ; car il implique contradiction d'aimer ce qui ne plaît pas. Cela eſt vrai, & par cette raiſon ce ſeroit une faute de jugement à un Poëte de dire en Hiſtorien : Thetis pour ſe venger de Pelée, s'impoſa la peine d'aimer Jupiter ; mais que Thetis le diſe elle-même, rien n'eſt plus naturel, ni mieux reſſenti : elle aime actuellement Pelée ; cette paſſion qu'elle ſent, & dont elle faiſoit ſon bonheur, lui fait enviſager comme une peine, une paſſion qu'elle ne ſent pas, & qui la priveroit des ſentimens qui lui ſont encore ſi chers. Voilà la nature. Ainſi un Auteur doit ſe mettre à la place de ſes perſonnages, pour parler juſte, & un Critique doit s'y mettre auſſi, pour ne rien cenſurer qu'à propos.

En effet, c'eſt le regne du jugement que la bonne critique, & elle me fournit une exception à ce que j'ai dit en général contre le défaut de génie. Un Auteur pourvû d'un ſens droit & délicat,

mais dénué d'imagination, peut encore acquérir quelque gloire, en s'exerçant sur celle des autres. Il ne pourroit rien imaginer de ce qu'il blâme ou de ce qu'il louë, mais il sent & sçait faire sentir, en quoi les choses sont bonnes ou défectueuses. Ce talent bien employé sur les bons Auteurs, seroit d'une utilité considérable pour le public ; & ce seroit en même tems le reméde des préventions établies, & le préservatif des préventions à venir.

Nous avons des ouvrages immortels par ce seul caractere. La critique du Cid par l'Académie Françoise régla bien-tôt l'estime qu'on devoit faire de cet ouvrage ; elle en peza exactement les beautés & les défauts, & elle appuya ses décisions d'un raisonnement si solide, qu'il parut bien aux nouveaux ouvrages que l'Auteur critiqué donna dans la suite, qu'il en avoit senti lui-même toute la force. Il seroit à souhaiter que tout ce qui paroît d'estimable fût examiné par d'aussi bons Juges ; les fautes d'un bon Auteur ne se perpétueroient pas comme elles font par l'autorité de son seul exemple.

Si l'on avoit censuré de bonne heure les ouvrages sans méthode, les Auteurs auroient recherché cette perfection plus

qu'ils n'ont fait ; peut-être qu'aujourd'hui on la croiroit néceſſaire par tout ; & je ne crois pas qu'il reſtât encore de ces gens aſſez prévenus, pour tenir compte à un Auteur de l'avoir négligée, & en eſtimer d'autant moins ceux qui s'y ſont aſſujettis. Les Anciens, diſent ces gens-là, ne ſont pas trop méthodiques ; donc il ne faut pas l'être ; mais je me hazarde à ſoûtenir qu'il faut l'être, au péril de la conſéquence qu'on en peut tirer contre certains Anciens.

* La Méthode eſt l'art d'arranger ſes penſées de maniere que dans les ouvrages dogmatiques, tout en ſoit plus clair, & que dans les ouvrages de goût, tout en ſoit à la fois & plus clair & plus agréable. Il y a des Auteurs dont tout eſt bon en détail, mais qui par le défaut de cet ordre perdent une grande partie de leur force ou de leur agrément. Qu'on y prenne garde : ce talent eſt plus rare encore que le jugement même pris dans un ſens étroit. Il ſe trouve aſſez de gens capables de prononcer juſte ſur une idée particuliere ; mais qu'il y en a peu qui ſçachent embraſſer un grand deſſein, en arranger toutes les parties dans leur ordre naturel, & faire de chacune de ces parties une nouvelle analiſe, où il n'entre rien

* La Méthode.

de ſuperflu, & où tout ce qui y doit entrer ſoit mis à ſa place !

Point de prévention pour notre ſiécle, mais auſſi rendons-lui juſtice ; il a du moins ſur les autres l'avantage d'avoir porté cet Art plus loin qu'eux. Un Philoſophe de nos jours en a fait le fondement d'une nouvelle Philoſophie ; & nous lui avons d'autant plus d'obligation, que par ſes propres regles, on peut le combattre & le corriger. C'eſt lui enfin qui nous a appris a raiſonner. Le goût de ſa méthode s'eſt répandu juſques ſur la Poëſie & l'Eloquence : car tel eſt l'uſage & le prix de la raiſon, elle eſt bonne à tout, & telle eſt ſa force qu'elle triomphe tôt ou tard des préjugés. Nous manquons plus de gens qui nous la montrent, que de gens qui la reconnoiſſent quand elle ſe préſente. Les hommes ne ſçauroient ſe dérober long-tems à l'évidence.

Cependant, & j'ai déja prévenu cette diſtinction ; l'Orateur & le Poëte ne doivent pas ſe contenter de la méthode, qui convient au Philoſophe. On n'a rien à dire à celui-ci, quand toutes ſes propoſitions naiſſent les unes des autres ; & que de conſéquence en conſéquence il a épuiſé tout ſon ſujet : mais ceux-là, ſans être diſpenſés de cette premiere obligation, doivent

doivent encore ranger tellement leur matiere, que l'agrément croiſſe toûjours: & que de beautés en beautés ils parviennent à une fin plus intéreſſante encore que tout le reſte.

En vain l'Orateur aura-t'il ému les eſprits dès le commencement du diſcours ; ſi à meſure qu'il avance, ſon feu diminuë, on ſe refroidit avec lui, & l'Auditeur tout prêt d'être convaincu, lui échappe. En vain le Poëte aura-t'il étalé d'abord les images les plus agréables, ou raconté les événemens les plus intéreſſans ; s'il n'y ajoûte dans la ſuite que des beautés inférieures, de quelque raiſon ſpécieuſe qu'il puiſſe juſtifier ſon ordonnance, on ſera toûjours en droit de lui reprocher un arrangement qui fait ſuccéder l'ennui au plaiſir.

Telle eſt l'Enéïde de Virgile : on ne ſçauroit à la rigueur en condamner la diſpoſition ; tout y eſt lié, tout y eſt ſuivi : la raiſon eſt contente, mais le cœur & l'imagination ne le ſont pas. Accoûtumés aux plus grandes beautés dans les ſix premiers Livres, on n'en ſçauroit goûter de moindres dans les ſix derniers ; & toutes eſtimables qu'elles ſont en elles-mêmes, elles tiennent lieu de défauts dans la place où elles ſont. L'expreſſion eſt hardie ; mais du moins ne

ſçauroit-on nier que le Poëme ne fût infiniment plus parfait, ſi en conſervant la grandeur & la régularité du deſſein, l'Auteur avoit pû ranger ſes beautés dans un ordre plus propre à faire effet.

Cette méthode eſt particulierement néceſſaire aux Poëtes Dramatiques, qui quelquefois avec autant d'eſprit & de beautés qu'il en faut pour réuſſir, ne laiſſent pas de tomber par le ſeul défaut d'économie. Ils pourroient preſque toûjours ſe répondre du ſuccès, s'ils ſçavoient reculer les grandes beautés juſqu'aux derniers actes, & obſerver cette gradation dans chaque acte en particulier, & même juſques dans chaque ſcene. Ils peuvent ennuyer d'abord impunément ; le plaiſir qui doit ſuivre effacera cette impreſſion ; au lieu que s'ils finiſſent par ennuyer, on ne leur tiendra preſque aucun compte du plaiſir qu'ils auront fait d'abord. Ils auroient beau en appeller à la réfléxion ; l'Auditeur ne juge que par ſentiment, & il n'accorde ſon ſuffrage qu'à l'Auteur qui le lui enléve.

Il ne faut pas croire que la méthode ne convienne qu'aux grands ouvrages ; elle eſt néceſſaire à proportion dans les moins étendus, & même dans les plus petites parties de chaque ouvrage. Les

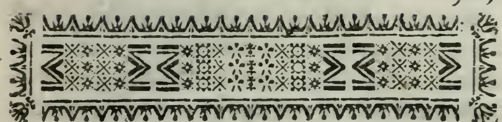
descriptions, les raisonnemens, les récits, la passion même a son ordre ; & quoique celui qui la sent ne connoisse pas les rapports & les dépendances de ses différens mouvemens, celui qui la peint doit les connoître pour en faire des images régulieres, & capables de toucher les autres.

Voilà en général toutes les qualités qui peuvent se rencontrer dans un ouvrage. Si elles s'y rencontroient toutes dans un dégré éminent, l'ouvrage seroit parfait ; mais où est l'Auteur qui rassemble tous ces talens ? Il faut donc, pour estimer les Auteurs tout ce qu'ils valent ; & ne les estimer que ce qu'ils valent, comparer toûjours ce qu'ils ont avec ce qui leur manque ; bien distinguer leur qualité dominante, & le prix dont elle est, d'avec les autres qualités qu'ils y joignent, & leur prix particulier ; & enfin ne prononcer de jugement sur eux, qu'après une exacte compensation de leurs défauts & de leurs avantages.

Tout le monde n'est pas capable de ces compensations, & cependant tout le monde veut juger. On juge donc en gros d'un ouvrage, selon qu'on estime, ou qu'on méprise la partie qui y domine ; l'un, parce qu'il n'y trouve pas un juge-

ment bien sûr, le soûtient absolument mauvais; l'autre, parce qu'il y est frappé d'une imagination brillante, le soûtient admirable sans restriction. On se rapprocheroit bien-tôt, si l'on s'expliquoit; mais on ne s'en donne pas la peine, & souvent l'on aime mieux disputer que s'entendre.





DISCOURS SUR LES PRIX QUE L'ACADEMIE FRANÇOISE, DISTRIBUE,

Prononcé le 25 Août, Fête de Saint Louis 1714. après la lecture des piéces qui ont remporté les Prix.

MESSIEURS,

Nous nous ſommes apperçûs cette année que l'émulation ſe réfroidiſſoit; non par la qualité des ouvrages qui nous ont fait ſouhaiter d'avoir plus d'un Prix à diſtribuer, mais par le nombre des prétendans, qui s'eſt trouvé moindre qu'à l'ordinaire.

Dans la place où le sort m'a mis, c'est à moi de ranimer au nom de l'Académie Françoise, cet amour d'une gloire si précieuse à la Nation, si propre à y maintenir l'éclat des talens, plus désirable peut-être que celui des armes ; puisque cette supériorité littéraire ne peut exciter chez nos voisins que des jalousies utiles, & qui loin de troubler le repos des uns ni des autres, ne feroient que hâter les progrès de l'esprit & notre perfection commune.

Heureux ces combats paisibles qui font autant d'honneur à l'homme que les combats sanglans devroient lui causer de honte ! heureuses ces luttes du génie où les vainqueurs n'obtiennent qu'une admiration qui les fait aimer, & où les vaincus acquierent encore de nouvelles forces par les secours qu'ils reçoivent des vainqueurs mêmes !

La Paix que la Prudence & la Victoire se sont disputé l'honneur de nous ramener, va rendre aux Muses ce loisir précieux qui leur est si nécessaire. Elles peuvent désormais chanter leur propre repos, & en répandre les fruits dans l'Univers. Ce seroit peu que la Paix ne rendît aux hommes que la tranquilité & l'abondance : ils sont nés pour une

félicité plus délicate ; & ils ne ſont heureux comme il leur convient de l'être, qu'à meſure qu'ils étendent leurs connoiſſances, & qu'ils perfectionnent leurs talens.

Puiſſe renaître parmi nous cette émulation qui a donné tant de grands hommes à la France ; qui par tant d'ouvrages célébres a rendu notre langue ſi chere aux étrangers, & qui la rendra même néceſſaire à la poſtérité.

Que ne pouvons-nous animer les Auteurs par les plus grandes récompenſes ! que ne pouvons-nous proportionner les couronnes au mérite, & aſſûrer la fortune d'un Orateur ou d'un Poëte par la diſtribution d'un ſeul prix ! nous n'avons preſque que de l'honneur à vous offrir ; mais c'eſt le tréſor le plus cher aux belles ames : & vous avez du moins cet avantage en travaillant pour vous voir couronnés de nos mains, qu'on ne peut vous ſuppoſer qu'un intérêt noble & généreux, que la vertu même ne diſtingue pas du déſintéreſſement.

Rappellez-vous ces jeux ſi fameux de la Gréce devenus par leur célébrité l'époque de ſon Hiſtoire, ces jeux où l'on venoit de ſi loin, avec tant de dépenſe & d'appareil, où les Héros diſputoient

le prix au nom des Villes entieres, & où les Rois mêmes cherchoient à augmenter leur Majesté du titre de vainqueur. Ils ne s'y proposoient qu'une couronne d'Olivier, & les acclamations des Peuples. Nous n'offrons pas de moindres avantages à ceux qui triomphent ici : nous leur promettons un nom, mais un nom autant au-dessus de celui que méritoient ces vainqueurs des jeux olympiques, que la beauté & les lumieres de l'esprit sont au-dessus de la vigueur & de la souplesse du corps.

Les Sujets que nous proposons ne doivent-ils pas encore exciter votre ardeur? L'Eloquence y travaille pour la Religion : l'Orateur en méditant son sujet en doit devenir plus vertueux ; & en le traitant avec zéle, il communique aux autres les vérités salutaires qui l'ont pénétré. Quelques gens aimeroient mieux une morale toute humaine & indépendante du Christianisme : ils pensent que l'esprit en auroit occasion de briller davantage, & que les fleurs de l'Eloquence s'y assortiroient mieux qu'à l'austérité Chrétienne.

Vain préjugé qui ne prouve en eux que l'ignorance de l'Eloquence & de la morale même. Ils ignorent l'Eloquence

s'ils ne sçavent pas que c'est la vérité & l'importance de sa matiere qui fait sa plus grande force ; & ils ignorent la morale, s'ils ne sçavent pas qu'elle n'a de ferme fondement que la Religion ; qu'elle demeure sans régle & sans motifs, si la Religion ne l'éclaire & ne l'anime, & qu'elle ne seroit jamais qu'une spéculation froide de l'esprit, si la connoissance d'un Législateur secourable qui est lui-même le modelle & la récompense de la vertu qu'il commande, n'en faisoit, pour ainsi dire, la passion dominante du cœur.

C'est à cette nécessité de connoître la Religion que se réduisent tous nos Sujets. Nous prenons la morale dans sa source ; & nous donnons lieu ainsi à l'Eloquence Françoise, de mériter le nom de divine, a plus juste titre que celle des Cicérons & des Démosthenes.

Si nous sanctifions l'Eloquence, nous ne laissons rien de prophane à la Poësie. Nous voulons qu'elle nous aide à payer ce tribut d'éloges que nous devons à notre auguste Protecteur : mais ces éloges mêmes sont religieux, & l'encens qu'elle brûle pour LOUIS, elle le peut brûler jusques sur l'Autel. Autant d'actions qu'elle célébre, autant d'e-

xemples de vertu qu'elle propoſe aux hommes, autant d'hommages qu'elle rend à Dieu qui en eſt le principe & la fin. Elle louë un Héros, mais un Héros Chrétien, un Roi qui n'eſt puiſſant que pour la Juſtice, qui n'applaudit qu'à des vertus pures, & qui couvre la valeur même d'infamie, quand elle n'eſt qu'orguëil & que vengeance ; un Roi qui rejette tout pacte avec l'erreur ; qui étend le regne de la verité juſqu'aux Iſles lointaines, & qui ne connoît de politique que le zêle prudent de la Religion ; un Roi qui ſupérieur aux proſpérités, ſçait s'arrêter au milieu de ſes conquêtes, quand le repos du monde veut qu'il ceſſe de vaincre ; & qui ſupérieur aux diſgraces, ſçait rappeller la victoire à force de fermeté, quand l'intérêt de ſon Peuple veut qu'il vainque encore ; un Roi enfin en qui tout eſt grand, parce qu'il ſe dépoüille de ſa grandeur devant celui dont il la tient. Voilà le Tableau que les Poëtes ont à tracer. La matiere croît à meſure qu'ils y travaillent : loin d'être réduits à rien répéter, ils ne ſçauroient même tout dire. Ils n'ont qu'un Héros à repréſenter, mais il faut peindre en lui toutes les vertus.

Que le génie s'échauffe donc d'une nouvelle émulation ; qu'il ſatisfaſſe de toutes ſes forces à ce double devoir de Religion & de juſtice : qu'il prouve ſans ceſſe qu'il n'y a point de véritable vertu ſans piété, & qu'il en propoſe ſans ceſſe un exemple dans le Monarque dont nous joüiſſons ; non pour le raſſaſier d'une loüange qu'il ne cherche pas, mais pour laiſſer à la poſtérité des monumens de notre zèle, & pour apprendre aux Rois à venir ce qu'ils doivent être.

Quelquefois les Auteurs aſſez courageux pour l'entreprendre, ſe trouvent embarraſſés dans l'exécution : ils ne ſçavent pas, diſent-ils, quel eſt notre goût, ni à quelle eſpéce d'éloquence ou de Poëſie nous laiſſons emporter nos ſuffrages.

Nos principes ſont ſimples. Nous voulons dans l'éloquence, que l'Orateur établiſſe clairement ce qu'il doit prouver, qu'il marche enſuite de preuve en preuve, ſans perdre de tems à des beautés étrangeres ; & que croiſſant toûjours en raiſonnement, juſqu'à ce qu'il ait épuiſé ſon ſujet, nous nous ſentions convaincus, avant que nous réfléchiſſions qu'il nous a ſçû plaire.

Ce n'eſt pas que nous nous conten-

tions d'une sécheresse dogmatique, qui éclaire inutilement, puisqu'elle ne touche point. L'éloquence doit aller au cœur, & flatter même l'oreille, mais ce ne doit être que pour donner plus de force à la vérité. Il faut que le raisonnement prenne toutes sortes de formes, mais sans cesser d'être pressant; il peut même se cacher quelquefois, pourvû qu'il se fasse toûjours sentir, & que dans le même tems qu'il intéresse le cœur par la passion, & qu'il flatte l'imagination par les tours, il saisisse l'esprit par une liaison d'idées & par une force de conséquences qui arrache son consentement.

Il y a deux piéges qui, tout connus qu'ils sont, n'en sont guères plus évités. Quelques Auteurs, pour vouloir être sublimes, se perdent dans des idées confuses, qui n'ont souvent d'élévation que leur obscurité : ils ne développent point aux autres ce qu'ils n'ont point démêlé eux-mêmes : & trop charmés de quelques termes éblouïssans, ils ne s'embarrassent guères que le sens même soit lumineux. Les autres contens d'un vrai trivial & d'une clarté trop familiere, ne disent rien qui ne paroisse plûtôt le fruit de leur mémoire que celui de leur réflé-

xion. Cela n'eſt-il pas vrai, diſent-ils ? ne m'entend-on pas ? Oui, mais nous voulons un vrai de recherche qui nous inſtruiſe, & une clarté élégante qui nous faſſe voir un grand ſens dans toute ſa dignité.

Nous avoüons encore que la pureté de la langue nous eſt chere. L'Académie ne ſouffre point qu'on viole des régles qu'elle doit maintenir : mais cependant nous les ſubordonnons au génie & au jugement, & nous pardonnerons toûjours quelques fautes de langage, quand la ſolidité du ſens & la beauté des tours demanderont grace pour elle.

La Poëſie n'eſt qu'une éloquence plus amoureuſe de la fiction, & plus hardie, quoique plus contrainte ; mais ſa hardieſſe ne l'affranchit pas de la raiſon : ſa contrainte ne la diſpenſe pas de l'exactitude ; & elle ne doit feindre que de l'aveu & au profit de la vérité.

Nous voulons donc que les Poëtes prennent l'eſſor, mais un eſſor ſage, & qui ne les faſſe pas perdre de vûe : nous n'approuvons que les hardieſſes heureuſes ; & comment peuvent-elles être heureuſes que par la convenance des tours avec les ſentimens, & par celle des expreſſions avec les penſées ? Celui qui

penſe d'une maniere neuve, s'exprime auſſi avec un tour original : il étend la langue ſans multiplier les termes, & l'alliance nouvelle qu'il fait des mots, dans la néceſſité de rendre des penſées ſingulieres, y fait appercevoir un ſens fin & délicat, qui nous échappoit auparavant, mais qui nous paroît naturel, dans le tems même qu'il nous étonne.

Voilà le génie que nous demandons dans les Poëtes. Qu'ils ne s'imaginent pas que les fougues & les écarts en puiſſent tenir lieu. Nous voyons quelquefois des Odes qu'il ſemble qu'on n'ait nommées Pindariques que pour en excuſer le déſordre & la bizarrerie.

Pourquoi faire cette injure à Pindare, de penſer que tout ſon Art fût de n'en point avoir ? C'étoit au contraire, par une reſſource de l'Art même, qu'il ſçavoit joindre au fonds ſtérile de ſes Sujets, les beautés qui en étoient les plus voiſines. Tout ce qu'il dit appartient à ceux dont il parle, ou à ceux devant qui il parle. La Grece aſſemblée n'étoit pas moins ſon objet que les vainqueurs des jeux Olympiques : on découvroit alors dans les choſes une liaiſon que le lointain des tems nous dérobe ; & en un mot, ſes prétendus égaremens ne pou-

voient plaire qu'autant que l'on en sentoit les raisons & la convenance.

Quand il seroit vrai que le Poëte Thebain seroit tombé à cet égard dans quelque excès, la raison reclameroit contre son autorité. C'est une maxime indépendante de tout exemple, que rien n'est beau qu'à sa place ; & l'Académie déclare qu'elle mesurera toûjours à cette régle toutes les beautés des ouvrages.

Que la Poësie ne se fasse jamais de sa contrainte un pretexte de relâchement & de licences. Les régles des vers n'ont été inventées que pour flatter l'oreille, & elles ne se sont affermies & perfectionnés que par une expérience suivie de ce qui la charmoit davantage : mais il faut toûjours se souvenir que l'oreille n'est point flattée si le jugement n'est d'accord de son plaisir ; & que l'harmonie la plus parfaite demeure sans effet, si la raison n'en est le plus grand charme. C'est à les concilier l'une avec l'autre que consiste la perfection de l'Art. Le bon Poëte est celui-là seul, qui sçait tourner toutes les difficultés à l'avantage de la raison, qui ne rime richement, que pour s'en exprimer mieux, qui n'est fidelle au repos du vers, que pour en être plus clair, & qui n'employe les mots no-

bles, qu'afin que le ſens en ſoit plus fort & plus élevé.

Quant à la fiction qui doit regner dans la Poëſie, il eſt à propos de déveloper ce principe, qui faute d'être bien connu, jette ſouvent les Poëtes dans une erreur groſſiere. Ils s'imaginent qu'il faut toûjours des fables & des proſopopées : ils refuſeront le nom de Poëſie à une épître élégamment raiſonnée, parce qu'il n'y aura pas de fiction, ſelon l'idée qu'ils s'en forment. Qu'ils apprennent cependant qu'il y a une fiction de détail, & renaiſſante à chaque inſtant, plus précieuſe que ces fictions générales dont la plûpart des Poëtes ſe contentent. Ils prennent pour un chef-d'œuvre poëtique, d'avoir inventé quelque action inſipide entre la Paix & la Victoire, entre Mars & Minerve ; & pour en avoir fait des perſonnages d'un Poëme froid d'ailleurs, & ſouvent froid par la fiction même, ils ſe flattent fierement d'être au-deſſus de ceux qui ont traité le même ſujet ſans fable.

Nous eſtimons les fables ingénieuſes tout ce qu'elles valent : mais nous ne les jugeons pas abſolument néceſſaires dans la Poëſie : ce qui nous y paroît indiſpenſable, c'eſt une fiction régnante, une

fiction de figures & de tours qui donne de la vie à tout, qui mette la raiſon même en images, qui faſſe agir & raiſonner les vertus & les vices, & qui en peignant les paſſions, faſſe quelquefois ſentir d'un ſeul mot de génie, leur principe, leurs ſtratagêmes & leurs effets. C'eſt cette ſorte de fiction qui fait le Poëte : l'autre n'eſt qu'un premier effort de l'eſprit, celle-ci en eſt un effort continué ſans relâche ; elle eſt la ſource d'un plaiſir toûjours nouveau pour les Lecteurs, & ce n'eſt que par-là qu'on peut maîtriſer leur attention.

Il eſt difficile ſans doute de ſuivre invariablement ces principes ; nous ſçavons par nous-mêmes ce que le beau coûte à trouver ; nous n'ignorons pas qu'il échappe quelquefois aux plus habiles, que les vers mêmes excellens ne ſont pas irréprochables ; & ſi le Prix ne ſe donnoit qu'à la perfection, l'Académie elle-même ne ſe flatteroit pas de le mériter. Ainſi ne craignez pas que nous ſoyons ſeveres juſqu'à l'excès ; nous n'excluons les ouvrages que quand les endroits heureux n'y rachetent pas ſuffiſamment les foibleſſes. Nous ne remettons jamais le Prix qu'à regret, & quand la compenſation la plus favorable des beautés &

des négligences n'a pû justifier assez les Auteurs.

Instruits qu'ils sont à présent de nos principes, qu'ils travaillent avec confiance & avec émulation Le moyen le plus sûr de perfectionner leurs talens, c'est d'aspirer à un Prix que des Juges éclairés dispensent, & de le disputer à des concurrens qu'on doit toûjours supposer redoutables. Cette double vûe de Juges qu'il faut satisfaire, & de rivaux qu'il faut surpasser, fait faire à l'esprit tout l'effort dont il est capable : un Auteur qui sans concurrence abandonne un ouvrage au Public, se contente d'ordinaire de le trouver bon ; celui qui dispute un Prix veut que son ouvrage soit le meilleur. Son ambition est un censeur qui ne lui pardonne rien : elle étend ses lumieres ; elle soûtient sa vigilance ; elle l'avertit sans cesse qu'il n'a pas assez bien fait, s'il peut faire mieux ; & la crainte d'être vaincu par un autre, fait, pour ainsi dire, qu'il se surpasse lui-même.

Vous avez cette consolation que l'Académie est aussi attentive à juger équitablement, que vous pouvez l'être à travailler avec succès. Elle sent toute l'importance de l'honneur qu'elle dis-

tribue ; elle en voit toutes les ſuites, & nous ſçavons qu'en couronnant un Orateur ou un Poëte, nous décidons quelquefois de ſa fortune, & même de ſon mérite à venir.

Oui, cette premiere réputation enfante quelquefois dans la ſuite les meilleurs ouvrages. Rien ne ſoûtient plus les Auteurs, qu'un nom déja acquis. Ils ne veulent point déchoir du rang où ils ſe ſont élevés ; & devenus plus ſenſibles à la gloire par l'eſſai même qu'ils en ont fait, ils redoublent leurs efforts pour accroître encore celle dont ils jouiſſent. C'eſt peut-être à ces premiers ſuccès que nous devons, & la Tragédie de Pénélope, où la paſſion ſert ſi bien la vertu, & cette traduction généreuſe des Philippiques qui ſemble avoir ranimé Demoſthenes, & cette fameuſe pluralité des mondes, ouvrage moins ſingulier encore par ſa matiere profonde & épineuſe que par ſes ornemens ineſpérés.

Que de motifs pour nous rendre précautionnés dans nos jugemens ; ajoûtés que par-là nous nous préparons des confreres, & qu'autant de couronnes qu'on remporte ici, ſont autant de droits qu'on acquiert à une place

qui ſera toûjours l'ambition des gens de lettres.

Voilà, MESSIEURS, tout ce que nous enviſageons en décidant du Prix. C'eſt un devoir ſacré pour nous de ne le donner qu'au mérite ; & quelques lumieres qu'on doive ſuppoſer à l'Académie Françoiſe, il lui arrivera plûtôt de ſe tromper que de ſe relâcher ſur l'attention qu'elle doit à la Juſtice.



L'ACADEMIE FRANÇOISE s'étant assemblée le jour de St Louis 1729. M. DE LA MOTTE, Directeur, ouvrit la Séance en disant :

MESSIEURS,

NOUS avons donné cette année un Prix d'Eloquence, & un Prix de Poësie.

Il est juste que les Vainqueurs jouissent de toute leur gloire, & nous croirions leur en dérober une partie, si nous leur laissions ignorer ce qui doit augmenter leur triomphe : ils l'ont emporté sur des concurrens qui nous ont fait regretter de n'avoir qu'une couronne à donner.

Après qu'on eut lû le Discours qui a remporté le Prix d'Eloquence, M. DE LA MOTTE dit :

On va vous lire l'Ode qui a remporté le Prix ; elle est de M. Bouret, qui le remporta déja il y a deux ans.

Nous avons vû par l'Ouvrage de cette année combien une premiere gloire donne de force & de courage, pour mériter de nouveaux ſuccès. Par l'effort qu'on fait pour ſe ſoûtenir, il arrive ſouvent qu'on ſe ſurpaſſe.

Après la lecture faite de l'Ode, M. DE LA MOTTE dit :

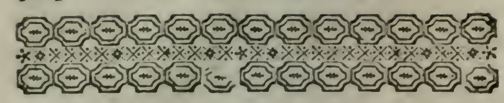
Il ne reſte plus qu'à lire le Tribut de l'Académie de Soiſſons.

Permettez-moi, MESSIEURS, de remarquer à cette occaſion combien ces Tributs des Académies qui nous font l'honneur de s'aſſocier à la nôtre, ſont utiles dans les Provinces aux progrès de l'eſprit & des talens.

Le génie le plus heureux s'éléve & s'étend encore à proportion des motifs qui l'animent, & par combien de raiſons ceux qui ſe chargent d'un pareil Tribut, ſont-ils excités à la vigilance & à l'exactitude ? Ils ont à ſoutenir l'honneur de leur corps ; ils ont à contenter cette Académie, leur mere, dont ils ont une opinion ſi haute, & j'oſerai le dire en m'exceptant, ſi bien méritée. Ils ſçavent qu'ils ſeront jugés par le Public plus redoutable que l'Académie même. Ne craignons pas qu'a-

vec de tels intérêts ils s'en tiennent à de foibles efforts, & qu'ils s'exposent à rougir devant leurs confreres, en comptant trop sur notre indulgence. Ils s'efforcent sans doute d'atteindre à toute la perfection dont ils sont capables. Delà quelquefois des Ecrits aussi ingénieux que raisonnables, & qui par l'émulation en enfantent bientôt de nouveaux Delà l'honneur des Académies d'où ils sortent, & delà, parmi leurs Concitoyens, la louable ambition d'être admis dans ces Compagnies; titre d'esprit plus flatteur, plus personnel que les Charges & les Dignités. Ainsi, de proche en proche, le bon goût se perfectionne, s'affermit dans le Royaume, & il forme par tout des Ecrivains qui n'auroient pas songé à le devenir sans ces exemples. C'est dans ces vûes que nous sommes exacts à exiger ces Tribus qu'on s'est engagé de nous rendre, & dont nous pouvons profiter nous mêmes, en les jugeant.

Quoique l'Académie ait jugé de l'Ouvrage que vous allez entendre avec l'affection d'une Mere, nous espérons que le Public, tout désintéressé qu'il est, en sera aussi content que nous.



HARANGUE
FAITE
AU ROY

A Verſailles le 11 Septembre 1729.

SA MAJESTÉ, prévenue de mon état, avoit bien voulu permettre que j'arrivaſſe en ſa préſence, ſoutenu par deux Académiciens.

AU ROY.

SIRE,

QUELQUE grande que ſoit la joie de VOTRE MAJESTÉ, elle doit redoubler encore à la vûë de celle de vos Peuples. Heureux les Princes dont les proſpérités ſont des biens publics !

Oui,

Oui, SIRE, ce que la joye fait aujourd'hui ſur moi, elle le fait ſur tous vos Sujets : Toutes les douleurs ſont ſoulagées. Les actions de Graces ſont dans toutes les bouches & dans tous les cœurs ; & les ſignes de l'allégreſſe, tout éclatans qu'ils paroiſſent, ſont encore loin d'en égaler le ſentiment.

Jugez-en, SIRE, par les avantages que raſſemble pour nous un événement ſi déſiré. Nous voyons dans le Prince qui vient de naître, la ſatisfaction d'un Roy qui nous aime, & qui ne veut de félicité que pour nous ; les délices d'une Reine, qui regarde ce don du Ciel comme un gage nouveau de votre cœur ; le plus cher intérêt de la Nation qui va voir votre ſageſſe ſe multiplier dans un autre Vous-même ; la tranquillité conſtante de l'Europe, qui ſera votre gloire & ſon héritage.

Puiſſions-nous, SIRE, n'avoir à célébrer que cette tranquillité dans le plus long & le plus heureux de tous les Régnes ! Puiſſe l'Ange de la Paix éclairer toûjours vos conſeils ! Puiſſiez-vous, nouveau Salomon, plein de ſes vertus, exempt de ſes foibleſſes, & couvert de la gloire la plus ſolide, déſabuſer les hommes de cette gloire mi-

litaire qui fait toûjours le malheur des Nations, & qui par le prix qu'elle coûte, devroit faire la douleur des Héros mêmes qu'elle couronne. Voilà quels sont les sentimens, quels sont les vœux de l'Académie Françoise pour VOTRE MAJESTÉ; & pour moi, SIRE, pardonnez-moi mon transport (dans quelle occasion seroit-il plus pardonnable de s'oublier) malgré toutes mes privations, toutes mes douleurs, ce jour est sans doute le plus beau de ma vie, puisque j'ai pû mêler, en présence de mon Roi, le témoignage de ma propre joye à celui de l'allégresse universelle.



Après la Harangue, je dis les Vers ſuivans à SA MAJESTÉ.

AUJOURD'HUI la bonté ſuprême,
De LOUIS a comblé les vœux.
Quels vœux ferions-nous pour nous-même ?
Rien ne nous manque ; il eſt heureux.

Joye ingénuë, aimable guide,
Viens régler ma lyre & mon chant.
Tout ornement eſt inſipide,
Où le vrai ſeul eſt ſi touchant.

Eh ! pourquoi du Dieu du Permeſſe
Irions-nous emprunter la voix ?
Le Peuple en ſes cris d'allégreſſe
Eſt le Pindare des bons Rois.

Vive le Roi ! douce harmonie !
Quels accords feroient plus flateurs ?
Efforts concertez du génie,
Cédez au langage des cœurs.

Dans un don ſeul, notre eſpérance
Voit mille autres dons rëunis :
Les Peres y goûtent d'avance
Le bonheur de leurs Petits-Fils.

HARANGUE
POUR LA REINE.

MADAME,

GOUTEZ aujourd'hui le prix de vos Vertus : Elles ont obtenu du Ciel ce que nous lui demandions par tous nos vœux.

Ces Vertus qui vous ont élevée à la premiere Place du monde, qui vous ont aſſociée au ſort d'un Epoux auſſi digne de tout votre Amour, que VOTRE MAJESTE' l'eſt de tout le ſien ; ces Vertus méritoient que le Ciel conſommât ſon ouvrage, & qu'il vous accordât ce Prince, dont la naiſſance eſt aujourd'hui la fête de toute l'Europe. Oui, MADAME, au milieu de notre joye, nous en félicitons nos voiſins ; c'eſt pour eux & pour nous le lien d'une paix durable, & la conciliation de tous nos intérêts. Qu'il croiſſe ſous vos yeux, pour apprendre à vous imiter ; jettez dans ſon cœur les

fondemens solides des vertus Royales, & des qualités héroïques, en le formant à cette piété, qui ne connoît rien de grand que la Justice ; qu'au milieu de la douceur de vos caresses, il recueille le fruit de vos exemples ; & que par ses heureux progrès la joye de sa naissance se renouvelle pour vous tous les jours.



HARANGUE
FAITE A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,
Le même jour.

MONSEIGNEUR,

Vous êtes l'objet de notre joye, ſans la comprendre, & ſans pouvoir la partager. Nous ne ſçaurions encore vous faire entendre nos ſentimens ; il ne nous reſte que des vœux à faire en Votre Préſence. Puiſſiez-vous tenir à la France, à l'Europe, à l'Univers, tout ce que votre Naiſſance lui promet. Nous l'eſpérons, non ſur des préſages frivoles, mais ſur les fondemens les plus ſolides. Le Sang des Héros qui coule dans vos veines, les vertus d'une Mere, qui par la force de l'exemple deviendront bientôt les Vôtres ; l'abileté des mains chargées de Votre éducation, & accoûtumées à former des Rois : Voilà pour nous, MONSEIGNEUR, les garants fidéles de vos progrès & de notre bonheur.

Après que M. DE LA FAYE *eut achevé son Discours de Réception à l'Académie Françoise, le 16 Mars 1730. M.* DE LA MOTTE *répondit:*

MONSIEUR,

CES jours solemnels de l'Académie sont pour elle des jours de douleur & de joye. Nous avons fait des pertes, & nous les réparons : plus heureux, si nous pouvions acquérir, & ne rien perdre !

Nous regrettons, MONSIEUR, un de nos plus illustres Confreres ; & ce sera déja faire votre éloge, que de peindre l'homme dont vous nous consolez.

Il ne nous reste de ses Ouvrages que ceux de sa premiere jeunesse ; mais il y rassembla les perfections de deux âges, la vivacité du génie, & la maturité de la raison. La Critique qu'il nous a laissée de ce Roman célébre, qui, avec quelques défauts, demeure

encore le modéle des autres, eſt elle-méme le modéle d'une critique raiſonnable. Il loüe avec plaiſir; il cenſure avec modération; & paroiſſant toûjours douter quand il condamne, il approuve au contraire ſans héſiter, &, pour ainſi dire, juſqu'à l'admiration. Qui ne ſent pas le beau comme il doit être ſenti, n'eſt ni digne, ni capable de reprendre les fautes.

Le mérite du jeune Auteur fut bientôt remarqué par nos plus illuſtres Ecrivains : les Boſſuets, les Racines & les Dépreaux ſentirent dans ce qu'il étoit déja, tout ce qu'il pouvoit devenir; & ce qui eſt la vraie récompenſe d'une ame comme la ſienne, ils furent ſes amis.

Mais ce génie, tout flatté, tout excité qu'il étoit par de pareils ſuffrages, fut bientôt arrêté dans ſa courſe. Prévenu de l'eſtime d'un grand Prince, M. de Valincour fut appellé dans ſa Maiſon, où des fonctions importantes le demanderent tout entier. Dès-lors la gloire perſonnelle d'Auteur céda aux engagemens de ſa Place; & il aima mieux par un ſervice zélé, mériter la confiance du Prince, que d'aſpirer aux acclamations publiques par des travaux déplacés. Le génie, tout

rare qu'il eſt, eſt commun auprès de cette force de raiſon qui ſçait lui marquer ſes tems & ſes uſages.

Malgré ce ſacrifice qu'il avoit fait de ſes talents à ſes devoirs, ne doutons pas cependant que M. de Valincour n'ait encore beaucoup écrit. LOUIS LE GRAND l'avoit nommé ſon Hiſtorien, à la place de M. Racine. Sans doute par le principe même du devoir, toûjours ſi puiſſant ſur lui, il avoit travaillé à cette Vie brillante, qui doit être à jamais l'étonnement des peuples & l'inſtruction des Rois, & qui pour notre félicité fait la plus vive émulation de ſon Succeſſeur. Il avoit fait des réflexions ſur tout ce qu'il liſoit : eh, que ne liſoit-il point! Recueils toûjours précieux, quand ils partent d'un homme inſtruit & qui ſçait penſer. Le feu nous a tout ravi : tout périt dans cet incendie qui penſa l'envelopper lui-même. Les Lettres y perdirent beaucoup; lui ſeul n'y perdit rien. Il ne regretta point les fruits de ſes veilles, dont il penſoit trop modeſtement, pour craindre que les autres y perdiſſent. Ces tréſors qui étoient ſi bien à lui, puiſque c'étoit ſon eſprit-même, lui coûterent à peine quelques ſoûpirs : & qui ſçait trouver dans ſa per-

te l'exercice d'une vertu ſi rare, acquiert ſans doute beaucoup plus qu'il n'a perdu.

Ami paſſionné du mérite & des talents, encore plus ami de la paix entre les Gens de Lettres, M. de Valincour étoit le conciliateur de ceux qu'avoit pû déſunir la diverſité des ſentimens. Quelle miſere, ſelon lui, que d'aimer aſſez ſon opinion, pour s'aigrir contre ceux qui n'en ſont pas! La République des Lettres n'eſt-elle pas un Etat libre où chacun à ſa voix? C'eſt même de cette liberté de penſer, que s'accroiſſent ſes tréſors; & la vérité y demeure toûjours chancelante, tant qu'elle n'a pas eſſuyé l'épreuve des contradictions.

M. de Valincour ne connoiſſoit point cette hauteur tyrannique, qui donne ſes ſentimens pour des loix; & il ſçavoit ramener les autres à ſa propre modération. Qu'il me ſoit permis de le rapeller ici avec reconnoiſſance: dès qu'il eut parlé, les Panegyriſtes d'Homere me pardonnerent de lui avoir trouvé des défauts; & je m'en flatte, ils me rendirent leur amitié, quoiqu'ils ne m'euſſent pas ſoumis.

Ce caractère de bonté ne ſe bornoit pas à ſes Confreres; il ſuffiſoit d'avoir

besoin de son secours, pour lui devenir cher ; & pour ainsi dire, on avoit un droit sur lui, dès qu'il pouvoit être utile : oui, MESSIEURS, & c'est le plus beau trait de son éloge. On sçait l'amitié dont l'honoroit depuis long-tems cet illustre Cardinal, né pour la gloire du Prince, & la paix des Nations : cette amitié particuliere étoit devenue en quelque façon un bien public : M. de Valincour ne l'employa qu'à protéger le mérite ; & il ne croyoit pas moins servir le Ministre, en lui donnant lieu de bien placer les graces, que ceux pour qui il les sollicitoit : fort de son désintéressement pour lui même ; il alloit jusqu'à l'importunité pour les autres. Un tel Ministre méritoit bien un pareil ami.

C'est à cet homme que vous succédés, MONSIEUR. Eh, quelles qualités ne suppose pas en vous le choix de l'Académie, après une pareille perte ! Je m'imagine que vous sentez déja quelque émotion, & que vous n'écouterez plus si tranquillement ce qui me reste à vous dire : Mais, MONSIEUR, il faut subir la loi de l'usage ; il a établi ici pour chaque Académicien deux jours de louanges, qui ont tous deux leur inconvenient ; nous sommes trop présents

aux premieres, & les ſecondes ne nous touchent plus. Tout votre ami que je ſuis, je ne ſçaurois vous ménager : je ſuis chargé des ſentimens d'une compagnie, qui s'applaudit de ſon choix ; & il ne me conviendroit pas d'en diſſimuler les raiſons, par égard pour votre délicateſſe.

Nous retrouvons en vous des talents, qui ne vous ont ſervi, comme à votre Prédéceſſeur, que de délaſſement dans des fonctions importantes. Mais ſur ces Poëſies mêmes, qui vous ſont échappées dans vos momens de loiſir, il y a un témoignage bien flatteur à vous rendre : Vous n'y avez admis qu'un badinage élégant, & des graces meſurées. Ce tour enjoué de vers que notre ſiécle ſe plaît à nommer du nom de ſon Inventeur, ce ſentiment ſi vif & ſi délicat du ridicule, ces expreſſions naïves & fortes, ſi propres à le peindre d'un trait durable, toutes ces avances pour la ſatyre, trop bien accueillie de nos jours, ne vous ont jamais tenté. Vous avez fui cette gloire injuſte, dont la malignité des hommes eſt ſi prodigue pour ceux qui la flattent. Vous n'avez fait que vous jouer des mêmes armes, dont tant d'autres n'ont cherché qu'à bleſſer ; & vous avez ſacrifié aux droits de la

ſociété tous ces traits qui ne ſont honneur à l'eſprit, qu'aux dépens du cœur. Le vrai mérite des hommes eſt ſouvent le plus inconnu : il conſiſte en bien des occaſions, plûtôt dans les choſes qu'ils ſe défendent, que dans celles qu'ils ſe permettent.

Nous retrouvons ces qualités ſolides qui vous ont obtenu la confiance d'un Prince, ami de la vérité : & n'êtes-vous pas encore, auſſi-bien que votre Prédéceſſeur, une preuve que l'amitié peut ſubſiſter dans les diſputes, & que la contrariété des opinions n'aliéne point des cœurs bien faits. Mais je me hâte, MONSIEUR, pour éviter ce qui me regarde, dans un jour, où je parle au nom d'une Compagnie reſpectable ; je me hâte de vous enviſager par un avantage qui vous eſt plus propre, & qui a beaucoup influé dans ſon choix.

Cette ſcience du monde, qui n'eſt pas toûjours familiere aux Gens de Lettres ; ſi agréable, toute profonde qu'elle eſt ; ſans laquelle les autres Sciences ne feroient que d'un commerce ſec & rebutant, & qui ſeule ſe paſſeroit de toutes les autres ; ce ſentiment prompt des convenances, qui fait rendre à chacun avec grace ce qui lui eſt dû, qui ſçait meſurer ſi juſte les

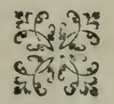
différens dégrés de respect, d'amitié, d'affabilité, selon les personnes & les circonstances : Tout cela ne paroît il pas en vous un don de la nature ? J'ajoûte le génie de la conversation, qui semble vous inspirer toûjours : vous sçavez l'animer, sans vouloir y briller ; plus content d'avoir mis en mouvement l'esprit des autres, que d'avoir fait remarquer le vôtre même.

C'est cette politesse, ces graces, cette gaïté Françoise, qui, pour ainsi-dire, vous ont rendu chez les Etrangers l'apologie de notre Nation. Une jeunesse indiscrete leur avoit donné quelquefois une fausse idée de notre caractere ; ils nous accusoient de légéreté, d'imprudence, & d'un dédain ridicule pour des maniéres éloignées des nôtres : vous leur avez donné, MONSIEUR, une idée bien différente. Ils vous ont vû joindre l'enjouement à la raison, la liberté aux égards, & la prudence à la vivacité même.

Nous joüirons désormais, MONSIEUR, de tant d'aimables qualités : vous êtes notre bien, & nous sommes devenus le vôtre : nous nous promettons quelque assiduité de votre part, & j'ose vous y inviter pour votre propre avantage. Venez prendre place à ces Assem-

blées, où préside l'égalité Académique, où les rangs & les dignités font gloire de se confondre, en un mot, où regne la politesse autant que les lumieres. Nous ne sommes pas toûjours de même avis ; mais nous nous éclairons toûjours par les discussions. Chacun a ses richesses particulieres ; mais tout est en commun ; & l'estime s'accroît, l'amitié s'entretient par l'utilité réciproque.

Vous tiendrez bientôt le même langage ; & voilà, MONSIEUR, ce que je désirois depuis long-tems. J'attendois comme un de mes plus beaux jours, celui, où je vous verrois au milieu de nous : mais je ne prévoiois pas qu'à cette joye dût se joindre le plaisir sensible de vous y recevoir moi-même. Tout autre se seroit acquitté de cette fonction avec plus d'honneur pour l'Académie ; mais personne ne le pouvoit faire avec plus de zèle.





DISCOURS.

Rien ne fait plus d'honneur aux Grands que de protéger les Belles-Lettres.

L'ESTIME des Hommes eſt un de nos plus grands beſoins. Nous naiſſons tous avec ce déſir, qui ſe développe en nous longtems même avant la raiſon ; & qui, acquérant toûjours de nouvelles forces, à meſure que nous avançons dans notre carriere, franchit, pour ainſi dire, les bornes mêmes de notre vie.

C'eſt lui, qui, pour ſe ſatisfaire, a imaginé cette immortalité qui dérobe nos noms à l'oubli, & qui nous éterniſe au moins dans la mémoire des hommes.

Tel eſt l'inſtinct général : inſtinct ſi noble & ſi digne d'une intelligence, qu'il peut aller de pair avec la raiſon.

Mais ce déſir, quoique général, n'eſt jamais ſi vif que dans les Grands. Placés

ſur un Theâtre plus élevé, en vûe par conſéquent à plus de Spectateurs ; ils ſe propoſent auſſi plus de ſuffrages ; & ils ſont rarement contents, s'ils ne ſe croyent parvenus à l'eſtime univerſelle.

Qu'ils ſçachent donc les moyens de l'acquérir ; mettons-les ſur les véritables voyes de l'honneur. Qu'ils apprennent que les hommes n'eſtimeront jamais en eux que les louables inclinations du cœur, & les lumieres de l'eſprit ; & que rien ne prouvera mieux en eux ces avantages que la protection qu'ils accorderont aux Belles-Lettres.

Envain la flatterie leur tient un autre langage ; qu'elle nous réponde elle-même ; où plûtôt forçons-là de ſe taire, en découvrant le vuide & l'illuſion de tout ce qu'elle reſpecte dans les Grands.

Sera-ce la naiſſance qui leur attirera de ſinceres hommages ? on ſçait aſſez qu'elle n'eſt pas un mérite ; mais ſeulement le préſage du mérite & l'obligation d'en acquérir. Toute la force du préjugé ne va qu'à nous arracher pour elle des reſpects extérieurs ; & comme nous nous acquittons par notre eſtime envers la vertu des ancêtres ; nous payons auſſi d'un égal mépris l'indignité des deſcendans. Nous allons même encore plus loin. Nous nous

vengeons d'être nés dans les derniers rangs, en jugeant à la rigueur ceux que le hazard a traités mieux que nous; une vertu commune leur tient presque lieu de vice; & opposant toûjours ce qu'ils devoient être à ce qu'ils sont en effet, nous allons jusqu'à les trouver méprisables, s'ils ne sont aussi loüables, que leurs peres.

Tireront-ils des dignités un droit plus légitime à nos loüanges. Loin de leur donner par elles-mêmes de nouvelles perfections, elles ne servent souvent qu'à mettre au jour tous leurs défauts; & tel dans un rang médiocre se seroit sauvé du mépris, qui en est devenu l'objet éternel, pour s'être laissé élever aux premieres places.

Avares de notre estime, nous ne l'accordons qu'au mérite personnel; nous dépouillons les hommes de ce qui leur est étranger; & mis alors dans la balance, ils n'y pesent que leur véritable poids.

Désabusés du bonheur de la naissance & de l'éclat des dignités, croiroient-ils que les richesses les honnorent? elles n'aménent d'ordinaire que des vices & des flateurs; & tout ce qu'elles ont de fastueux n'attire de la part des hommes, qu'une véritable envie déguisée sous de faux applaudissemens.

Mais quelque indignes d'eſtime que ſoient ces avantages par eux-mêmes, les Grands les peuvent rendre, par un uſage éclairé, des ſources fécondes d'honneur & de réputation. S'ils paroiſſent par leur conduite, juger ſainement du prix des choſes, & les aimer ſelon leur prix; ſi d'un cœur vertueux, & d'un eſprit étendu, ils n'employent leur autorité & leurs richeſſes qu'à procurer le bonheur de la ſociété; la ſociété s'en acquitte auſſi-tôt par des ſuffrages unanimes; & elle tranſmet encore aux races futures ſon eſtime & ſa reconnoiſſance.

Or les Grands ne ſont jamais paroître plus de loüables inclinations, ni plus de lumieres; ils ne procurent jamais mieux le bonheur de la ſociété, que par la protection qu'ils donnent aux Lettres; & il ne faut que le prouver pour les convaincre en même-tems que rien ne peut leur aſſurer une gloire plus ſolide, ni plus durable.

Qu'eſt-ce que les Belles-Lettres? C'eſt-ce que l'antiquité nous a laiſſé de plus propre à perfectionner la raiſon; ce ſont les modéles de la plus ſublime Poëſie, & de la plus ſaine éloquence; c'eſt l'heureuſe imitation de ces grands modéles; elles renferment également

ce qui régle le cœur, ce qui forme le jugement, ce qui étend, & ce qui éléve l'eſprit ; c'eſt enfin, pour ainſi dire, l'éducation du genre-humain. Otez-les aux hommes ; ils retombent tout-à-coup dans une brutale ignorance, qui raméne avec elle & la groſſiereté des vices, & la férocité des paſſions.

C'eſt donc un goût naturel pour la vertu, qui nous fait ſentir la beauté des Lettres ; & ce n'eſt que le zéle de cette même vertu qui engage les honneurs à les protéger.

Un Grand, abandonné aux paſſions, ébloüi de ſa dignité, amoureux de ſes richeſſes, & noyé dans les plaiſirs, ne regarde d'ordinaire les Sçavans qu'avec mépris ; indigne de ſon intelligence, il dédaigne de la perfectionner, & tout ce qui n'eſt pas ſenſible & groſſier, lui paroît frivole.

Quoi de plus mépriſable que cet homme, qui élevé par la fortune au-deſſus des autres, ſe ravale ainſi lui-même juſqu'à l'inſtinct des bêtes ; qui ſans aucun ſentiment de ſa grandeur naturelle, neglige les beſoins de l'eſprit, pour multiplier ceux du corps ; & qui compteroit pour un tems perdu, celui qui ne ſerviroit qu'à le rendre plus parfait ?

Autant que cet homme eſt digne de mépris par la baſſeſſe de ſon cœur ; autant l'ami, le protecteur des Lettres eſt-il reſpectable par la nobleſſe de ſes ſentimens ; avide de connoiſſances, il voudroit intéreſſer tous les hommes à l'inſtruire ; il ne connoît de plaiſirs ſolides que les plaiſirs utiles ; vous ne le verrez point en proye à des flateurs, qui étudient ſes paſſions, pour les prévenir ; cherchez-le parmi les ſages, dont il tâche de s'approprier les lumieres : au prix des biens fragiles qu'il poſſéde, il achete des Sçavans un bien durable qui lui manque ; non content même des ſecours que lui préte ſon ſiécle, il interroge encore les ſiécles paſſés ; cherchant des leçons dans les Philoſophes, des exemples dans les Hiſtoriens, de nobles mouvemens dans les Poëtes, & l'habitude de la raiſon dans les Orateurs ; il ne s'applaudit enfin d'être grand que par la facilité que ſon élévation lui donne à augmenter ſes lumiéres.

Si la nobleſſe des ſentimens nous fait aimer les Lettres ; les Lettres, par un juſte retour, relévent auſſi la grandeur des ſentimens. C'eſt de-là que ſe tirent les ſemences de toutes les vertus ; c'eſt-là qu'en ſe familiariſant avec les

grands exemples, & les grandes idées; on contracte cette loüable émulation d'y atteindre, qui va quelquefois jusqu'à les passer.

Qu'on remonte, si l'on veut, jusqu'à la vertu militaire, qui est en possession de s'attirer les hommages les plus éclatans; quelqu'indépendante qu'elle paroisse de l'amour des Lettres, n'en a t'elle pas toûjours été accompagnée dans ceux qui l'ont portée à son plus haut point? Le Heros de la Grece n'étoit pas plus avide de puissance, que de sçavoir, & le Conquérant Romain n'est pas moins grand parmi les Sçavans, que parmi les Héros.

Ainsi, l'amour des Lettres dans les Grands, nous fait porter un jugement avantageux des sentimens de leur cœur; ce n'est pas assez; elle nous donne encore une grande idée de l'étendue de leurs lumieres: on n'aime pas ce que l'on ne connoît pas; il faut sentir la beauté des Lettres pour les aimer, & dès qu'on la sent, l'étude en devient nécessaire; le penchant se change bientôt en passion; les premiers progrès sont un attrait pour de nouvelles découvertes; & comme l'objet est inépuisable, le désir de le posséder ne sçauroit s'éteindre.

Il n'en eſt pas ainſi des autres objets de notre attachement : approfondis auſſitôt qu'effleurés, ils n'ont pas en eux-mêmes de quoi renouveller nos déſirs ; nous en ſommes dégoûtés, dès que nous en jouiſſons ; & il faut le dire pour nous juſtifier ; c'eſt bien plus une preuve d'imperfection de leur part, que d'inconſtance de la nôtre.

Les Lettres, au contraire, offrent toûjours de nouvelles beautés, c'eſt un champ riche & fécond où les tréſors ſont cachés ſous les fleurs ; où l'on ne ſçauroit faire un pas, qu'on ne ſoit tenté de le parcourir tout entier ; ceux qui y moiſſonnent les premiers, n'ôtent rien à ceux qui y viennent après eux ; que dis-je ? Ils ajoûtent encore à l'abondance, & d'âge en âge ce champ devient toûjours plus vaſte & plus fertile.

C'eſt à vous d'en procurer l'agrandiſſement, vous que diſtinguent la naiſſance & les dignités. Aimez les Sçavans ; animez-les par votre accueil, dont ils ſont encore plus jaloux que de vos bienfaits. Si la Société vous eſt chere, c'eſt à ce ſoin qu'elle connoîtra votre amour pour elle. Les ſages Miniſtres, les grands Capitaines, ne leur ſont pas plus néceſſaires que les Protecteurs des Lettres.

Les Premiers mettent l'ordre & la discipline dans un état ; ils y attirent même l'abondance : les Seconds le deffendent des entreprises ennemies ; c'est dans leur courage, & dans leur expérience que réside la sûreté publique : mais les autres en faisant fleurir les Lettres, assûrent à la Société cette politesse des mœurs, ce commerce agréable des esprits, cette riche moisson de lumieres & de connoissances, qui assaisonne, pour ainsi dire, l'abondance & la sûreté même. Les uns ne prévoyent qu'aux besoins du corps, les autres prévoyent à ceux de l'esprit, & quel bonheur plus digne de l'homme que celui qui le regarde du côté de l'intelligence ?

Disons plus. Tous les avantages de la Société tiennent aux Lettres, par des liens très-forts, quoi qu'aussi très-délicats, c'est à elles de perfectionner les talents naturels, qui demeureroient toûjours dans des bornes bien étroites, si les exemples ne leur aidoient à s'étendre & à se développer ; c'est à elles de faciliter le progrès des Sciences & des Arts, où nous ne ferions tout au plus que renouveller les essais des Inventeurs, si nous n'étions instruits de ce qu'on y a découvert avant nous. Il faudroit

faudroit commencer par poser les premiers fondemens, au lieu que nous n'avons qu'à continuer l'édifice, & qu'ajoûtant quelque chose à ce qui est déja connu, il ne nous faut pas plus de pénétration pour enfanter des prodiges, qu'il n'en a fallu d'abord pour les plus grossieres découvertes.

Ne sommes-nous pas même redevables aux Lettres des Sages politiques qui nous gouvernent, & des Heros qui nous défendent ? N'ont-ils pas augmenté leurs lumiéres par l'étude ? & l'exemple de ceux que l'Histoire a célébrés n'a-t'il pas servi comme d'aiguillon à leur vertu ?

Peignons donc d'un seul trait, tout ce que le Protecteur des Lettres fait pour la Société ; il semble ne lui former que des Philosophes, des Historiens, des Poëtes & des Orateurs ; il lui prépare par-là de grands Rois, des Ministres éclairés, de redoutables Capitaines, d'équitables Magistrats ; il répand enfin sur toutes les conditions la lumiére & l'émulation qui perfectionne tout.

Quel prix recevra-t'il d'un si grand bienfait ? L'estime. C'est ce que les hommes ont de plus cher, & le prix

dont ils payent ce qui eſt au deſſus de toute autre récompenſe.

Comment le Protecteur des Lettres pourroit il ne pas recevoir de ſon ſiécle tous les honneurs qu'il mérite ? Les Sçavans ſont intéreſſés à publier ſes loüanges ; & ce ſont les Sçavans qui donnent le ton aux autres ; les hommages qu'ils rendent à ſa vertu lui en gagnent de nouveaux partout où ils ſe répandent ; & de ce concours d'éloges dictés par la reconnoiſſance, il ſe forme bientôt un applaudiſſement général.

Mais c'eſt trop peu pour lui de l'eſtime de ſon ſiécle ; qu'il compte encore ſur celle de l'avenir. Toute chimérique qu'eſt cette ſorte d'immortalité pour ceux qui ne vivent plus, on ne peut nier du moins que ce ne ſoit un bien réel pour ceux qui l'eſperent. Nous avons beau faire les Philoſophes, nous ne ſçaurions nous rendre indifférens ſur la réputation que nous laiſſerons après nous ; & puiſque la raiſon ne ſçauroit étouffer cet inſtinct, elle doit s'y accommoder, & ſe ſoumettre en cela aux vûes de la Nature, qui ne nous l'a pas donné ſans deſſein. Nous propoſons donc aux Grands, qui

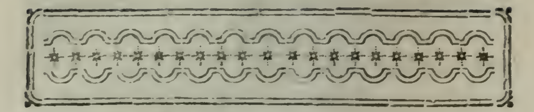
protégent les Lettres, l'eſpérance d'un nom durable, comme un bonheur digne de les flater.

Qu'ils voyent ce que l'antiquité nous a tranſmis de vénération & d'amour pour ce favori d'Auguſte, à qui nous devons peut-être les Virgiles, les Ovides & les Horaces.

Son nom, qui eſt aujourd'hui l'éloge de ceux qui l'imitent, n'eſt pas moins illuſtre par la ſeule protection des Lettres, que les noms des Héros le ſont par la Conquête des Empires.

Mais pourquoi chercher ſi loin des exemples, quand nous en avons de domeſtiques ? Ce génie ſupérieur qui ſous le dernier de nos Rois a porté ſi haut la gloire de la France & celle des Lettres, ne reçoit-il pas encore tous les jours, de la part des Sçavans, des tributs d'eſtime & de reconnoiſſance ? La ſuite des ſiécles ne fera qu'ajoûter à ſa renommée. Heureuſes les Nations où l'éclat de ſa gloire fera naître des Imitateurs de ſes vertus !

FIN.



TABLE

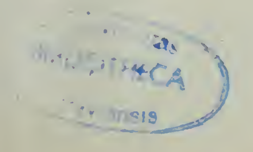
Des Piéces contenues dans ce Volume.

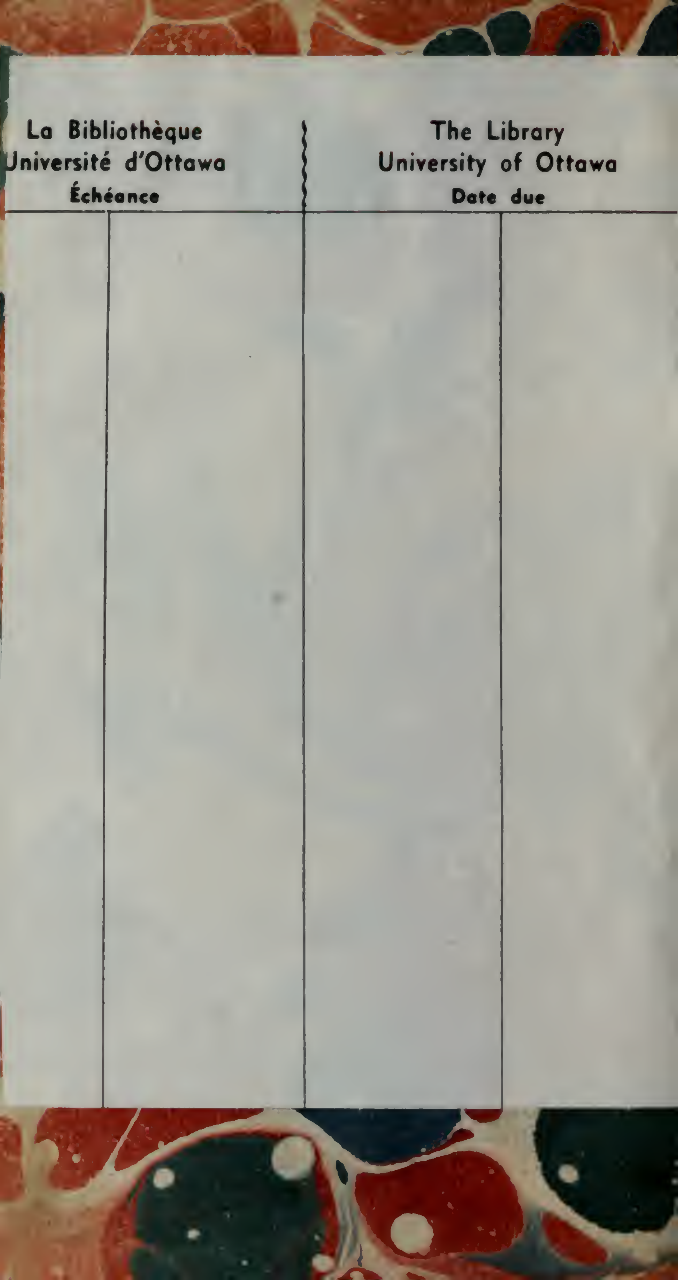
TABLE.

Discours en Prose.

TABLE.

Fin de la Table.






a39003 009583625b

